6
N

5116

Pollux 1 164

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Troiſième Claſſe.

MELANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & doré ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, paieront de plus 7 liv. 4 ſols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 ſols pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉLANGES.

TOME QUINZIEME.

A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1789.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
POËTES LATINS.

LIVIUS ANDRONICUS.

Livius Andronicus doit être honoré du titre de père de la poéſie épique & dramatique parmi les Romains. Il haſarda le premier de compoſer une Fable en vers, qu'il déclama lui-même, & qu'il chanta avec beaucoup d'action, tandis qu'un Joueur de flûte préludoit & lui donnoit le ton. Ce Poëte, Auteur & Muſicien, étoit Grec de na-

tion. *Salinator*, dont il étoit l'eſclave, l'affranchit en faveur de ſes talens. Il fit ſes efforts pour tranſporter dans la Langue Latine les beautés d'*Homère*, d'*Eſchile* & de *Sophocle*, &c.

Le Peuple idolâtroit ſes Ouvrages. Son Poëme ſur *la ſeconde Guerre Punique* excitoit l'admiration des Romains, par la peinture de leurs travaux guerriers & de leur héroïſme. On lui aſſigna le Portique du Temple de Pallas, pour y repréſenter ſes Tragédies & ſes Comédies : & on éleva pendant ſa vie une ſtatue en ſon honneur.

Andronicus donna ſa première Tragédie l'an de Rome 514. A l'imitation des Grecs, il conſerva les caractères de Poëte, de Muſicien & d'Au-

teur, & monta ſur le Théâtre pour y repréſenter un Perſonnage. Les Spectateurs, charmés de pluſieurs beaux morceaux de ſa Pièce, les lui firent répéter ſi ſouvent, qu'il perdit la voix, & s'enroua. Ne pouvant pas déclamer davantage, on lui accorda la permiſſion d'introduire un eſclave qui chantât le Poëme avec le Joueur de flûte, tandis qu'il faiſoit les geſtes. Son action en devint plus vive, plus animée. Delà naquit l'uſage de partager la déclamation : uſage qui ſubſiſta dans les ſiècles ſuivans. Un Acteur récitoit, un autre geſticuloit. Ce mélange étoit très-piquant pour les Romains.

Les Ouvrages dramatiques de *Livius Andronicus* devoient être d'une grande

ſimplicité, puiſqu'il les repréſentoit lui ſeul avec ſon accompagnateur. Suivant les différentes ſcènes il changeoit d'habillemens & de caractères. Ces Pièces, quoique compoſées de lambeaux traduits des Grecs, & couſus ſans goût & ſans art, amuſoient le Peuple, & répandoient inſenſiblement l'amour des Lettres. Sa Tragédie d'*Ulyſſe* étoit très-eſtimée.

NÉVIUS.

Névius, de Campanie, ſe fit connoître à Rome par pluſieurs Pièces de Théâtre, & par un Poëme ſur la Guerre de Carthage, qu'il compoſa en vers nommés *ſaturniens*. Il étoit très-inſtruit, & s'étoit diſtingué dans les combats. Il ne fut pas moins hardi que les premiers Comiques de la Grèce, qui frondoient ſans crainte les vices & les ridicules des citoyens diſtingués, & ſe jouoient preſqu'également des Hommes & des Dieux. *Scipion* l'Africain ne put échapper aux traits cauſtiques de *Névius*. Ce Poëte introduiſit ſur la Scène un jeune voluptueux qui s'ex-

cuſoit de ſes égaremens, en rapelant une aventure de jeuneſſe de ce Héros. « Il n'eſt pas étonnant, diſoit ce Perſonnage, que je ſois un Eſclave de Cythère, puiſque celui dont le front brille de tant de gloire, dont la main a cueilli tant de lauriers, & que les Nations regardent comme le plus grand des humains, fut ramené chez lui en déshabillé par ſon père, qui l'arracha d'entre les bras de ſa maîtreſſe ».

Scipion mépriſa généreuſement le ſarcaſme de *Névius*; mais ces vers ſatyriques ayant offenſé, quelque temps après, la famille de Métellus, qui étoit une des plus puiſſantes de la République, il fut chaſſé de la Ville, & ſe retira en Afrique, où il mourut.

Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

ENNIUS.

APRÈS *Andronicus* & *Névius*, on vit paroître un homme de génie, qui s'éleva au-deſſus de tous les Ecrivains de ſon temps, & fertiliſa le champ, encore ſtérile, de la Poéſie Latine. *Ennius* naquit à Rhudié, Ville de Calabre. La nature l'avoit doué d'une imagination forte & abondante. Créateur à bien des égards, il ne copia point auſſi ſervilement les écrits des Grecs que la plupart des Poëtes Romains. *Homère* étoit le grand modèle qu'il ſe propoſoit d'imiter. Il marcha ſur ſes pas, emboucha la trompette héroïque, chanta la guerre d'E-

tolie, & les actions éclatantes de *Scipion* l'Africain. Des figures hardies, des images frappantes, un ſtyle véhément, un ton guerrier, voilà ce qu'on diſtinguoit dans ſes célèbres *Annales* de Rome, compoſées en vers héroïques, & ſi eſtimées de l'Antiquité.

Ennius excelloit dans pluſieurs genres. La *Satyre* devint, par ſes ſoins, un Poëme régulier, & il la ſépara du Théâtre, où elle regnoit avant lui. Il parcourut avec diſtinction la carrière dramatique, fit d'excellentes Odes, & traduiſit l'hiſtoire des Dieux d'*Evhemère*. Indépendamment de ſon rare mérite pour la Poéſie, ce grand homme poſſédoit pluſieurs Langues, & une in-

finité de connoiſſances. Il étoit d'une probité reconnue. Les Magiſtrats les plus diſtingués & les Héros de la République lui donnèrent toujours des marques d'eſtime & de conſidération, & ſe faiſoient une gloire de s'entretenir avec lui. Le Conſul *Fulvius Nobilior* le chargea de l'éducation de ſon fils, & l'emmena avec lui dans ſes expéditions en Etolie. il devint enſuite l'ami du grand *Scipion*, le *Mécène* de ce temps-là. Le vainqueur d'Annibal ordonna, par ſon teſtament, qu'on éleveroit ſur ſon tombeau la ſtatue d'*Ennius*. Auſſi le Poëte a-t il ſignalé ſa reconnoiſſance par des vers en ſon honneur.

Cui nemo eivis neque hoſtis
Quivit pro factis reddere op're pretium.

Caton le Cenſeur, malgré ſa ſévérité pour les Lettres, rendit enfin juſtice à la beauté de ſon génie, & l'admit dans ſa familiarité.

Si l'on compare *Ennius* aux Poëtes Latins qui l'avoient précédé, on trouvera qu'il leur eſt très-ſupérieur, & qu'il a remporté ſur eux la palme de l'Epopée & de la Poéſie dramatique; mais ſon mérite diminue lorſqu'on le met à côté de ceux qui l'ont ſuivi. On trouve ſes vers rudes, groſſiers & ſans art.

Horace reconnoît qu'il a beaucoup de génie; mais il blâme ſa verſification.

On prétend qu'*Ennius* buvoit im-

modérément, & qu'il ne chantoit jamais les exploits des Romains qu'après que le vin avoit échauffé ſa veine. Quoi qu'il en ſoit, ce Poëte célèbre ſupporta conſtamment les incommodités de la vieilleſſe : il ſembloit même les trouver douces.

Nous avons encore pluſieurs morceaux d'*Ennius*, où ſon génie étincelle. Qui ne ſeroit charmé de reſſembler à cet homme vertueux, qu'il peint avec des traits ſi aimables !

Tableau de l'homme vertueux.

Il porte dans ſon ſein une ame à l'épreuve de l'or, de la volupté, du malheur, & que rien au monde ne peut ébranler ni corrompre. Comme ſon

cœur eſt pur, la défiance lui eſt inconnue. Il eſt doux avec vivacité; & ſon eſprit eſt ſi pénétrant, qu'il ſaiſit au premier coup-d'œil tous les objets avec leurs rapports. Il parle facilement, mais très-peu, & toujours à propos. Quoiqu'il ſoit en état de diſcourir ſur les matières les plus ſublimes, avec autant d'élégance que de profondeur, il n'élève jamais la voix ſans être, pour ainſi dire, interrogé, & ſe met ſans peine à la portée de tous ceux qu'il rencontre. Il eſt ſavant avec prudence. Accoutumé au ton du grand monde, il ſait cacher la ſupériorité de ſes talens, ſelon les temps, les lieux & les perſonnes; & il poſsède l'art difficile de garder le ſilence, ſans offenſer la ſociété par

un air dédaigneux qui l'accompagne ordinairement. Il reſpecte la Religion, & ſe tait ſur les myſtères de telle ou telle Divinité, perſuadé qu'il vaut mieux pratiquer nûment le bien, que de diſſerter ſur les préceptes qui l'ordonnent, ou de diſputer en vain ſur des points que perſonne ne peut comprendre. Enfin il cherche à plaire à tous les honnêtes gens, & ne fait même jamais entrevoir que quelqu'un l'ennuie, &c.

CÉCILIUS.

On vit Thalie, inſtruite par Cécile,
Au badinage allier la leçon,
Et ſous le maſque annoncer la raiſon.

Cécilius, de Milan, Auteur & Acteur trés-célèbre, élève d'*Ennius*, & ſon aſſocié au travail. Il jouiſſoit à Rome d'une réputation brillante, & les Anciens lui donnoient le premier rang parmi les Poëtes Comiques.

Cæcilio palmam Statio do Comico.

Cet Ecrivain porta le Théâtre à un haut point de perfection. Il connoiſſoit ſupérieurement le cœur humain, & ſut

répandre dans ſes Pièces le ſel, la force & la raiſon. Il étoit heureux dans le choix de ſes ſujets. Ses caractères étoient bien ſoutenus ; ſes penſées vives & mâles. Ses Poëmes dramatiques portoient une empreinte philoſophique qui plaiſoit aux Romains, naturellement graves & ſérieux. Le ſeul reproche qu'on pouvoit lui faire, étoit de manquer de goût, comme ſon Maître, & de négliger les graces de la diction.

PACUVIUS.

LE tragique laurier ceint ſa tête immortelle.

CE célèbre Ecrivain, neveu d'*Ennius*, étoit de Branduſe. Il excelloit également dans la Peinture & dans la Poéſie dramatique. Il faiſoit les décorations de ſes Pièces ; & *Pline* parle très-avantageuſement de quelques-uns de ſes tableaux placés dans le Temple d'*Hercule*, & dignes d'être mis en parallèle avec ceux des plus grands Maîtres de l'art.

Ce grand homme chauſſa le cothurne d'*Eſchyle* & de *Sophocle*, & fit paſſer dans ſes Pièces une partie des richeſſes de ces heureux génies. Il ouvrit au

Théâtre Latin une route nouvelle. Il ſut peindre *Atrée* & toutes ſes fureurs avec des traits élevés & hardis. Il excitoit la pitié, le trouble, la terreur, & déployoit ſupérieurement l'ame des grands perſonnages qu'il mettoit ſur la Scène. Tout brilloit dans ſes mains, tout ſurprenoit, tout attendriſſoit. La mâle vigueur de ſon ſtyle domptoit l'eſprit; la force de ſes expreſſions, la nobleſſe de ſes ſentimens, l'enthouſiaſme de ſa Poéſie, enlevoient l'ame des Spectateurs. *Pacuvius* fut ſans doute le plus grand Poëte tragique qui ait paru à Rome : perſonne ne l'égala dans la ſuite, & ſon génie étoit fait pour ſervir de modèle aux hommes. « Il falloit, dit *Craſſus* dans *Cicéron*,

que ce Poëte fût poſſédé du Dieu de la Poéſie ». Dans une de ſes Pièces, il repréſenta la conſtante amitié de Pylade, qui s'offroit à la mort pour ſon cher Oreſte. Les ſentimens en étoient ſi vifs & ſi touchans, qu'il arracha des larmes à tous les Spectateurs. Le Poëte diſparoiſſoit ; on voyoit, on entendoit Oreſte & Pylade.

Pacuvius donna à la Tragédie un air un peu rude, & ſon ſtyle n'étoit pas abſolument correct ; mais on lui pardonnoit ce défaut en faveur des divines & ſublimes beautés qui tranſportoient dans ſes Ouvrages.

Nous ne poſſédons plus que des fragmens de tant de Poëmes précieux.

On admire celui-ci ; c'eſt la magnifique deſcription d'une tempête :

Interea propè jam occidente ſole inhorreſcit mare : &c.

« Cependant, vers le coucher du ſoleil, la mer s'élève & s'enfle tout-à-coup ; les ténèbres s'accumulent ; la noirceur des nuages augmente celle de la nuit ; les éclairs brillent ſeuls au travers de ces épais nuages ; le ciel tremble au bruit qui les ſuit ; une grêle, mêlée à un déluge d'eaux, ſe précipite impétueuſement avec un bruit épouvantable ; tous les vents déchaînés ſe choquent ; de ce choc impétueux ſe forment d'affreux tourbillons ; la mer bouillone ſous leurs ſecouſſes horribles, &c.

Virgile imita ces vers dans pluſieurs endroits de l'Enéide ; & il ſemble que M. de *Crébillon* ait été frappé des vives images qu'ils renferment, quand il fait la peinture d'une tempête dans Electre, *Act. II., Scèn. I.*

La mer, en un moment, ſe mutine & s'élance ;
L'air mugit ; le jour fuit ; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés, ouvre le ciel & l'onde ;
Et, comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble, en ſource de feu, bouillonner ſur les eaux ;
Les vagues quelquefois nous portent ſur leurs cîmes,
Nous font rouler après ſous ces vaſtes abîmes,

Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans ces gouffres de feux ſembloient nous plonger tous;
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même s'abandonne;
A travers les écueils, notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe & nage enfin ſous les eaux diſperſé.

ACCIUS.

Accius, digne émule de *Pacuvius* pour la Tragédie. Les Anciens ne ſavoient auquel des deux ils devoient donner le prix. *Accius* étoit fils d'un Affranchi. Il orna la Scène Romaine des plus grands ſujets qui euſſent paru ſur le Théâtre d'Athènes, tels qu'*Atrée*, *Andromaque*, *Andromède*, *Philoctète*, *Méléagre*, *Médée*, *Clitemneſtre*, *Térée*, &c. Sa Tragédie, connue ſous le nom de *Brutus*, fut la ſeule qu'il n'empruntât point des Grecs. Le ſujet en étoit entièrement Romain. Hardi dans ſa peinture, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, noble

dans ſes ſentimens, ſa Melpomène s'annonçoit avec fierté; toutes les beautés de l'art & du génie ſe réuniſſoient dans ſes Poëmes. Perſonne ne peignoit mieux que lui le courage, l'inflexibilité qui naît de la vertu Il ſavoit inſpirer des ſentimens ſublimes, embraſoit ſes concitoyens d'un feu martial & patriotique, exerçoit leur ſenſibilité, & leur offroit l'exemple des Héros magnanimes.

Accius étoit très-lié avec *J. Brutus*, qui le premier porta les armes en Eſpagne juſqu'à l'Océan. Le Poëte compoſa en ſon honneur des vers, dont ce Général orna le veſtibule des Temples qu'il fit conſtruire de la dépouille des ennemis.

Accius

Accius allant en Aſie, paſſa par Tarente, & y vit *Pacuvius*, qui s'y étoit retiré ſur ſes vieux jours. Il lui lut ſa Tragédie d'*Atrée*. Le neveu d'*Ennius* fut frappé de la grandeur & de la magnificence des ſentimens, de la véhémence & de la vivacité du dialogue, de la hardieſſe du plan, &c. Il y trouva du génie, du feu & de l'élévation; mais le ſtyle lui parut dur, & la ſtructure des vers iambes peu exacte. Le jugement de ce grand homme étoit trop ſage pour déplaire au jeune Poëte; il en tira même un bon augure pour ſa réputation, & pour les Pièces qu'il compoſeroit dorénavant. En effet, les hommes de génie qui produiſent, dès leur entrée dans la

république des Lettres, des Ouvrages parfaits & ſans tache, ſoutiennent rarement un début auſſi brillant. Car les eſprits, ſelon la penſée d'un Ancien, ſont aſſez ſemblables aux fruits, qui n'ont de prix qu'autant qu'ils ſont durs & verts avant que de mûrir.

Il y avoit toujours un grand concours de monde aux Pièces d'*Accius*. Son *Térée*, ſur-tout, étoit infiniment goûté des Romains.

Cicéron parle très-favorablement de ſa Tragédie de *Philoctète* abandonné dans l'Iſle de Lemnos. Le Poëte l'avoit faite à l'imitation de celle de *Sophocle*. L'Orateur Romain lui donne de juſtes louanges, comme Poëte Tragique; mais il n'approuve pas la plupart de

ſes maximes, & ſa morale lui paroît quelquefois pernicieuſe : mais on ne doit pas juger des ſentimens d'un Ecrivain dramatique par les paroles qu'il met dans la bouche de ſes Perſonnages. Doit-on faire parler un *Atrée*, une *Médée*, un *Oreſte*, &c. comme un *Socrate*, un *Agis*, un *Timoléon*, un *Ariſtide*, un *Marc-Aurele* ? Les mœurs ne ſeroient point obſervées, & le Poëte ne connoîtroit point le génie de ſon art.

ATTILIUS.

CE Poëte poſſédoit beaucoup de talens pour le Théâtre. Il avoit de la verve & du feu, & ſavoit répandre de l'intérêt dans ſes Pièces; mais il lui manquoit le talent rare & précieux qui donne l'immortalité, un ſtyle noble, pur & harmonieux; ſon langage étoit dur, & les oreilles les moins délicates ne pouvoient ſupporter l'âpreté & la rudeſſe de ſes vers.

PLAUTE.

LA Comédie, qui ne brilloit pas beaucoup dans le temps de *Nævius* & d'*Andronicus*, &c. commença, lorſque *Plaute* parut, à recevoir cette pureté de langage, ces ornemens, cet art eſſentiel à la Poéſie dramatique.

Plaute naquit à Sarſine, ville d'Ombrie, Province d'Italie. Il étoit fils d'un Eſclave; mais la nature lui donna un eſprit pénétrant & fécond, & un talent admirable pour ſaiſir les ridicules. Il ſuivit l'impulſion de ſon génie. Ce grand Poëte, qu'on peut regarder comme le premier des Comiques Latins, parut de bonne heure ſur la Scène,

comme Auteur & comme Acteur. Ses Pièces l'enrichirent conſidérablement. Avide de tréſors, le Poëte voulut les augmenter par le commerce ; mais la fortune ne lui fut pas favorable. Il perdit en peu de temps ce qu'il avoit gagné. Réduit à la dernière pauvreté, notre Marchand bel eſprit revint à Rome, & fut obligé, pour vivre, de ſe mettre domeſtique chez un Meûnier, & d'y tourner la meule du moulin. Il continua ce pénible exercice juſqu'à ce qu'il eût ramaſſé quelqu'argent à l'aide de ſes Pièces qu'il compoſoit dans les heures qu'il pouvoit prendre ſur ſon travail annuel. Le malheur n'avoit pas éteint entièrement le feu de ſon génie.

Plaute ne ſe ſeroit pas trouvé dans

cette triſte ſituation, s'il eût été pénétré de cette vérité qu'il met dans la bouche d'un de ſes Perſonnages : *Tout homme qui a envie de devenir pauvre & miſérable n'a qu'à confier ſa vie & ſon bien à Neptune.* Mais ce bel étalage de philoſophie ne prouve rien ; & le Poëte Comique pouvoit très-bien s'appliquer cette réflexion judicieuſe tirée d'une de ſes Comédies : *Je voyois l'autre jour des Acteurs qui débitoient de grandes ſentences ſur le Théâtre ; tout le monde les applaudiſſoit ; le Peuple les trouvoit admirables : mais lorſqu'on ſe fut retiré, pas un ſeul ne voulut les ſuivre.*

Les anciens étoient plus jaloux de conſerver à la Poſtérité les écrits des grands Hommes, que leurs actions. Ils

gardent tous le ſilence ſur la vie privée de *Plaute*. Nous ignorons le temps de ſa naiſſance : celui de ſa mort eſt également inconnu.

La Langue Latine reçut ſes premiers charmes de la plume de cet Ecrivain. Il porta la Comédie Latine au plus haut point de perfection où elle étoit capable d'arriver. Il avoit bien étudié l'homme, & poſſédoit à fond les mœurs de ſon temps. Le plan de ſes Pièces ne lui appartient pas. Il travailloit ſur le canevas des autres : on croit même qu'il n'inventa aucune Comédie. Les *Diphile*, les *Philémon*, les *Démophile*, les *Ménandre*, les *Ariſtophane*, les *Apollodore*, les *Poſſidipe*, & tous les bons Comiques

de la Grèce, lui ſervirent de guides. Mais *Epicharme* de Sicile fut ſur-tout le Poëte qu'il choiſit pour ſon grand modèle; il mit tous ſes ſoins à ſaiſir ſon talent comique; il puiſa dans les Pièces de cet Auteur la grace, le ſel, le feu, les ſaillies, la vivacité du dialogue, & tout ce que nous admirons dans les vingt Comédies qui nous ſont reſtées de lui.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit rapporter les éloges que l'Antiquité donne à cet excellent Comique. On le regardoit comme *une dixième Muſe;* on l'appeloit *la Syrène Latine;* le plus ingénieux, le plus agréable, le plus élégant des Poëtes; le père des ris, des jeux & de la plaiſanterie, &c. Un Savant Ro-

main diſoit que ſi les Muſes euſſent voulu parler latin, elles n'auroient pas emprunté d'autre langage que celui de *Plaute*. Un Père de l'Egliſe, pour ſe délaſſer de ſes veilles, & *eſſuyer les larmes que le ſouvenir de ſes fautes paſſées lui faiſoit répandre*, prenoit ſouvent les Comédies de cet Auteur.

Il n'y a qu'une voix ſur leur beauté. Chez *Plaute*, tout eſt plein d'action, de mouvement & de feu; ſon génie aiſé, riche & fécond, ne laiſſe jamais languir le Théâtre; ſes intrigues ſont bien nouées, & conformes à la qualité des Acteurs; ſes incidens ſont trop variés; il a le talent de faire plus agir que parler. Son ſtyle eſt pur, ſerré, nombreux; ſon tour eſt aiſé & naturel;

ſes penſées vives & brillantes ; ſes plaiſanteries fines & remplies de ce ſel attique, ſi propre à la raillerie, & ſi difficile à attraper, que l'on ne compte que deux ou trois hommes de génie qui aient poſſédé cet heureux génie.

Plaute * eſt mis au nombre des Auteurs de la Comédie nouvelle. L'ancienne ne put jamais s'allier avec la gravité des mœurs Romaines. Ce Poëte ſut en conſerver la grace & le goût dans le dialogue & dans les ſaillies de ſes Pièces.

Les mœurs des perſonnages du Poëte ſont propres & convenables. Il ſaiſit librement, & met tout de ſuite en œuvre chaque matière qui ſe préſente

* Gravina.

à lui. Il eſt fécond en idées, abondant en expreſſions. Son diſcours eſt plein de fineſſe & de charmes. Il tourne en ridicule toutes les affections, ſans altérer leur caractère. Il réveille l'auditeur avec un art merveilleux, en lui préſentant des faits & des manières ridicules, en faiſant agir continuellement ſes perſonnages, dont les paroles ſont une expreſſion naturelle des ſentimens de l'ame. Il varie ſans ceſſe leurs entretiens, leurs habitudes, leurs penchans; enfin il va toujours au développement des nœuds les plus difficiles. Il ne manque peut-être rien à ce Poëte pour être un Comique parfait; néanmoins il ſe laiſſe trop aller au goût du Peuple: c'eſt ce qui lui fait ſouvent employer

employer des plaiſanteries & des expreſſions baſſes & vulgaires. Ces choſes ne choqueroient point cependant la bienſéance, ſi le Poëte entraîné par ſon génie, ne les employoit trop fréquemment, & s'il ſe contenoit de les mettre dans la bouche des Valets. Il ſemble qu'elles ennuyoient quelquefois *Horace*. « Nos ancêtres, dit-il aux Piſons, ont loué & admiré les vers & les railleries de *Plaute* un peu trop bonnement, pour ne pas dire ſottement; s'il eſt vrai que vous & moi ſachions diſtinguer dans les railleries le délicat d'avec le groſſier, & que nous ayons l'oreille aſſez fine pour juger du ſon & de la cadence des vers ».

Plaute méritoit un peu plus d'indul-

gence. On convient qu'il a plus ſouvent conſulté le goût du Peuple que celui des Chevaliers Romains. Mais la Poéſie dramatique ne faiſoit que de naître à Rome. Accoutumé aux railleries groſſières & aux méchantes plaiſanteries, qui faiſoient, pour ainſi-dire, l'eſſence des anciennes Pièces ſatiriques, le Peuple auroit-il été capable de ſaiſir les parfaites beautés de l'art, ſi *Plaute* les lui eût préſentées? Il falloit, pour réuſſir, ſe conformer au goût régnant. Si ſon génie n'avoit pas eu un libre eſſor, peut-être n'aurions-nous que des Pièces froides & ſans intérêt; au lieu que ce grand homme eſt le ſeul dans l'Antiquité qui puiſſe balancer *Ariſtophane*; & ſa meilleure

juſtification, c'eſt qu'il a ſervi de modèle au premier Comique de toutes les Nations, à l'inimitable *Molière*.

On lui reproche d'avoir abuſé de ſon eſprit ! Comment réſiſter à la tentation de placer un trait ingénieux, une pointe fine & délicate, lorſque la nature a doué un Ecrivain d'un grand fond de gaîté & de plaiſanterie ; *Ovide*, *Lucain*, *Sénèque*, & *Horace* lui-même, ſont tombés dans ce défaut. Et à qui les ſaillies étoient-elles plus pardonnables qu'à *Plaute* ?

Dans vingt années de temps, c'eſt-à-dire dans l'intervalle qu'il y eut entre la dernière Comédie de *Plaute* & la première de *Térence*, que de changemens dans le goût & dans les mœurs !

Les Romains étoient naturellement nés pour ſe perfectionner. Les grandes ames ſaiſiſſent aiſément les beautés frappantes des arts. Il ſuffit ſouvent de les guider. *Paul Emile* en offre un exemple. Son amour pour les arts conſpira à leur donner plus de luſtre, malgré l'éloquence de *Caton*, & ſes déclamations contre les Ambaſſadeurs de la Grèce. La Jeuneſſe Romaine ne regarda plus ſa voix comme la voix du ciel ; les Muſes triomphèrent.

Nous ne devons pas nous étonner de la ſupériorité de *Térence* ſur *Plaute*, pour le ſtyle & les mœurs. *Térence* fit ſes Pièces ſous les auſpices de *Scipion* & de *Lælius* ; *Plaute*, au contraire, fut forcé d'écrire la plupart des ſien-

nes dans une ſituation malheureuſe. Néceſſité cruelle ! Rarement s'élève-t-on à la perfection, lorſqu'on eſt dans le cas de dire :

L'indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des vers.

Cependant *Plaute* eſt à *Térence* ce qu'*Homère* eſt à *Virgile*. Que d'eſprit, que de ſel, que de richeſſes, que de force comique dans l'admirable Auteur d'*Amphytrion* ! Quelle imagination vive & abondante ! quelle véhémence ! *Térence* a-t-il ſa verve, ſa gaîté ? Ses fables ſont jetées dans le même moule ; ſon action eſt languiſſante, ſon ſtyle peu diverſifié. Il eſt facile maintenant de déterminer à qui nous décernerons la couronne que *Thalie* réſerve aux vrais génies comiques.

Déſabuſons ceux qui ſont prévenus qu'il ne faut chercher que l'intrigue dans les Comédies de *Plaute*. On y rencontre ſouvent des réflexions morales, qui peignent bien les hommes, & qui peuvent ſervir pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. Nous en pourrions citer une infinité d'exemples; nous nous contenterons de rapporter ceux-ci.

« La véritable dot d'une femme n'eſt pas l'argent qu'elle apporte en ſe mariant; c'eſt l'honneur, c'eſt la pudicité; c'eſt de ſavoir modérer ſes deſirs, d'avoir la crainte des Dieux, d'aimer ceux de qui l'on a reçu la naiſſance, & de vivre en bonne intelligence avec ſes parens, &c.

« L'on a dans la vie bien moins de ſatisfaction que de chagrin. C'eſt une choſe cruelle qu'il n'y ait perſonne en ce monde qui n'ait ſes peines. Les Dieux ont voulu qu'un plaiſir fût toujours ſuivi de quelques douleurs ; car s'il nous arrive quelque choſe d'agréable, nous ne manquons pas de le payer par beaucoup plus d'inquiétude que nous n'avons eu de contentement ».

Que la morale eſt intéreſſante, lorſqu'elle eſt placée avec art dans des dialogues vifs & animés !

Voici des réflexions très-fines, aſſaiſſonnées de beaucoup de ſel & d'eſprit.

« En vérité, les Dieux ſe jouent

des hommes d'une étrange manière ; ils ne ſouffrent pas même qu'étant endormis, ils ſoient en repos, & les tourmentent par des ſonges ».

« Ce qui fait que vous êtes ſi pauvre, c'eſt que vous êtes trop homme de bien ».

« Les hommes ne devroient pas avoir des miroirs pour voir leur viſage ſimplement ; mais pour ſe former à la ſageſſe : ils auroient beſoin d'en avoir un, où ils puſſent voir leur cœur à découvert, avec toutes les paſſions dont il eſt rempli. Ils n'y auroient pas plutôt jeté les yeux, que d'abord ils feroient réflexion ſur la manière dont ils ont vécu dans leur jeuneſſe. En vérité nous radotons quelquefois, nous

autres vieillards ; & un miroir, tel que je viens de dire, nous ſeroit d'une grande utilité ».

Il faut convenir que *Plaute* préſente quelques taches parmi ſes grandes beautés. Il ſurcharge quelquefois ſes caractères ; il a peu d'égard pour la vraiſemblance ; ſes perſonnages interrompent ſouvent l'action pour s'adreſſer à l'Auditoire. Il détruit l'intérêt, en donnant dans ſes Prologues une idée de l'intrigue & du ſujet. Il immole ſouvent la pudeur & la bienſéance à des jeux de mots, à de fades railleries, à de plates équivoques. On trouve une infinité de méchantes plaiſanteries que les Ecrivains qui vivoient ſous *Au-*

guſte, ne ſe ſeroient pas permiſes.

Mercure dit à *Soſie*, dans l'*Amphitryon* :

« Tu viens avec des fourberies couſues ».

Soſie répond :

« Je viens avec des habits couſus ».

« Tu as menti (replique le Dieu) tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits ».

Dans l'*Avare*, voyez le portrait qu'il fait d'*Euclion*.

« Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abîmé, ſi la fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon.... Il ſe met une veſſie à

la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle.... Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en bas, &c ?

Aſſurément ce grand Poëte n'auroit pas employé de pareilles plaiſanteries, s'il n'eût pas été obligé de ſacrifier au goût de ſon ſiècle.

Des Comédies de Plaute.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide ſur les vingt-quatre Comédies de *Plaute*.

I.

L'Amphitryon.

Euripide & *Archipus*, chez les Grecs, firent des Pièces ſous ce titre,

qui eurent de la célébrité, & que le temps n'a pas reſpecté. L'*Amphitryon* de *Plaute*, imité par *Rotrou*, *Molière*, *Dryden*, & par pluſieurs Poëtes modernes, eut tant de ſuccès, qu'on le jouoit encore à Rome cinq cens ans après lui, dans des fêtes conſacrées à Jupiter.

Voici le ſujet. Tandis qu'*Amphitryon* aſſiége Télèbe, *Jupiter*, amoureux d'*Alcmène*, épouſe du Général des Thébains, prend ſa forme, & va coucher avec elle. *Mercure*, dans l'abſence de Soſie, vole de ſon côté le nom & la reſſemblance de ce Valet; & *Alcmène* eſt trompée par ſes fourberies. Le véritable *Amphitryon* & le véritable *Soſie* ſont joués à leur retour.

De-là naiſſent différens incidens, terminés par la voix de *Jupiter*, qui ſe fait entendre au milieu des tonnerres, & qui ſe déclare l'auteur de tant de déſordres.

L'excellente imitation de *Molière* fait aſſez connoître cette Pièce, & nous diſpenſe d'entrer dans des détails ſuperflus. On ſait que le Poëte moderne a tout pris de *Plaute*, hors les Scènes des mépriſes de *Cléanthis* & de *Soſie*.

Molière évite les défauts de l'ancien Poëte Latin, & donne à ſes penſées un ſel admirable, un tour heureux & délicat. Il a retranché avec beaucoup de ſageſſe pluſieurs choſes qui n'auroient pas été applaudies ſur le Théâtre Fran-

çois ; & il leur a ſubſtitué des graces, des ornemens, des traits pleins de fineſſe. Il y a ſans doute dans *Plaute* des beautés qui ont échappé au pinceau de *Molière ;* mais les hommes de Lettres, exempts de préjugés, conviennent que ce dernier eſt plus ſerré, plus vif, plus aimable, plus délicat, & qu'on ne trouve point dans l'original un jeu de Théâtre auſſi gai, auſſi plaiſant. Tout l'avantage ſera du côté de l'Imitateur, ſi l'on jette les yeux ſur ſon Prologue, ſur la narration de *Soſie*, & ſur une infinité de détails piquans & ingénieux.

La confidente d'*Alcmène*, *Theſſala*, vaut-elle la prude *Cléanthis ? Jupiter* & *Amphitryon* parlent-ils dans *Plaute*

avec la même nobleſſe que dans *Molière* ? Ne lit-on pas avec peine les emportemens groſſiers de *Jupiter* contre *Amphitryon* ? *Tu en as menti maudit corrupteur de familles*, dit ce dernier au Maître des Dieux. — *Pour cette inſolence, je vais l'étrangler tout-à-l'heure.*

Molière eſt beaucoup plus ſage ; il fait dire à ſon *Jupiter*, dans la même ſituation :

Je ne m'offenſe point de vous voir en balance ;
Je ſuis plus raiſonnable & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut, entre nous, faire de différence ;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main, &c.

(ACT. III, Sc. V.)

On a condamné le Prologue de *Plaute* avec beaucoup de raiſon. Pourquoi *Mercure* vient-il inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé avant l'ouverture de la Scène ? Pourquoi vient-il expliquer tout le dénouement ? N'eſt-ce pas ôter au Spectateur le plaiſir de la ſurpriſe ? On aura beau dire que quelques Poëtes de la Grèce ſont tombés dans la même faute. Cela ne juſtifie pas celle de *Plaute*.

Il y a eu de grandes diſputes ſur la durée de l'action de l'*Amphitryon*. On a cru qu'elle contenoit neuf mois, & que le Poëte y avoit compris tous les amours de *Jupiter* & d'*Alcmène*. Le plan de cet Ouvrage ne nous permet pas de nous étendre davantage ſur ce ſujet.

Au reſte, l'*Amphitryon* de *Plaute* eſt la plus belle de ſes Pièces, & préſente des endroits nobles, pathétiques & ſoutenus. Le IVe Acte eſt univerſellement eſtimé; l'intrigue eſt nouée avec force & génie; le trouble augmente de Scène en Scène, & les caractères ſont bien développés. Les Poëtes Comiques qui ſont venus après lui, ont mis plus de goût & plus d'art dans leurs Pièces; mais il leur a ſervi de flambeau, ſon Théâtre ſera à jamais reſpectable, & offrira toujours un riche fonds pour les Ecrivains qui voudront courir la même carrière.

II.

L'Aſinaire.

Déménète voulant favoriſer les amours d'*Argyrippe* ſon fils, & lui faire trouver de l'argent, engage *Léonide*, ſon Valet, à faire uſage de toutes les ruſes pour lui en procurer. Ce dernier s'unit à *Liban*, autre Eſclave auſſi frippon que lui, pour dérober vingt mines, qu'un Marchand apporte à *Saurée*, Valet de ſa femme, pour des ânes qu'il lui a vendus. On donne cet argent à la Maîtreſſe d'*Argyrippe*; elle conſent que le père de ſon Amant paſſe une nuit avec elle. Mais *Diabole*, rival du jeune homme, furieux de ſe voir enlever ce qu'il aime, avertit

Artemone, qui court au rendez-vous, & en arrache ſon mari.

L'*Aſinaire* de *Plaute* n'eſt qu'une traduction d'une Comédie Grecque de *Démophile* : elle eſt très-plaiſante. La conduite en eſt ſage ; les incidens y naiſſent du ſujet même ; le dénouement en eſt naturel. Elle offre deux Scènes d'un excellent Comique. Tout ce qui peut choquer dans cette Pièce, c'eſt la peinture un peu trop licencieuſe des mœurs des Courtiſanes.

Voici un morceau qui pourra faire juger de la manière de l'Auteur.

Argyrippe vient d'être chaſſé de chez ſa Maîtreſſe, parce qu'il n'a plus de quoi fournir aux appointemens. Il déplore ſon infortune, & dé-

clame contre les Courtiſanes qui ruinent une infinité de jeunes gens. Son reſſentiment ſe tourne contre la mère de *Philénion*, qui trafique de la beauté de ſa fille. Elle arrive pendant ce Monologue.

ACTE I. SCENE III.

CLÉERETTE, ARGYRIPPE.

CLÉERETTE.

« S'il venoit ici un Marchand qui m'offrît un Philippe d'or pour chaque parole que vous avez dite, Argyrippe, je vous aſſure que je ne conclurois pas le marché. Toutes les malédictions que vous nous donnez, ſont de bonnes

& pures eſpèces d'or & d'argent. Vous ne pouvez pas renoncer à notre domicile ; vous n'en êtes plus le maître ; votre cœur eſt attaché chez nous. Hâtez-vous donc ; fuyez à voile & à rame, &c..... Vos menaces ne nous étonnent guères, bel Adonis ! nous vous connoiſſons un peu ; & nous ſavons bien que toute votre colère eſt ſur la langue : nous gardons toujours ce cœur, bien aſſurées que vous n'en viendrez jamais à aucune hoſtilité contre nous ».

ARGYRIPPE.

« C'eſt moi ſeul qui vous ai tirée de l'état affreux où vous étiez, abandonnée de tout le monde, trouvant à

peine un morceau du plus mauvais pain ! Quand donc vous rebuteriez tous les autres pour moi ſeul, vous ne me paieriez pas encore aſſez ».

CLÉERETTE.

« Soyez le ſeul maître de la proie ; ſoyez le poſſeſſeur abſolu du butin ! j'y conſens volontiers. Il n'y a qu'une petite condition, qu'une bagatelle ; c'eſt que vous vous engagiez à donner toujours ſeul ce que je vous demanderai. Comptez hardiment ſur ma promeſſe, pourvu que vous ſoyez le plus libéral de vos rivaux ».

ARGYRIPPE.

« Le moyen de faire un tel accord ?

Etes-vous femme avec qui l'on puiſſe ſe régler, ſe fixer ſur la quantité des penſées? Vous êtes dans votre ſage & vertueux métier, la plus vorace la plus inſatiable harpie que l'on puiſſe trouver. Venez-vous de tendre la main, de remercier? un moment après, l'avarice vous tourmente, & vous méditez une nouvelle demande ».

CLÉRETTE.

« Vous avez aſſurément bonne grace de dire qu'on ne ſauroit finir avec moi, & de me reprocher mon inſatiabilité! Je fais pour l'argent ce que vous faites pour l'amour. Dites-moi, je vous prie, vous raſſaſſiez-vous jamais de voir l'objet de votre tendreſſe? Quand je vous

la mets entre les mains, n'eſt-il pas vrai qu'alors vous voudriez la poſſéder toujours? Etes-vous obligé, par plus d'une raiſon, de faire un *armiſtice* d'amour, & de me renvoyer votre nymphe? vous n'êtes pas long-temps ſans la redemander ».

ARGYRIPPE.

« juſqu'à préſent je ne vous ai rien refuſé, & j'ai donné tout ce que vous avez voulu ».

CLÉERETTE.

« Et moi, je vous ai redonné Philénion autant de fois que vous l'avez ſouhaitée. Nous en ſommes à la pareille: ſervice pour ſervice; bienfait pour bienfait. Enfin,

Enfin, vous recommencez toujours à me donner de l'argent, & moi je recommence toujours à vous redonner ce que vous aimez ».

ARGYRIPPE.

« Vous ne ſauriez diſconvenir que vous en agiſſez fort mal avec moi »?

CLÉERETTE.

« Pourquoi me diffamer? Pourquoi me reprocher ce que je ne fais que pour remplir mon devoir, & que pour me rendre digne de mon poſte honorable, Avez-vous jamais vu ou lu quelque part, qu'une femme de mon métier, qui veut faire ſes affaires, en uſe autrement avec aucun cavalier »?

ARGYRIPPE.

« Mais enfin, vous devriez, ce me ſemble, avoir quelqu'indulgence pour moi, afin de me conſerver plus long-temps ».

CLÉERETTE.

« Savez-vous, mon beau Monſieur, qu'une vendeuſe de *volupté*, telle que je ſuis, ne peut épargner un de ſes chalans, ſans ſe faire grand tort à ſoi-même ? Il en eſt d'un homme qui fréquente chez une Prêtreſſe d'amour, comme d'un poiſſon. Le poiſſon ne vaut rien, s'il n'eſt nouvellement pêché. Quand il eſt frais, il eſt de bon ſuc, il a un goût admirable...

Il en eſt de même d'un nouveau galant... Eſt-il un nouveau venu ? vous en faites ce que vous voulez, vous le tournez comme il vous plaît. Ce novice amoureux ne demande qu'à donner des preuves de ſa généroſité ; c'eſt l'obliger que de le piller. Quand vous tirez de l'argent d'un jeune blondin qui a bien de quoi ſoutenir le rôle d'amant, il ne prend nullement garde ni à ce qu'il donne, ni à ce qu'il perd. Il ne s'applique qu'à une choſe, c'eſt de plaire à toute la maiſon, à la belle, à moi, à la ſuivante, aux valets, enfin à tout. Il n'y a pas juſqu'au petit chien qui ne ſe ſente de la fête. Notre nouveau venu le flatte, le careſſe, lui donne des friandiſes, afin que,

quand le joli domeſtique le voit entrer, il en ſaute de joie. Voici une ſentence morale ; retenez-la bien. *Il eſt juſte que chacun emploie toute la fineſſe, toute la ruſe poſſible pour parvenir à ſes fins* ».

ARGYRIPPE.

« J'ai appris cette morale à mes dépens ; elle me coûte cher, & je devrois la poſſéder en perfection ».

CLÉRETTE.

« Avouez franchement la choſe devant le Dieu Caſtor, que je prends ici à témoin. N'eſt-il pas vrai que ſi vous aviez les poches pleines vous radouciriez bien votre ton ? Mais parce que

vous êtes à ſec, vous m'accablez de reproches, eſpérant par-là me toucher aſſez pour vous accorder une entrevue avec votre Maîtreſſe ».

ARGYRIPPE.

« Tu ſais bien que ce n'eſt pas là ma coutume ».

CLÉERETTE.

« Ma foi, ce n'eſt pas non plus la mienne, de vous envoyer pour rien votre chère Philénion; cependant je veux bien faire quelque choſe pour votre jeuneſſe, & en votre conſidération. En reconnoiſſance de ce que vous avez préféré à votre honneur notre gain & notre profit, je veux vous faire voir

que je ne vous cède pas en générosité. Mettez-moi seulement dans la main deux talens d'argent, Philénion sera à vous pour aujourd'hui ».

ARGYRIPPE.

« Mais si je ne les ai point » ?

CLÉRETTE.

« Tant pis pour vous ; elle ira ailleurs ».

ARGIRIPPE.

« Eh ! qu'as-tu fait de tout l'argent que je t'ai donné jusqu'ici » ?

CLÉRETTE.

« Il est dépensé. S'il duroit toujours,

je n'aurois pas beſoin de ne vous rien demander; la fille ſeroit à vous. Je n'achète à prix d'argent ni le jour, ni la nuit, ni le ſoleil ni la lune; mais tout le reſte, il faut de l'argent comptant. Quand nous demandons du pain au Boulanger, ou du vin au Cabaretier, il ne nous en donne qu'en payant. Nous en uſons de même; nos mains ſont comme ſi elles avoient des yeux; elles ne croient que ce qu'elles voient.... Je ne m'explique pas davantage ».

ARGYRIPPE.

« A préſent que vous m'avez dépouillé, vous me tenez un autre langage. Quelle différence entre ce que je vois & ce qui étoit alors ! Vous

ſaviez ſi bien m'attirer par des paroles douces & flatteuſes ! Votre maiſon me plaiſoit infiniment, & j'en faiſois tout mon plaiſir. Vous me juriez dans ces temps heureux que vous m'aimiez, & que tous les autres ne vous étoient rien au prix de moi. Vous avois-je donné quelque choſe ?..... Vous étiez attachée à mes paroles, comme les petits d'une colombe ſont attachés au bec de leur mère. Vous n'aviez point alors d'autres inclinations, d'autres affections, d'autres volontés que les miennes : vous étiez toujours à mes côtés. Je n'avois qu'à vouloir & à commander, vous étiez prête à tout faire. Si je vous défendois une choſe, vous preniez grand ſoin de l'éviter, &

vous n'aviez garde de me déplaire. A préſent vous ne vous ſouvenez plus de ce que je veux ou de ce que je ne veux pas, méchante & ſcélérate que vous êtes! »

CLÉERETTE.

« Voulez-vous que je vous diſe? notre négoce reſſemble à la manière dont on prend les oiſeaux. L'oiſeleur prépare ſes filets, & y jette le grain. D'abord les oiſeaux craignent d'approcher; peu à peu ils s'accoutument à l'un & à l'autre. Quiconque viſe au gain & au profit, doit néceſſairement riſquer & faire des avances. Il eſt vrai que ces oiſeaux mangent ſouvent, & le tout aux frais & dépens

de l'oiſeleur ; mais auſſi quand ces petits animaux ſont pris, l'oiſeleur a de quoi ſe dédommager, &c. ».

III.

L'Aululaire ou *l'Avare.*

L'*Aululaire* eſt ainſi appelée d'*Aula* ou *Olla*, marmite dans laquelle le vieux *Euclion* a caché ſon tréſor. Il s'imagine que tout le monde a les yeux ſur lui. *Madagore*, homme riche & puiſſant, lui demande ſa fille en mariage. *Lyconide* en eſt amoureux ; il envoie ſon Valet pour obſerver ce qui ſe paſſe chez l'*Avare*. L'Eſclave, par occaſion, lui dérobe ſa marmite : le jeune homme de ſon côté enlève ſa

fille. *Euclion* ſe déſeſpère ; mais ſon cher tréſor étant retrouvé, il conſent à l'union des amans.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur le mérite de cette Pièce. Nous nous contenterons de dire ici qu'elle a ſervi de modèle à *Molière*, & qu'elle a fait éclore un des chefs-d'œuvres de la Scène Françoiſe.

Boileau préféroit, avec raiſon, l'*Avare* de *Molière* à celui de *Plaute*. « Celui-ci, diſoit-il, eſt outré dans pluſieurs endroits ; il entre dans des détails bas & ridicules ; au contraire de celui du Comique moderne eſt dans la nature, & une des meilleures Pièces de l'Auteur ».

L'*Avare* de *Molière* * eſt plus intéreſſant & mieux dialogué. Il y a ajouté divers épiſodes qui ne ſont point dans l'original, & qui ſont un des plus grands ornemens de la Pièce. Enfin dans la nouvelle Comédie, le caractère de l'*Avare* eſt mieux ſoutenu que dans l'original. Par exemple, *Euclion*, après avoir retrouvé ſon tréſor, en fait préſent à *Lyconide*, & devient tout-à-coup, de très-avare, très-généreux. *Molière* n'a point commis une pareille faute; il connoiſſoit mieux l'eſprit humain & la tyrannie de l'avarice.

Quels ſont les traits que *Molière* a

* Voyez l'Europ. ſavante.

puiſés

puiſés dans *Plaute* ? La propoſition faite à l'*Avare* d'épouſer ſa fille ſans dot : l'enlèvement de ſa caſette ; le déſeſpoir du vieillard volé ; ſa mépriſe à l'égard de l'amant de ſa fille, qu'il croit être le voleur de ſon tréſor ; & l'équivoque de la caſſette.

Le caractère principal eſt tracé dans *Molière* avec toute la force & tout l'art imaginables. Il repréſente l'*Avare* ſous toutes les faces. *Euclion*, dans *Plaute*, n'eſt occupé que du ſoin de cacher ſon or. *Harpagon*, dans *Molière*, occupe toujours la Scène, produit tout les incidens ; ſon caractère ſe développe à chaque pas qu'il fait, &c.

La ſupériorité du Comique François n'empêche pas de convenir que

Plaute peint les inquiétudes, les défiances, les alarmes, les ruſes de l'*Avare* avec des traits admirables. On en peut juger par cette première Scène.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION.

« Sors, dis-je ; veux-tu ſortir ? Ah ! tu ſortiras j'en jure, eſpionne maudite, avec tes yeux de furet ».

STAPHILA.

« Eh pourquoi me frapper ainſi ? Que je ſuis malheureuſe » !

EUCLION.

« C'eſt afin que tu le ſois encore

plus, & que tu enrages toute ta vie, comme tu le mérites ».

STAPHILA.

« Pour quelle raiſon me jeter dehors ? »

EUCLION.

« Que je te rende compte, coquine, qui mérites mille coups ? Quitteras-tu cette porte ? Voyez comme elle va ! Sais-tu ce qui t'arrivera ? Si je prends un bâton, un nerf de bœuf, je te ferai marcher autrement qu'une tortue ».

STAPHILA.

« Puiſſé-je être attachée à un gibet, plutôt que de ſervir un tel Maître à ce prix » !

EUCLION.

« Eh ! comme cette fripponne marmotte toute ſeule ! Oh ! je te les arracherai ces yeux ; tu n'examineras plus ce que je fais. Retire-toi au plutôt. Eh bien ? Holà ! demeure. Si tu bouges, ſi tu remues d'un travers de doigt, de l'épaiſſeur d'un ongle ; ſi tu tournes la tête ſans que je le diſe, je t'envoie ſur le champ à la potence, pour t'apprendre... Je n'ai rien vu de ſi ſcélérat que cette vieille Sorcière. Je tremble qu'elle ne me joue quelque tour, quelle ne ſe doute de l'endroit où eſt caché mon argent. Elle a des yeux au dos. Je m'en vais voir s'il eſt comme je l'ai mis : cela m'inquiète horriblement ».

STAPHILA *ſeule.*

« Je ne ſais, en vérité, ce qui peut être arrivé à mon Maître, quelle maladie l'a pris, pour me chaſſer ainſi, ſouvent juſqu'à dix fois par jour. Quelque Eſprit le lutine. Il veille les nuits entières ; & pendant tout le jour, il ne ſe meut non plus qu'un Cordonnier boiteux ». (*l'Avare revient*).

EUCLION.

« Enfin, me voilà en repos ; je ſors ſans inquiétude ; j'ai fait ma viſite ; tout va bien. Rentre à préſent, & reſte là pour garder la maiſon ».

STAPHILA.

« Qu'eſt-ce qu'il y a à garder dans

cette maiſon ! Avez-vous peur qu'on l'emporte ? Ma foi, les voleurs n'ont que faire chez nous ; tout eſt plein de rien, & de toiles d'araignées ».

EUCLION.

« Vraiment, ne faudroit-il pas, pour te plaire, que *Jupiter* me fit auſſi riche que *Philippe* ou *Darius*, triple empoiſonneuſe que tu es ? Ce ſont ces araignées que je veux que tu me gardes. Je ſuis pauvre, je l'avoue. Je prends patience ; je ſouffre le mal que Dieu m'envoie. Entre là-dedans, ferme la porte : dans le moment je ſerai ici. Prends garde de ne laiſſer entrer qui que ce ſoit. Comme on vient quelquefois chercher du feu, je veux que tu

l'éteignes, afin qu'on n'ait point de prétexte pour te rien demander; s'il y en a une étincelle, c'eſt fait de toi dans le moment. Tu diras que l'eau s'eſt enfuie. Si l'on vient demander un couteau, une hache, un pilon, un mortier, & les autres uſtenſiles que les voiſins ont coutume d'emprunter, dis qu'il eſt venu des voleurs qui ont tout emporté. Enfin, je ne veux pas qu'il entre ici un chat en mon abſence. La bonne fortune viendroit, je te défends de la laiſſer entrer ».

STAPHILA.

« Ma foi, elle n'a garde d'y venir; jamais elle n'y eſt entrée, quoiqu'elle ſoit près de nous ».

EUCLION.

« Tais-toi, & rentre tout-à-l'heure ».

STAPHILA.

« Je me tais, & me voilà rentrée ».

EUCLION.

« Ferme les portes avec les deux verroux : je ſerai ici bientôt ».

« J'enrage d'être obligé de ſortir : c'eſt toujours à regret que je quitte ma maiſon ; cependant je ſais bien ce que je fais. Le Commiſſaire de notre quartier diſtribue aujourd'hui de l'argent à chaque père de famille : ſi je n'allois pas demander ma part, on me ſoupçonneroit d'avoir de l'argent. Car

quelle apparence qu'un homme pauvre néglige un petit gain, ne fût-ce qu'un écu ? Il me ſemble même que malgré tout ce que je fais pour ne pas me déceler, tout le monde le ſait. On me ſalue plus honnêtement qu'à l'ordinaire ; on m'aborde, on s'arrête, on me tend la main ; on me demande comment je me porte, & ce que je fais ; comment vont mes affaires. Je m'en vais donc vîte, & auſſi-tôt je reviendrai à la maiſon le plus promptement qu'il me ſera poſſible ».

IV.

Les Captifs.

C'eſt la moins obſcène des Comédies de *Plaute*, & c'eſt une des plus

belles du Théâtre Latin. Le Poëte lui-même en fait l'éloge dans le Prologue. « Vous ne verrez point, dit-il, ſur la Scène, une Courtiſane ſcélérate, un Soldat fanfaron, un perfide Marchand d'Eſclaves. Ce divertiſſement ne contiendra rien qui puiſſe corrompre l'innocence, qui ne tende à la pratique des bonnes mœurs ».

Le ſujet des *Captifs* eſt ſimple. C'eſt un père qui, pour racheter ſon fils, fait priſonnier dans un combat, veut l'échanger avec deux Captifs ennemis, dont l'un eſt le Maître, & l'autre le Valet; mais qui faiſant accroire au bon homme que ce Maître eſt le Valet, l'engagent à renvoyer ce prétendu Valet chez le père de ſon Maî-

tre, pour lui perſuader de faire un échange du fils de ce bon homme avec ſon propre fils. La fourberie ſe découvre. Le vieillard déſeſpère de voir ſon fils; & c'eſt au milieu de ces alarmes que ce fils lui eſt remis par le jeune homme qui lui avoit donné le change.

On admire avec quel art *Plaute* a ſu féconder un ſujet d'une auſſi grande ſimplicité. Il obſerve l'unité du ſujet & celle de lieu. Il a ſoin de marquer la durée de l'action. On y remarque cependant pluſieurs défauts. Ce prétendu Eſclave, envoyé pour ramener le fils d'*Hégion*, part d'Etolie pour aller en Elide, ſur la fin du premier Acte. Comment peut-il être de retour

avant même le commencement du quatrième ? Comment a-t-il pu faire tant de chemin en ſi peu de temps ? Le dénouement n'eſt guères plus naturel. *Philocrate*, *Philopolème*, *Stalagme* arrivent tout-à-coup. D'où viennent-ils ? C'eſt ce qu'on ignore. Ils ſemblent tomber du ciel. Le caractère du paraſite *Ergaſilus* eſt trop outré, & il eſt peu néceſſaire à la Pièce.

Voici comme ce perſonnage ouvre le troiſième Acte.

« Diſons-le franchement : un homme réduit à courir les bonnes tables, eſt dans une triſte ſituation ; mais celui qui, outre la difficulté de chercher, ne rencontre rien, n'eſt-il pas beau-

coup plus malheureux ? Mais voulez-vous ſavoir le comble de la diſgrace & l'adverſité ? C'eſt d'enrager de faim, & de n'avoir que de l'air à ſe mettre dans le corps.

Par Hercule ! ſi la choſe étoit poſſible, j'aveuglerois volontiers le ſoleil ; oui, je lui creverois les yeux de bon cœur, tant il a inſpiré de malice & de venin à tous les mortels contre moi. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un eſtomac plus vide & plus affamé que le mien ; & cependant j'échoue dans tout ce que j'entreprends pour le ſoulager. C'en eſt fait de la profeſſion de Paraſite..... Les jeunes gens ne ſe ſoucient plus de ces beaux eſprits qui relèvent leur pauvreté par des ſaillies

fines, & qui paient leur écot en bons mots. Les riches mépriſent & éloignent d'eux, tant qu'ils peuvent, les Ecornifleurs, ces ſages Philoſophes, qui, par une conſcience toute Lacédémonienne, ſe contentent des dernières places, & ne ſe font pas une affaire d'être régalés en ſoufflets & à coups de bâton : gens, au reſte, ſi peu amateurs de la fortune, & ſi fort élevés au-deſſus de cette reine du monde, que leur langue bouffonne leur tient lieu de proviſions & d'argent.

Hélas ! à notre grand malheur ! on cherche aujourd'hui ceux qui, après avoir bien mangé chez les autres, ſont en état de traiter chez eux. Ils ſe chargent eux-mêmes du ſoin des

préparatifs.... Les hommes de notre ſiècle ne ſont bons que pour eux. En ſortant d'ici, je ſuis allé droit ſur la place. Là, j'ai abordé quelques jeunes gens. Bon jour, Meſſieurs, leur ai-je dit; où allons-nous dîner aujourd'hui? où ſe tiendra la ſéance de gueule? où mangerons-nous tous enſemble comme de bons amis? Mes gens s'entre-regardent, & ſe taiſent. Je continue: que veut donc dire ce ſilence? Quoi! pas un ne répond, ce ſera chez un tel Traiteur. Perſonne ne ſe déclare en faveur de mon eſtomac, en me promettant un repas. Point de nouvelles. Ils reſtent muets comme s'ils avoient perdu la parole. Pas un ne ſourit. Je ne me rebute point; car la honte n'eſt nulle-

ment de notre métier. J'ai demandé hardiment où nous ſouperions ; on m'a répondu par un certain mouvement de tête, qui ſignifioit clairement, il n'y a point de ſouper pour toi. Sur cela, je leur ai fait un des plus jolis contes que je ſache, un de ces contes qui me valoient autrefois une trentaine de repas, & qui auroit mis de belle humeur le larmoyant Héraclite. Ils n'ont pas ſeulement deſſerré les lèvres à mes admirables ſaillies, &c. ».

Ce Monologue d'*Ergaſilus* nous rappelle un paſſage ſingulier de *Diphile*, ancien Poëte Grec, que *Plaute* a ſouvent imité. C'eſt un Paraſite qui parle.

« Lorſqu'un homme riche, dit-il, m'invite à dîner, je ne m'amuſe point à contempler les belles colonnes & les riches lambris dont la maiſon eſt ornée, ni à louer la magnificence des meubles ; mais je regarde fixement & avec attention la fumée de la cuiſine. Si je la vois monter droit en haut impétueuſement, je ſuis tout hors de moi ; je ſuis ravi, tranſporté de joie ; mais ſi la fumée ne va que foiblement & de côté, je conclus d'abord qu'il n'y aura point de ſang au ſouper qu'on me prépare ».

Rotrou, *Duryer*, *Roy*, & quelques autres Poëtes François, ont imité les *Captifs* de *Plaute*. La Pièce de l'Au-

teur du *Venceſlas* ſe fait lire encore avec plaiſir. Celle de *Roy* eut, en 1714, un très-grand ſuccès : elle eſt remplie de traits fins & délicats. On dit même que *La Fontaine* y avoit travaillé. Pour l'Ouvrage de *Duryer*, il eſt entièrement oublié, & mérite de l'être.

V.

Curculion.

Cette Comédie prend ſon nom du Paraſite, qui fait le premier rôle, & qui eſt le Héros de la Pièce. *Thérapontigone*, Capitaine Epidaurien, traite avec un Marchand, d'une jeune fille qu'il vouloit épouſer. Il conſigne trente mines à un Banquier, pour payer le prix de

cette Eſclave, & la livrer à celui qui ſeroit porteur d'une lettre avec le cachet qu'il lui montre. La choſe étant réglée, le Guerrier part pour la Carie, Province de l'Aſie mineure. Pendant ſon abſence, *Phédrome* devient amoureux de *Planéſie*; mais il n'avoit point d'argent pour l'acheter. Il envoie en Carie *Curculion*, pour en emprunter à un ami. Le Paraſite y eſcamotte l'anneau de *Thérapontigone*, revient en Epidaure, compoſe une lettre, retire la fille des mains du Marchand *Cappadox*, & la livre à *Phédrome*. Le Capitaine arrive, fait un procès au Marchand & au Banquier; mais reconnoiſſant que la fille qu'il aimoit eſt

ſa ſœur, il conſent à ſon mariage avec le jeune homme.

Cette Comédie eſt bien conduite, & offre quelques détails aſſez plaiſans. Le début eſt ingénieux. On lit avec plaiſir l'entrevue de *Phédrome* & de *Planéſie*, & la conteſtation de *Cappadox* & de *Thérapontigone*. Avec de légers changemens, cette Pièce pourroit plaire ſur notre Théâtre.

La Scène que nous allons citer, a été imitée par *Regnard*, & par d'autres Poëtes Comiques François & Anglois.

Curculion, après avoir fabriqué une lettre, la ferme du cachet dérobé, & vient exécuter ſa fourberie. Pour

n'être point reconnu de *Lycon*, il ſe met un emplâtre ſur l'œil.

ACTE III.

LYCON, *CURCULION*, *CAPPADOX*;

CURCULION.

« .... Quelle figure d'homme eſt-ce là, qui fait ſa dévotion à Eſculape ? Oh ! oh ! c'eſt juſtement celui que je cherche. Faiſons ſemblant de ne le pas reconnoître. Suis-moi. Holà ! vénérable & religieux perſonnage ! viens un peu ici ; j'ai à te parler.

LYCON.

Monſieur le borgne, je ſuis votre ſerviteur.

CURCULION.

Te moques-tu de moi, je te prie ?

LYCON.

Je te crois descendu de la noble race des *Coclès*, car dans cette famille-là ils naissent tous avec un œil.

CURCULION.

C'est le fruit d'un coup de catapulte que j'ai reçu à Sycione.

LYCON.

Que tu aies perdu l'œil à la guerre, ou qu'un éclat de pot cassé sur le feutre l'aie crevé, que m'importe ?

CURCULION.

Ce coquin-là devine juſte. Les catapultes de ce genre tirent ſouvent contre moi. Je te prie, jeune homme, ne vas pas me citer devant le Tribunal du Peuple; je t'avertis que mon incommodité eſt une marque glorieuſe du ſervice que j'ai rendu à la République.

LYCON.

Si on ne peut pas te citer devant les Comices, il eſt permis au moins de t'appeler au lieu patibulaire.

CURCULION.

Tu ne me feras venir ni devant le Peuple, ni devant les Juges. A te dire

vrai, *Comices & Juges*, ces mots-là ne ſont nullement de mon goût : laiſſons-les donc là. mais ſi tu pouvois m'indiquer l'homme que je cherche, tu me ferois un plaiſir ſenſible. Je cherche le Banquier Lycon.

LYCON.

Avant de te répondre, dis-moi ce que tu lui veux, & d'où tu es ?

CURCULION.

Je viens de la part du Soldat Thérapontigone Platagidore.

LYCON.

Par Pollux ! je dois bien connoître ce nom-là : car quand je l'écris, il faut

que je rempliſſe quatre pages entières. Mais pourquoi cherches-tu Lycon ?

CURCULION.

On m'a chargé d'apporter cette lettre-ci, & de la lui rendre en main propre.

LYCON.

Qui es-tu ?

CURCULION.

L'Affranchi de Thérapontigone.....

LYCON.

Je ſuis celui que tu cherches.

CURCULION.

Sérieuſement, tu es le Banquier Lycon ?

LYCON.

Moi-même en perſonne.

CURCULION.

Thérapontigone te fait bien des amitiés, & m'a commandé de te donner cette lettre.

LYCON.

A moi ?

CURCULION.

Oui, prends-la, regarde bien le cachet ; le reconnois-tu ?

LYCON.

Comment ne le reconnoîtrois-je pas ? C'eſt le Soldat qui, couvert de ſon

bouclier, fend & pourfend de ſon épée un éléphant en deux.

. . . . . .

(Il lit.)

Le Soldat Thérapontigone ſalue affectueuſement Lycon ſon bon hôte à Epidaure.

CURCULION.

Le poiſſon eſt pris ; il dévore l'hameçon.

LYCON.

Je vous prie & vous conjure de faire livrer à la perſonne qui vous rendra cette lettre, la jeune fille que j'ai achetée dans votre Ville, en votre préſence & par votre moyen ; vous aurez

auſſi la bonté de ne pas oublier les nippes & les habits. Donnez, s'il vous plaît, l'argent à Cappadox, à condition qu'il remettra la fille entre les mains de mon Affranchi.

CAPPADOX.

Où eſt donc le Seigneur Thérapontigone ? Pourquoi n'eſt-il pas venu lui-même ?

CURCULION.

En voici la raiſon. Il y a trois ou quatre jours que nous ſommes arrivés des Indes. Mon Maître y eſt occupé à l'exécution d'un deſſein noble & digne de ſa grande ame. Il ſe fait fondre une ſtatue d'or maſſif, d'or pur, du

meilleur or. Cette ſtatue aura ſept pieds de hauteur, & il fait ce préſent à la Ville, pour y être le monument éternel des grands & fameux exploits de ce Héros.

LYCON.

Quels ſont donc ces hauts faits? Il n'en eſt pas venu un ſeul à mes oreilles

CURCULION.

Ouvre-les donc bien; je vais te les apprendre, ces proueſſes merveilleuſes, ces prodiges de valeur. Mon Maître a ſubjugué les Perſes, les Paphlagoniens, les Synopées, les Arabes, les Cares, les Crétois, &c... Ce foudre de guerre a fait toutes ces conquêtes en vingt

jours, & ſans aucun ſecours que celui de ſon bras.

LYCON.

Tarare !

CURCULION.

Me fais-tu l'affront de ne me pas croire ? j'oubliois la Rhodie, la Lycie, la Pérédie, &c. ».

Cappadox livre *Planéſie*, & le Banquier *Lycon* délivre les trente mines.

VI.

Caſine ou le *Sort*.

Cette Pièce, imitée de *Diphile*, eut beaucoup de ſuccès chez les Anciens ;

& la première fois qu'on la joua, elle effaça toutes les autres. Le ſujet en eſt ſingulier. Deux ſerviteurs de *Stalinon*, Bourgeois d'Athènes, demandent en mariage *Caſine*, jeune fille, belle & vertueuſe, élevée ſous les auſpices de la femme de *Stalinon*. *Olympion* veut favoriſer les deſirs du vieillard amoureux de la belle Eſclave. *Charin*, de ſon côté, travaille pour ſon fils, qui en eſt également épris. On tire au ſort, pour les accorder. Le vieillard voit avec plaiſir le triomphe d'*Olympion*; mais au moment où il croit ſe livrer au plaiſir, & ſe venger, dans les bras de *Caſine*, des tracaſſeries de ſa femme, il eſt lui-même la dupe de la ruſée *Cléoſtrate*. Elle fait

prendre à *Charin* l'habit de *Caſine*, & l'envoie au rendez-vous, à la place de cette jeune perſonne. Le bon homme ſouffre mille injures, on l'accable de coups. Le ſpectacle de ſes foibleſſes l'expoſe aux brocards, & le couvre de honte.

Cette Pièce renferme une infinité de traits qui décèlent le génie vif, fécond & brillant de *Plaute*. Les Scènes de *Stalinon* & de ſon épouſe, le caractère de cette dernière, ſon entretien avec *Mirrine*, le ridicule du vieillard amoureux de *Caſine*, ſa mépriſe lorſqu'il ſe nomme lui-même en voulant parler d'*Olympion*, ſa frayeur au ſeul nom d'épée, la cérémonie du Sort, &c. tout concourt à rendre cette Comédie

très-piquante. Elle offre, ſous le voile de la plaiſanterie, une morale ſolide.

VII.

La Ciſtelaire ou *la Corbeille.*

Cette Comédie eſt foible. Toute l'intrigue ne roule que ſur une corbeille perdue & retrouvée. Les caractères en ſont variés. *Silénion*, jeune Sicionienne poſsède une modeſtie, une candeur, qui forment un contraſte très-agréable avec les deux Courtiſannes *Gymnaſe* & *Mélénide*. Ce contraſte eſt d'autant plus beau, qu'il fait briller davantage le caractère de cette fille vertueuſe.

VIII.

L'Epidicus.

Nom d'un frippon de Valet, qui joue un des principaux rôles dans cette Pièce. Il avoit eu ordre d'acheter, pendant l'abſence de ſon Maître *Stratippoclès*, fils de *Périphanès*, une Muſicienne qu'il vouloit épouſer à ſon retour d'un long voyage. *Epidicus* n'ayant point d'argent, fait accroire au bon *Périphanès* que cette Muſicienne étoit ſa fille, qu'il avoit fait expoſer. *Stratippoclès*, dans ſon voyage, acheta une autre fille pour l'épouſer: c'étoit ſa propre ſœur. L'abſence lui fit oublier ſa Muſicienne. Sa bourſe étant épuiſée,

l'uſurier fut obligé de l'accompagner pour en être payé ; & *Epidicus*, dont le vieillard avoit découvert les fourberies, & qui ſe diſpoſoit à le punir, ſe tire d'affaire par l'arrivée de *Stratippoclès*, qui apprend que cette étrangère eſt ſa ſœur.

L'*Epidicus* eſt une des plus belles Pièces de *Plaute*. C'étoit ſon Ouvrage favori. Pluſieurs Critiques le regardent auſſi comme le chef-d'œuvre de cet Auteur. On y trouve de l'ordre, de la variété, de la vraiſemblance, & des incidens heureux. « Le Poëte Latin, dit Madame *Dacier*, y peint fort naturellement la perfidie des Valets, qui ne laiſſent point échapper l'occaſion de ſe divertir aux dépens de leurs Maîtres ;

la défiance des Vieillards, qui ſe laiſſent ſouvent tromper, lors même qu'ils veulent faire les choſes le plus sûrement; l'impatience des jeunes gens, l'impudence des Courtiſannes, & la vanité de la plupart des Gens de guerre ».

La première Scène de l'*Epidicus* eſt très-ingénieuſe, & pleine de ce ſel attique, répandu dans *Ariſtophane*, & dans quelques Auteurs Grecs. Le caractère de *Périphanès*, dupé par *Epidicus*, eſt très-bien fait. On reconnoît les traits d'un vieillard trop crédule, encore plus foible que bon. La dernière Scène eſt digne de *Molière*, & fait un très-grand plaiſir.

IX.

IX.

Les Bacchides.

Cette Pièce porte le nom de deux Courtiſannes, qui naquirent dans le temps que l'on célébroit les fêtes de *Bacchus*.

Il s'agit dans cette Comédie de duper un vieillard, & de lui eſcamoter ſon argent, pour l'employer aux débauches de ſon fils. Preſque toute l'intrigue eſt conduite par les menſonges & fourberies d'un Valet nommé *Chriſale*. Quelques Scènes des *Fourberies de Scapin* ſont calquées ſur les *Bacchides*. Il eſt très-aiſé de s'appercevoir que *Molière* poſſédoit ſupérieurement ſon

Plaute, & qu'il l'avoit pris pour modèle.

Il y a d'excellentes Scènes dans cette Pièce. Telle eſt celle où le Poëte Comique peint l'erreur de *Mnéſiloque*, qui ſe croit trahi par ſon ami *Piſtoclère*. On admire l'adreſſe de *Chriſale*, qui trompe deux fois de ſuite le bon homme *Nicobule*. La ſenſibilité amoureuſe de *Nicobule* & de *Philoxène* pour les *Bacchides*, préſente un tableau malheureuſement trop vrai des mœurs dépravées de la plupart des vieillards, qui dans leur jeuneſſe n'ont pas eu la force de réprimer leur paſſions : paſſions ſouvent très-dangereuſes, & que l'âge fortifie.

Nicobule ouvre ſon cœur à *Philoxène*, ſon voiſin & ſon compagnon d'in-

fortune ſur les déréglemens de ſon fils. Ils ſont dans la réſolution d'entrer chez les *Bacchides*, & de retirer les jeunes gens d'une maiſon qui ſert à les corrompre ; mais leur colère s'évanouit à la vue des deux belles filles qui viennent les recevoir à la porte. On ne ſera pas fâché de voir une partie de cette Scène.

ACTE II, SCENE II,

NICOBULE, PHILOXENE.

LES BACCHIDES.

« Holà, ho ! Bacchis ! faites-nous ouvrir au plutôt, à moins que vous ne vouliez ſouffrir qu'on enfonce, à coups de hache, la porte, les poteaux, les jambages, & tout ce qui en dépend.

BACCHIS.

Qui m'appelle avec ſi peu de reſpect? Qui frappe à ma porte avec tant de bruit & de fracas?

NICOBULE.

C'eſt nous, Mademoiſelle, comme vous voyez.

BACCHIS.

Qui peut donc nous amener ces deux vieilles brebis?

NICOBULE.

Voyez ces *peſtes!* elles nous appellent des brebis.

LA SŒUR.

Leur Berger eſt apparemment en-

dormi ; & ces pauvres bêtes s'étant ſéparées du troupeau, & rodant en liberté, le haſard les a conduites ici.

. . . . . .

PHILOXENE.

Que nous avons bien ce que nous méritons ! De bonne foi, devrions-nous venir ici ?

BACCHIS.

Faiſons-les entrer ma ſœur.

LA SŒUR.

Il n'eſt pas néceſſaire. Quel beſoin en avons-nous ? Quel profit pouvons-nous en tirer ? Elles n'ont ni lait ni laine...: Elles ſont vieilles ; & de quel-

que prix qu'elles aient été dans leur jeuneſſe, il eſt toujours conſtant qu'elles ne ſont plus d'aucun rapport ni d'aucune utilité. Ne vois-tu pas, ma chère ſœur, qu'on les laiſſe aller ſeules, & qu'on les abandonne ? Je m'immagine même que le grand âge les a rendu muettes, ces pauvres bêtes, & que quand elles ne ſont plus avec les autres, elles perdent la force de bêler.

BACCHIS.

Allons, ma ſœur, rentrons; que faiſons-nous ici ?...

NICOBULE.

Tout beau, Meſdames ! Halte-là s'il vous plaît ! Les deux vieilles brebis ont quelque choſe à vous dire.

BACCHIS.

Miracle ! prodige ! des brebis nous parlent !

PHILOXENE.

Ces brebis vous impoſeront ſilence, en vous payant tout ce qu'elles vous doivent.

BACCHIS.

Pour quelle raiſon venez-vous ici nous inſulter ?

PHILOXENE.

Nous ſavons que nos deux agneaux ſont enfermés chez vous....

BACCHIS.

Je voudrois bien te dire un mot en particulier.

LA SŒUR.

Que veux-tu ?

NICOBULE *à ſon ami.*

Où vont-elles ?

BACCHIS.

Je te charge de ſéduire cet autre vieillard par un langage flatteur & tendre ; & moi j'attaquerai celui qui paroît irrité. Les ayant adoucis par nos careſſes, nous pourrons les engager inſenſiblement à nous ſuivre.

LA SŒUR.

Je tâcherai de bien faire ma partie, & de jouer parfaitement mon rôle :

quoiqu'à te parler franchement, il ſoit bien déſagréable d'embraſſer un ſquelette, un cadavre, un homme où il n'y a preſque plus rien à mourir.

BACCHIS.

Tâche de réuſſir.

LA SŒUR.

Tais-toi; ſonge ſeulement à bien remplir ton perſonnage. Je tiendrai ma parole, & je vais apprivoiſer mon vieux pigeon.

NICOBULE.

Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'elles diſent.

PHILOXENE.

Notre ami, que penſez-vous de ces deux jeunes filles?

NICOBULE.

Que voulez-vous que j'en penſe ?

PHILOXENE.

Je vous avouerois bien naïvement & confidemment quelque choſe ; mais je n'oſe.

NICOBULE.

De quoi donc avez-vous honte ?

PHILOXENE.

Mais la véritable amitié n'a point pour compagne la diſſimulation : je veux bien vous confeſſer la vérité. En vérité, je ne ſais où j'en ſuis. Je me crois perdu... Pourquoi chercher tant

de détours ? Il faut franchir le pas. Je ſuis amoureux.

NICOBULE.

Vous, amoureux ! Cela ſe peut-il ?

PHILOXENE.

Ne le répétez point vous me faites mourir.

NICOBULE.

Un vieux puant, un vieux pourri comme vous, être amoureux à votre âge ?

PHILOXENE.

Pourquoi non ?

NICOBULE.

C'eſt un crime impardonnable.

PHILOXENE.

Il n'eſt pas ici queſtion de philoſopher; les paroles ne ſont que de l'air battu. Je vous déclare que je ne ſuis plus en colère contre mon fils. Vous devez avoir la même indulgence pour le vôtre. Quand ils font l'amour, ils font ſagement.

BACCHIS *à Philoxène.*

Venez par ici.

NICOBULE.

Ils s'en vont! Le voilà ce ſexe ſéducteur & corrompu, qui par le doux poiſon de ſes charmes, entraîne les hommes dans l'oprobre & dans l'infamie.

Eh bien, les belles ! me rendrez-vous à la fin mon fils & mon eſclave ? Faudra-t-il que j'en vienne à la force majeure ?

PHILOXENE.

Voulez-vous ſortir d'ici ? Allez, sûrement vous n'êtes pas homme. Il ne vous en eſt reſté que la figure. Quoi, parler avec tant d'impoliteſſe à une perſonne ſi jolie & ſi aimable !

BACCHIS.

Ô le meilleur des vieillards, laiſſez-vous fléchir par mes prières !...

NICOBULE.

Tiens, ſerpent que tu es, ſi tu ne te retires d'auprès de moi, ta beauté ne

m'empêchera pas de te faire un préſent fâcheux.

BACCHIS.

Je le recevrai. Fais, mon petit bon homme, fais tout ce que tu voudras. Satisfais-toi; tes coups ne me feront point de mal.

NICOBULE.

Que ſa voix eſt douce & flatteuſe! A l'aide! à l'aide! Je tremble...

LA SŒUR.

Mon vieux barbon eſt plus tranquille & plus facile à conduire. Viens, mon cher, viens avec moi. Si tu as quelque choſe à dire à ton fils, tu le gronderas tant qu'il te plaira.

NICOBULE.

Veux-tu t'éloigner d'ici, coquine?

BACCHIS.

Rends-toi, laiſſe-toi gagner, tendreſſe de mon ame.

NICOBULE.

Toi? que tu ſois capable de me gagner?

BACCHIS.

Eh bien! puiſque tu es dur, inflexible, inexorable, je veux m'adreſſer à ton ami. Je l'attendrirai, & je me flatte d'en obtenir une grace.

PHILOXENE.

Celle que je vous demande, eſt d'entrer chez vous.

LA SŒUR.

Que vous êtes charmant !

PHILOXENE.

Mais ſavez-vous ce que je veux, quand je vous demande que nous entrions ?

LA SŒUR.

Un tête-à-tête avec moi, n'eſt-ce pas ?

PHILOXENE.

Juſtement. Voilà ce que je ſouhaite.

NICOBULE.

J'ai bien vu des hommes perdus; mais je n'en ai jamais connu de ſi abandonnés que vous.

PHILOXENE.

Que voulez-vous que je faſſe ? Puis-je changer mon humeur ?

BACCHIS *à Nicobule.*

Entre, mon cher, entre donc avec moi ; tu feras bonne chère ; tu boiras d'excellent vin ; on te frottera de parfums exquis : on te plongera dans les délices.

. . . . . .

(*La Courtiſanne met en uſage toutes les reſſources de ſon art. Le vieillard commence à ſe laiſſer attendrir*).

NICOBULE.

La tête me démange : je ſuis perdu ;

je n'ai preſque plus la force de réſiſter: je crains de ſuccomber.

BACCHIS.

Avez-vous oublié cette ſentence ſi ſenſée ? ſi pendant ta vie tu te fais du bien, ce plaiſir-là eſt bien court : mais ſi tu manques aujourd'hui l'occaſion de te contenter, elle ne viendra jamais pour toi.

NICOBULE.

Que fais-je ?

PHILOXENE.

Vous demandez encore ce que vous faites ?

NICOBULE.

Je flotte entre le deſir & la crainte.

PHILOXENE.

Qu'eſt-ce qui vous arrête? Que craignez-vous?

NICOBULE.

De perdre toute autorité ſur mon fils & ſur mon eſclave. Je deviendrai moi-même leur eſclave....

BACCHIS.

Allons, mon *miel*, mon amour, allons, ſois moins ſévère. Il n'y a rien là que de conforme à la nature humaine. D'ailleurs, c'eſt ton fils, c'eſt ton ſang. Où veux-tu qu'il prenne de l'argent pour ſes plaiſirs, s'il ne le tire de ta bourſe! Mon petit bon homme, je t'en conjure, pour l'amour de Bac-

chis, accorde-moi la grace de l'un & de l'autre.

NICOBULE.

Elle perce, elle pénètre juſqu'au fond de l'ame. Qu'eſt devenue la réſolution ferme & inébranlable que j'avois priſe ? O belle Bacchis ! tu m'arraches ma ſageſſe, toute ma vertu cède à tes douceurs artificieuſes...

BACCHIS.

Je ne te quitte point. Oh çà ! le pardon eſt-il bien aſſuré ? Puis-je eſpérer de l'avoir obtenu ?

NICOBULE.

Je ne me dédirai point de ce que j'ai avancé.

BACCHIS.

Le jour s'en va ; venez-vous mettre à table : vos fils vous attendent.

PHILOXENE.

Nous vous ſuivrons par-tout où il vous plaira : nous vous ſommes entièrement dévoués.

BACCHIS *bas à ſa Sœur.*

Nous les avons pris là fort plaiſamment, ces deux vénérables barbons, qui ſe flattoient déja de ſurprendre & de tenir nos amans.

X.

Moſtellaria ou *les Spectres.*

Un Valet fin & ruſé fait accroire à ſon Maître *Theuropides*, qu'il revient des Eſprits dans ſa maiſon, dont il s'étoit abſenté pendant trois ans ; & cela pour empêcher le bon homme d'y entrer, & d'y ſurprendre ſon fils, qui s'y divertit avec de jeunes débauchés & des Courtiſannes.

Cette Pièce eſt d'un bon Comique. La Scène entre *Philémation*, ſa Servante, & *Philolaches*, a beaucoup d'agrément. L'ivreſſe de *Callidamates* & les ruſes du Valet *Thranion*, forment des ſituations & un jeu de Théâtre très-

plaiſans. Il ſeroit aſſez inutile d'en rapporter quelques endroits. On connoît le *Retour imprévu* de *Régnard ;* cette jolie petite Pièce eſt une imitation fidelle des *Spectres* de *Plaute*. Les Anglois en ont auſſi enrichi leur Théâtre.

XI.

Les Ménechmes.

Plaute doit à *Ménandre* l'idée & le fonds de cette ingénieuſe Comédie, dont le ſujet eſt très-connu, & qui a été copiée par différens Poëtes ; ſurtout par le digne émule de *Molière*. *Régnard*, dans ſes *Ménechmes*, n'eſt pas au-deſſus du Comique Romain.

pour l'imagination & la fécondité ; mais il a l'avantage d'avoir corrigé & embelli une infinité de détails qui ne plairoient point à des oreilles fines & délicates. Sa Pièce eſt charmante, & renferme la même intrigue que celle de Plaute.

Rotrou a fait auſſi une Comédie intitulée *les Ménechmes* ; mais c'eſt une imitation ſervile de l'ancien Poëte. Les Pièces du Théâtre Romain trouveront rarement des partiſans ſur notre Scène, ſi on n'y fait point quelques réformes. Le goût, les mœurs, les eſprits, les caractères ſont changés. *Régnard* l'a très-bien ſenti ; & c'eſt ce qu'il fait dire à *Plaute* dans ſon Prologue :

Une Pièce de moi, je crois, ne plairoit guère ;

A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un Auteur Comique François,
Qui pût accomoder le tout à sa manière,
Porter la Scène ailleurs, changer, faire, défaire,
S'il pouvoit réussir dans ce noble dessein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encore plaire.

La Comédie des *Erreurs* de *Shakespear* est une imitation des *Ménechmes* de *Plaute*.

XII.

Le Soldat Fanfaron.

Palestrion, fatigué des impertinences & des fanfaronades de *Pirgopolinice*, propose à deux de ses voisins de lui

jouer quelques tours. Il fait accroire à ce Soldat qu'une femme eſt amoureuſe de lui, & qu'elle veut l'épouſer. Le ſot donne dans le paneau, & va dans la maiſon que ſon Valet lui a indiquée. On le chaſſe honteuſement.

Le ſecond Acte du *Soldat Fanfaron* offre une intrigue dont on a tiré parti ſur notre Théâtre.

Deux amans ont la liberté de ſe voir par une ouverture que *Paleſtrion* a pratiquée dans la muraille. Ils ont quelque temps trompé l'œil vigilant du Militaire ; mais enfin un voiſin fâcheux les apperçoit un jour, & vient avertir *Pirgopolinice*. Pour l'appaiſer, & ſe divertir à ſes dépens, on feint que la jeune fille a une ſœur qui lui reſſemble

parfaitement, & que c'eſt elle qu'on a vue, &c.

Ce ſecond Acte a fourni à M. *Cailhava* d'*Eſtandoux* l'idée de ſon *Tuteur dupé*.

Le *Soldat Fanfaron* eſt une des bonnes Comédies de *Plaute*. *Térence* a copié le Héros de cette Pièce dans ſon *Eunuque*. Le Perſonnage de *Thraſon* eſt calqué ſur celui de *Pirgopolinice*. Le vieux *Périplectomène* préſente un caractère très-original. Il y a deux endroits qui peignent bien le *Fanfaron*.

L'ouverture du premier Acte en fera juger. Le Soldat entre ſur la Scène avec ſon Paraſite, & s'adreſſe aux Satellites qui l'accompagnent.

« Ayez ſoin que mon bouclier ſoit plus brillant que n'eſt ordinairement le ſoleil dans le temps le plus pur & le plus ſerein, afin que quand je m'en ſervirai, lorſque les deux armées ſeront aux priſes, l'oppoſant aux ennemis, il les éblouiſſe & les aveugle. Je brûle d'envie de conſoler cette épée ; elle ſe plaint, elle ſe déſole de ce qu'il y a ſi long-temps que je la laiſſe repoſer... Mais où eſt donc *Artotrogue* ?

ARTOTROGUE, *Paraſite.*

Le voici. Il a l'honneur de ſe tenir auprès d'un homme également robuſte & heureux, d'une beauté royale & d'une valeur héroïque. Mars, non, le Dieu Mars lui-même n'oſeroit ſe

mettre en parallèle avec vous, ni comparer ſes qualités guerrières avec les vôtres.

PIRGOPOLINICE.

Parles-tu de celui que je ne voulus point renverſer dans le champ *Gurguſtidonien* ou *Bombomach de? Cluninſtaridt Sarchide*, petit-fils de Neptune, commandoit les troupes en qualité de Généraliſſime.

ARTOTROGUE.

Je m'en ſouviens fort bien. Vous voulez dire ce Général dont vous diſſipâtes par un ſeul ſouffle de votre bouche, les troupes qui étoient ſi remarquables par la dorure de leurs armes;

vous les diſſipâtes, dis-je, comme un vent diſſipe les feuilles ou le coton des oiſeaux.

PIRGOPOLINICE.

Par le Temple de Pollux! voilà une belle bagatelle.

ARTOTROGUE *à part.*

Non, par Hercule! cela n'eſt rien en comparaiſon des autres exploits que je rapporterai, & que vous n'avez jamais faits. Si quelqu'un a vu un homme plus perfide que celui-là, ou qui ſoit d'une gloire plus ſotte que la ſienne, qu'il prenne ſur moi un pouvoir deſpotique....

PIRGOPOLINICE.

Où es-tu donc?

ARTOTROGUE.

Me voici. D'un ſeul coup de poing ne caſsâtes-vous pas le bras d'un éléphant dans les Indes ?

PIRGOPOLINICE.

Comment le bras ?

ARTOTROGUE.

Ah ! je me ſuis trompé ; j'ai voulu dire la cuiſſe.

PIRGOPOLINICE.

Et cependant je ne le frappai que légèrement.

ARTOTROGUE.

Je le crois bien, vraiment ; ſi vous

aviez frappé de toute votre force, je ſuis sûr que le bras auroit traverſé la peau, les entrailles & la gueule de l'éléphant.

PIRGOPOLINICE.

Je ne veux pas que tu parles de cela à préſent.

ARTOGROGUE.

Par Hercule! il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous me racontiez vos proueſſes; je les ſais ſur le bout du doigt. C'eſt mon glouton de ventre qui m'attire ce chagrin-là. Il faut que les oreilles pâtiſſent, de peur que la faim ne faſſe allonger les dents. Je ſuis forcé, pour vivre, d'acquieſcer à tous les men-

ſonges groſſiers & ridicules qu'il vous jette impudemment ſur ſa bravoure imaginaire.

PIGROPOLINICE.

Qu'eſt-ce que je dis?

ARTOTROGUE.

Je ſais déja ce que vous voulez dire... —
Oui, c'eſt là un de vos beaux faits. Je me ſouviens fort bien que vous en êtes l'auteur.

PIRGOPOLINICE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARTOTROGUE.

C'eſt... c'eſt... Mais ce ſont toutes vos belles actions.

PIRGOPOLINICE.

Les as-tu toutes écrites dans tes tablettes ?

ARTOTROGUE.

Belle demande ! Vous plaît-il que je vous les prête ? J'ai auſſi l'aiguille.

PIRGOPOLINICE.

Tu t'accomodes joliment à mon humeur.

ARTOTROGUE.

C'eſt à moi d'obſerver avec beaucoup de ſoin les mouvemens de votre viſage, & à faire voler mon eſprit au-devant de ce que vous ſouhaitez.

PIRGOPOLINICE.

Te ſouvient-il de quelque choſe ?

ARTOTROGUE.

S'il m'en ſouvient ? Ce furent cent cinquante hommes en Cilicie, cent Sicolatrophides, trente Sardes & ſoixante Macédoniens, dont vous dépeuplâtes la terre en un ſeul jour.

PIRGOPOLINICE.

Tous ces hommes-là, ramaſſés enſemble, combien cela fait-il ?

ARTOTROGUE.

Sept mille tout au moins.

PIRGOPOLINICE.

Tu comptes fort bien & fort promptement.

ARTOTROGUE.

Je n'ai écrit le nom d'aucun ; cependant il n'y en a pas un que je ne ſache par cœur.

PIRGOPOLINICE.

Par Hercule ! voilà une mémoire admirable.

ARTOTROGUE *à part.*

La ſoupe m'avertit & m'appelle.

PIRGOPOLINICE.

Tant que tu me ſupputeras pareils nombres

nombres de gens tués de ma main, je te ferai toujours manger... tu partageras ma table...

ARTOTROGUE.

Que dirai-je de la Cappadoce, où vous coupâtes la tête à cinq cens hommes, ſi ce tranchant de l'épée ne s'étoit pas émouſſé? mais ce n'étoit plus qu'un reſte d'Infanterie, s'ils avoient vécu. Eſt-il beſoin que je vous répéte ce qui eſt dans la bouche du genre humain? Il n'y a, diſent tous les mortels, il n'y a ſur la terre, & parmi les vivans, qu'un ſeul Pirgopolinice pour exceller en valeur, en beauté, en grandes actions & en héroïſme. Toutes les femmes ſont amoureuſes de vous; & ce

n'eſt pas ſans ſujet, puiſque vous êtes d'une beauté accomplie : le feu du beau ſexe pour vous éclatoit encore hier à ce grand nombre de femmes qui m'arrêtoient par le manteau.

PIRGOPOLINICE.

Que diſoient-elles ?

ARTOTROGUE.

Ne ſeroit-ce point là Achille, demandoit l'une? Non diſois-je; c'eſt ſon frère. Qu'il me paroît beau, bien fait, gracieux ! Sa chevelure eſt charmante ! Heureuſes les Courtiſannes qui ont le plaiſir de vivre avec lui !

PIRGOPOLINICE.

Tout de bon, elles diſoient cela ?

ARTOGROGUE.

Deux entr'autres me conjurèrent de vous faire paſſer aujourd'hui devant leurs portes, comme ſi vous ſeul valiez toute une belle pompe, tout un ſpectacle enchanté.

PIRGOPOLINICE.

Avoue que le trop de beauté cauſe ſouvent du chagrin & de l'embarras, &c.

XIII.

Le Marchand.

Le ſujet de cette Pièce eſt très-ſimple. *Charin*, envoyé par ſon père à

Rhodes, achète une fille d'une rare beauté, & revient avec elle à Athènes. Le vieillard la voit, & demande qui elle eſt. Le Valet du jeune homme lui fait accroire que c'eſt une Eſclave que ſon fils amène à ſa mère. Le bon homme en devient amoureux; & feignant de la vendre, la confie à un de ſes voiſins pour la garder. La femme de ce dernier, par jalouſie, la chaſſe de ſa maiſon. *Charin*, au déſeſpoir de ſe voir enlever ce qu'il aime, prend la réſolution de quitter la maiſon paternelle; mais un ami l'en détourne. Il obtient enfin par ſes prières la poſſeſſion de la belle *Paſicompſa*.

Cette Comédie à été premièrement compoſée par *Philemon*, Poëte Grec;

Plaute s'eſt contenté de la traduire en Latin. Elle offre des traits d'une excellente morale.

Le ſecond Acte reſpire le ton de la bonne Comédie. On lit avec plaiſir le Monologue du vieillard *Démiphon*, & les Scènes d'*Eutiche* & de *Charin*. La première Scène eſt trop longue & trop verbeuſe. *Molière* a profité de quelques ſituations de cette Comédie.

XIV.

Le Pſeudolus ou *le Trompeur.*

Cette Pièce a été imitée par pluſieurs Poëtes modernes d'une manière différente. Voici le ſujet.

Un Capitaine avoit payé quinze mines à un Marchand nommé *Ballion*,

qui devoit livrer une jeune fille à celui qui lui préſenteroit un pareil cachet. *Pſeudolus*, ayant pris le nom de *Syrus*, Valet de *Ballion*, intercepte le cachet du Capitaine, qu'un de ſes Eſclaves apportoit à ce Marchand, & favoriſe, par ce moyen, les amours de *Callidore*, fils de ſon Maître.

Cette Comédie eſt de l'invention de *Plaute*. Il la préféroit à ſes autres Pièces. Les Anciens en faiſoient le plus grand éloge. Elle préſente une agréable variété. Le but du Poëte eſt de faire ſentir qu'on eſt toujours la dupe de la fourberie, ſi on ne lui oppoſe une extrême prudence. Les caractères ſont bien obſervés; ceux de *Pſeudolus*, de *Simon*, de *Bal-*

lion & de *Simia*, ſont vifs & ſaillans. Cette Pièce, malgré ſes défauts, offre des incidens ſagement ménagés, une conduite aſſez régulière, d'heureuſes plaiſanteries & d'ingénieuſes ſaillies. *Plaute* a ſu diverſifier avec beaucoup d'art les traits de pluſieurs rôles de Valets qui tiennent à l'intrigue.

XV.

Le Pœnulus ou *le Carthaginois.*

Le *Pœnulus*, compoſé durant la ſeconde Guerre Punique, devoit piquer la curioſité des Romains, & les divertir plus qu'aucune autre *Pièce*. *Plaute* y peint les mœurs, le langage & le ridicule des Carthaginois leurs

ennemis. Cette Comédie ne nous préſente plus le même intérêt ; mais c'eſt un Ouvrage précieux pour les Savans, parce qu'ils y trouvent des reſtes de la Langue Phénicienne. Les *Bocharts*, les *Le Clerc*, & les Critiques célèbres du dernier ſiècle, ſe ſont exercés ſur cette Pièce.

Dans le troiſième Acte, *Agoraſtocles* arrive ſur la Scène avec des témoins qu'il étoit allé chercher, pour faire tomber *Lycus* dans le piége qu'il vouloit lui tendre. Le caractère de ces Avocats eſt plaiſant. Il les peint auſſi froids & auſſi lents qu'*Agoraſtocles* eſt pétulant & emporté. Plus il les preſſe de marcher, moins ils ſe hâtent : ce qui fait un contraſte aſſez ſingulier,

que le *Plaute* & l'*Ariſtophane* François a ſaiſi dans pluſieurs endroits de ſes Pièces.

XVI.

Le Perſan.

Toxile, pendant l'abſence de ſon Maître eſt dans la réſolution d'acheter une jeune fille qu'il aime. Pour la tirer des mains du Marchand, il faut trouver ſix cens écus. *Toxile* les emprunte d'un de ſes amis. Il s'agiſſoit de les lui rendre, & de ſe venger en même-temps du Marchand d'Eſclaves, nommé *Dordale*. *Toxile* propoſe au Paraſite *Saturion* de faire paſſer ſa fille pour une Eſclave enlevée en pays étranger,

& de la vendre à *Dordale*. La vente faite, l'argent reçu, le Paraſite menace, entre en fureur, & vient réclamer ſa fille. Le Marchand obligé de la lui rendre, parce qu'elle eſt libre, eſt fruſtré & de ſon argent, & de l'Eſclave prétendue. Le ruſé *Toxile* inſulte à ſon malheur, ſe divertit à ſes dépens, & ſe félicite de l'heureux ſuccès de ſa fourberie.

Cette Pièce eſt d'un bon Comique, & conduite avec aſſez de régularité. Voici une Scène très-agréable, & l'une des plus délicates de *Plaute*.

Une jeune fille modeſte & retenue fait à ſon père les plus ſages remontrances ſur l'indigne manœuvre du Valet ſcélérat qui l'a engagé à la

vendre comme Eſclave. Rien n'eſt plus beau ni mieux ménagé que ce Dialogue.

ACTE III.

SCENE I.

Le Paraſite SATURION, SA FILLE.

SATURION.

« Faſſe le ciel que cette affaire réuſſiſſe à mon avantage, au tien & à celui de ma bedaine, auſſi-bien qu'à la durée éternelle des bons repas! que jamais je n'en puiſſe manquer! Viens ici, ma fille, ſous le bon plaiſir des Dieux. Tu ſais de quoi il s'agit. Je t'ai communiqué nos deſſeins, & c'eſt

pour cela que je t'amène déguiſée de la ſorte. Il faut que tu ſois vendue, mon enfant.

LA FILLE.

Dites-moi, je vous prie, mon père, quelqu'envie que vous ayez de manger aux dépens d'autrui, eſt-il poſſible que pour votre ventre vous vendiez votre propre fille?

SATURION.

Cela eſt admirable, que je ne te vende pas plutôt pour l'amour du Roi Philippe ou du Roi Attale, que pour l'amour de moi-même, puiſque tu m'appartiens!

LA FILLE.

Suis-je votre eſclave ou votre fille?

SATURION.

Tu es l'une ou l'autre, par Hercule! ſelon que mon ventre s'en trouvera bien. J'ai quelqu'autorité ſur toi, ce me ſemble, & tu n'en as point ſur moi.

LA FILLE.

Vous avez raiſon, mon père; cependant quoique notre fortune ſoit petite, il vaut mieux ſe paſſer de peu, & agir avec modeſtie. Si l'on ajoute l'infamie à la pauvreté, cet état en devient plus onéreux & la confiance plus légère.

SATURION.

Tu es bien déplaiſante de me contrarier ainſi !

LA FILLE.

Je ne vous contrarie point, & je ne crois pas qu'on doive m'en accuſer, quand je donne de bons avis à mon père, toute jeune que je ſuis. Nos ennemis ne rapportent jamais les choſes comme elles ſont.

SATURION.

Qu'ils aillent tous au Diable ! Je ne fais pas plus de cas de leur haine que d'une table vide que l'on dreſſeroit devant moi.

LA FILLE.

Mon père, l'infamie des hommes eſt immortelle; elle ſubſiſte toujours, lors même qu'on la croit éteinte.

SATURION.

Mais que veux-tu dire? As-tu peur que je ne te vende tout de bon?

LA FILLE.

Non, mon père, mais je voudrois n'en être pas même ſoupçonnée.

SATURION.

Tu as beau dire: les choſes iront plutôt à ma fantaiſie qu'à la tienne. Je le veux.

LA FILLE.

Permettez, mon père, que je vous diſe une choſe. Si un maître a menacé ſon valet de quelque châtiment, & qu'il ait déja le fouet en main, quand même il auroit deſſein de l'épargner, de quelle crainte ce valet n'eſt-il pas ſaiſi pendant qu'il ſe dépouille? Il en eſt de même de moi; j'appréhende une choſe, quoiqu'elle ne doive pas arriver.

SATURION.

Toute fille ou femme qui prétendra en ſavoir plus que ſes parens, ſera toujours une méchante femelle.

LA FILLE.

Toute fille ou femme qui diſſimulera

le mal qu'elle a devant les yeux, ne paſſera jamais pour bonne.

. . . . . .

SATURION.

Je ſuis donc un méchant homme à ton avis.

LA FILLE.

Point du tout ; il ne me conviendroit pas de le dire : mais je veux en empêcher ceux qui le pourroient.

SATURION.

On dira ce qu'on voudra : ma réſolution eſt priſe.

LA FILLE.

Mais ſi vous vouliez, ſans avoir

égard à ma jeuneſſe & à ma dépendance, faire une attention ſérieuſe ſur mon avertiſſement, vous prendriez plutôt, j'en ſuis sûre, le parti d'un homme ſage, que celui d'un fou.

SATURION.

Tel eſt mon plaiſir, telle eſt mon envie. Je le veux ainſi.

LA FILLE.

Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira; mais ſi j'étois maîtreſſe de vos ſentimens, je vous aſſure que vous changeriez bientôt de volonté.

SATURION.

Es-tu dans la diſpoſition d'obéir à ton père, ou de le refuſer?

LA FILLE.

Je lui obéirai.

SATURION.

As-tu bien retenu ta leçon ? Sais-tu tout ce que je t'ai recommandé ?

LA FILLE.

Je le fais.

SATURION.

Et entr'autres comme tu as été enlevée ?

LA FILLE.

Fort bien.

SATURION.

Et qui ſont tes parens ?

LA FILLE.

Je m'en ſouviens très-bien. Vous me contraignez de devenir méchante par néceſſité ; mais prenez garde, quand vous voudrez me marier, qu'une telle réputation n'y ſoit un obſtacle,

SATURION.

Vas, tu es folle ; tu ne connois pas les hommes d'aujourd'hui. On ſe marie ſans peine, quelque réputation que l'on ait. La dot d'une fille cache tous ſes défauts.

LA FILLE.

Souvenez-vous donc, s'il vous plaît, que je n'ai point de dot.

SATURION.

Ne parles pas ainſi. Par la grace des Dieux & de mes ancêtres, je puis bien dire que tu ne dois pas te croire ſans dot, en ayant une ſi bonne à la maiſon. N'ai-je pas une caiſſe pleine de livres? De plus, ſi tu t'acquittes ſoigneuſement du perſonnage dont nous te chargeons, on te comptera pour récompenſe ſix cens bons mots, tous Attiques, & nullement mêlés de pointes Siciliennes. Tout cela te rendra ſi riche, qu'avec une telle dot, il ne tiendra qu'à toi de faire la fortune d'un honnête homme; tu pourras même épouſer un mendiant.

LA FILLE.

Menez-moi donc où il vous plaira, mon père; vendez-moi, faites de moi tout ce que vous voudrez.

SATURION.

Je suis bien aise de te voir raisonnable. Suis moi par ici ».

XVII.

L'heureux Naufrage.

L'original de cette Comédie étoit de *Diphile*, Poëte Grec. *Plaute* la traduisit en Latin. En voici le sujet.

Démone ayant perdu une petite fille, s'exile de chagrin dans une maison de

campagne ſur le bord de la mer. Quatorze ans après, un Marchand à qui l'enfant avoit été vendu, fit naufrage. La jeune fille ſe ſauve ſur une planche : ſon père lui donne l'hoſpitalité ſans la connoître ; mais comme il craignoit de ſe faire des affaires en retirant des Eſclaves, il mit cette pauvre fille à la porte dans le moment que ſon Valet *Gripus* entroit avec une valiſe qu'il venoit de pêcher. *Paleſtre*, la jeune fille, demanda en grace qu'on lui rendît une petite corbeille qui étoit dans cette valiſe. Le vieillard *Demone* reconnoît ſon enfant à certains jouets : ce qui occaſionne le dénouement.

Les connoiſſeurs mettent le *Rudens*

au nombre des bonnes Comédies de *Plaute*. Elle eſt en effet très-intéreſſante par ſa variété & par la diverſité des Epiſodes. On y voit à la fois l'injuſtice, la patience, l'avarice, la perfidie, la violence, le ſacrilége, la piété, l'humanité, le châtiment du crime, la récompenſe de la vertu, &c. On y trouve des ſituations bien ménagées, de l'eſprit, de la conduite, un dialogue naturel & des traits fins & ingénieux. Il y a beaucoup de Scènes de bon goût. Telles ſont les IIIe & IVe du premier Acte, le récit de *Scéparnion*, la Ve Scène du IIe Acte, & la IIe du IVe. On admire ſur-tout l'ouverture du Théâtre. Le *Rudens* a été imité, il y a pluſieurs années, aux Italiens,

Italiens, par la demoiſelle *Flaminia*. L'Acte V de la Pièce de *Plaute* préſente le portrait d'un homme amoureux & niais, qui a pu donner à *Molière* quelqu'idée pour le caractère d'un des perſonnages de ſon *Malade imaginaire*.

XVIII.

Le Stichus.

Le ſujet de cette Pièce eſt aſſez beau. Ce ſont deux ſœurs abandonnées de leurs époux depuis trois ans, & qui réſiſtent avec fermeté aux preſſantes ſollicitations de leur père, qui vouloit les unir à d'autres. On pourroit nommer cette Comédie le *Triomphe de l'amour conjugal*.

Le Ve Acte eſt rempli par un Epiſode tout-à-fait hors d'œuvre. *Stichus*, Valet d'un Marchand d'Athènes, reçoit un baril de vin de ſon Maître, & profite de la liberté qu'il lui donne pendant un jour, pour inviter ſa Maîtreſſe & ſes amis de venir ſe divertir avec lui. C'eſt une peinture naïve, mais déplacée des mœurs des Eſclaves.

Le *Stichus* eſt aſſez mal conduit; & *Plaute* auroit pu tirer un meilleur parti d'un ſujet auſſi heureux. Cette Comédie, avec quelques changemens accomodés à nos mœurs, pourroit très-bien paroître ſur notre Théâtre.

XIX.

Le Tréſor caché, ou *le triple Ecu.*

Charmides diſpoſé à partir pour un long voyage, laiſſe le ſoin de ſes affaires à *Calliclès* ſon ami, & lui recommande un tréſor qu'il avoit caché dans ſa maiſon. Son fils diſſipe tout ſon bien pendant ſon abſence, & vend même cette maiſon à *Calliclès*. La ſœur du jeune homme eſt recherchée en mariage. *Calliclès*, pour lui procurer une dot, charge quelqu'un de dire à ſon père de lui envoyer de l'argent. L'homme choiſi pour cette commiſſion, eſt joué par *Charmides*, qui ſe trouve de retour dans ce même

moment Le vieillard marie ſes enfans.

Philémon, avant *Plaute*, avoit traité ce ſujet. Le Poëte Latin ne fit que le traduire.

La fidélité & la bonne foi du bon *Calliclès*, & la généroſité du jeune *Liſitelle* pour ſon ami *Lesbonic*, rendent cette Pièce très-intéreſſante.

La Scène IIe du IVe Acte, ou le Dialogue entre *Charmides* & *Trinume*, eſt divertiſſant. L'impoſteur réjouit par les menſonges qu'il débite ſur ſon compte. La ruſe qu'emploie l'Eſclave *Staſime*, pour empêcher qu'on ne donne en dot une terre qui le nourrit, eſt très-naturelle. Le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici ce joli endroit.

ACTE II. SCENE IV.

LESBONIC, STASIME, PHILTON.

LESBONIC *à Philton.*

« Puiſque vous & Monſieur votre fils ne me jugez point indigne de votre alliance, je vous ſuis infiniment redevable. Quoique ma folie ait mis notre bien dans une décadence affreuſe, nous avons pourtant encore ici un champ que je donnerai à ma ſœur. J'ai ſi bien fait par ma mauvaiſe conduite, qu'hors ce morceau-là, il ne nous reſte plus que la vie.

PHILTON.

Sincérement, je ne me ſoucie point de dot.

LESBONIC.

Vous accepterez pourtant, s'il vous plaît, ce débris de notre fortune.

STASIME.

Comment donc, Monsieur mon Maître, vous prétendez aussi nous ôter ce reste de patrimoine : Pensez-y plus d'une fois au moins. De quoi vivrons-nous ?

LESBONIC.

Te tairas-tu, insolent? Ne faut-il point que je te rende compte de mes affaires ?

STASIME.

Ma foi, si ma Minerve n'invente

quelque choſe, nous ſommes perdus. Avec votre permiſſion, Seigneur Philton, je voudrois bien vous dire un ſeul mot.

PHILTON.

Qu'eſt-ce qu'il y a, Staſime?

STASIME.

Je vais vous confier un ſecret; mais gardez-vous bien d'en parler à mon Maître?

PHILTON.

Tu peux hardiment t'ouvrir à moi.

STASIME.

Je vous le dis au nom des dieux & des hommes; n'allez pas accepter notre

dange, la grappe de raiſin pend toute pourrie au cep.

LESBONIC *à part.*

Je m'imagine qu'il en fait accroire au bon homme, mais quoiqu'il ſoit ſcélérat, il ne m'eſt pourtant point infidèle.

STASIME.

Ecoutez bien le reſte. Quand la récolte eſt des plus abondantes, notre fonds eſt ſi ingrat, ſi ſtérile, ſi miſérable, qu'il rapporte toujours trois fois moins qu'on n'a ſemé.

PHILTON.

Oh, oh! il faudroit y ſemer les mau-

vaiſes mœurs, peut-être diminueroient-elles par la ſemence.

STASIME.

Vous n'y êtes pas encore. Jamais perſonne n'a poſſédé en propre cette terre-là, qu'il ne lui ſoit arrivé malheur. Les uns ont été bannis, les autres ſont morts, quelques-uns ſe ſont pendus. Ne voyez-vous pas celui qui actuellement eſt le maître de ce méchant fonds? A quel pitoyable état il eſt réduit

PHILTON.

Otez moi cette terre-là?...

STASIME.

On peut nommer notre lieu de cam-

pagne la retraite de tous les maux. Enfin, que vous dirai-je? quelque malheur qu'on puiſſe concevoir, on y eſt sûr de le trouver dans la terre de mon Maître. Il ne tient qu'à vous de l'éprouver, Monſieur.

PHILTON.

Va-t-en au diable! ſi le malheur eſt de ton goût; cherche-le là, & par-tout ailleurs.

STASIME.

N'allez pas, s'il vous plaît révéler ce myſtère!

PHILTON.

Tu peux dormir en repos, je ſais me taire.

STASIME.

Vous ſaurez que notre homme auroit grande envie d'aliéner ce fonds-là ; il ne demande pas mieux que de s'en défaire ; mais il lui manque une duppe, il n'en trouve point.

PHILTON.

Par Hercule ! je ne ſuis pas ſon homme ; ce ne ſera jamais un homme de mon âge & de mon expérience qu'il attrappera : je n'ai pas blanchi pour rien.

STASIME.

Ma foi, vous ferez très-ſagement. Parbleu ! je m'y ſuis pris là plaiſamment pour faire peur au vieillard, & pour

pour l'empêcher d'accepter notre campagne. Sérieuſement, ſi Lesbonic faiſoit la ſottiſe de la céder à ſa ſœur, il faudroit nous réſoudre à mourir de faim.

PHILTON.

Je reviens à vous, Seigneur Lesbonic.

LESBONIC.

Dites moi, je vous prie, de quoi mon Eſclave vous a-t-il entretenu ?

PHILTON.

Qu'en penſez-vous ? il eſt homme. Le deſir naturel de la liberté le preſſe ; mais il n'a pas de quoi acheter ce tréſor ineſtimable, &c.

Le ſujet du *Tréſor caché* de *D'ſtouches*, eſt emprunté de *Trinummus* de

Plaute ; mais le Poëte moderne a créé ſon Ve Acte ſur lequel *Plaute* ne lui a fourni aucune idée, & qui eſt le meilleur de la Pièce.

XX.

Le Ruſtre.

On ne trouvera dans cette Pièce ni belle ordonnance, ni intrigue bien développée, ni incidens naturels : le ſujet en eſt peu intéreſſant. Ce ſont les intrigues d'une Courtiſanne avide, nommée *Phronéſie*, qui ſe joue de pluſieurs de ſes amans, & ſur-tout d'un Soldat de Babilone. Le fanfaron *Stratophane*, abſent depuis quelques mois, arrive chez ſa prétendue Maîtreſſe. La ruſée *Phronéſie* feint de ſortir de couche,

exige des récompenſes du Guerrier, lui fait payer cher le prix de ſa fécondité, & finit par ſe moquer de lui. Voici le commencement de cette Scène.

ACTE II, SCENE VI.

STRATOPHANE, PHRONÉSIE, ASTAPHIE ſa Suivante.

PHRONÉSIE *à Aſtaphie.*

« Regarde un peu qui eſt cet homme-là ? Sa voix ne m'eſt pas inconnue.

ASTAPHIE.

Oh ! oh ! ma bonne Maîtreſſe ! Voici juſtement notre Soldat Stratophane qui arrive. Penſez à votre rôle ; contrefaites la malade.

PHRONÉSIE.

Tais-toi; eſt-ce que j'ai beſoin de tes conſeils? Je défie qui que ce ſoit d'entrer en lice contre moi pour la ſcélérateſſe.

STRATOPHANE.

Je me trompe fort ſi la Demoiſelle n'eſt pas en couche.

ASTAPHIE.

Vous plaît-il que je m'avance pour le recevoir!

PHRONÉSIE.

Vas.

STRATOPHANE.

Bon, voici Aſtaphie; elle vient au-devant de moi.

ASTAPHIE.

O Seigneur Stratophane! par le temple de Caſtor! je vous ſalue de cœur & d'affection.

STRATOPHANE.

J'en ſuis perſuadé. Mais quoi! Phronéſie eſt-elle accouchée?

ASTAPHIE.

Si elle eſt accouchée, grands Dieux! elle a mis au monde un enfant qui eſt à manger, tant il eſt beau.

STRATOPHANE.

Me reſſemble-t-il?

ASTAPHIE.

Pouvez-vous le demander? Il ne ſe

peut rien de plus reſſemblant. Il poſsède même votre génie héroïque. Croiriez-vous que le petit *compère* n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour ſaluer le jour par un cri, qu'il demanda une épée & un bouclier.

STRATOPHANE.

Cet enfant-là eſt à moi, &c ».

TÉRENCE.

TOUT ce que les Muſes Latines ont de délicateſſe, ſe trouve dans *Térence*. Ce beau génie naquit à Carthage, l'an de Rome 560, après la ſeconde Guerre Punique. On ignore comment il tomba dans l'eſclavage. *Lucanus Terentius* appercevant chez lui le germe des talens, le fit élever avec beaucoup de ſoin, lui donna ſon nom, & le mit en liberté, dès qu'il fut en âge d'entrer dans le monde.

Son génie pour la Poëſie dramatique ſe développa de très-bonne heure. Il étudia les ouvrages de ceux qui l'avoient précédé, & trouva le vrai ton de la Comédie nouvelle. *Ménandre* ſur-

tout lui donna un goût pur & exquis. Il fit l'*Andrienne* à 27 ans, & la préſenta aux Magiſtrats chargés du ſoin des Spectacles. Avant que de l'accepter, l'Auteur fut obligé d'en aller faire la lecture à l'Edile *Acilius*. Le Poëte arrive, modeſtement vêtu : on l'annonce à ſon Juge ; celui-ci étoit à table. L'extérieur du Poëte ne prévient pas en ſa faveur : on lui donne un tabouret près du lit ; on lui ordonne de lire : il lit. Mais à peine *Acilius* a-t-il entendu quelques vers, qu'il dit à *Térence : prenez place ici, dînons, enſuite nous verrons le reſte*. Après le repas, on finit la pièce, & l'Edile en fut enchanté.

Cet heureux eſſai établit la réputa-

tion de *Térence*, & le fit rechercher des premiers Citoyens de Rome. *Lélius* & *Scipion*, les hommes les plus polis & les plus éloquens qu'il y eût alors parmi les Romains, furent autant ſes amis que ſes bienfaiteurs. Ils vivoient ſans ceſſe avec lui. Une liaiſon auſſi intime ne manqua pas d'éveiller l'envie de ſes rivaux ; mais elle contribua à donner à ſes écrits cette politeſſe, cette exactitude, cette pureté & cette élégance qui ſont les délices des connoiſſeurs, & qui ſerviront de modèles à tous les âges.

Lorſque *Térence* eut donné les ſix Comédies qui nous reſtent de lui, il partit pour la Grèce, dans le deſſein de s'inſtruire des mœurs de cette nation, qu'il aimoit à peindre. Il y paſſa

quelques années, conſacrant ſes loiſirs à étudier l'homme, & à ſaiſir la parfaite imitation des mœurs & des caractères. Il compoſa pluſieurs pièces, qu'il tira de ſon propre fonds : mais s'étant embarqué pour revenir à Rome, on prétend qu'il mourut de douleur d'avoir perdu, dans un naufrage, le fruit de ſes travaux.

I.

Jugement ſur le génie de Térence.

Nous ne rapporterons point ici les éloges que l'antiquité prodigue à ce Poëte ; nous nous contenterons de faire uſage des réflexions d'un Ecrivain de beaucoup de mérite, qui nous paroît

avoir apprécié *Térence* avec juſteſſe & ſagacité.

Quel eſt l'homme de Lettres, dit-il, qui n'ait pas lu *Térence*, & qui ne le ſache par cœur ? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ſes caractères & de l'élégance de ſa diction ? En quelque lieu du monde qu'on porte ſes Ouvrages : s'il y a des enfans libertins & des pères courroucés, les enfans reconoîtront dans le Poëte leurs ſottiſes, & les pères, leurs reprimandes. Dans la comparaiſon que les anciens ont faite du caractère & du mérite de leurs Poëtes comiques, *Térence* eſt le premier pour les mœurs. *Horace*, couvrant avec ſa fineſſe ordinaire la ſatyre d'un jeune débauché, par l'é-

loge de notre Poëte, s'écrie : *numquid Pomponius iſtis audiret leviora, pater ſi reviviſceret* ? Reſſuſcitez le père de Pomponius, qu'il ſoit témoin des diſſipations de ſon fils, & bientôt vous entendrez Chrémès parler par ſa bouche. La meſure eſt ſi bien gardée, qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins. Croit-on qu'il n'y ait pas autant de génie à ſe modéler ſi rigoureuſement ſur la nature, qu'à en diſpoſer d'une manière plus frappante peut-être ; mais certainement moins vraie ?

Térence a peu de verve, d'accord : il met rarement ſes perſonnages dans des ſituations bizarres & violentes, qui vont chercher le ridicule dans les re-

plis les plus ſecrets du cœur, & qui le font ſortir, ſans que l'homme s'en apperçoive : j'en conviens. Comme c'eſt le viſage réel de l'homme, & jamais la charge de ce viſage qu'il montre, il ne fait point éclater de rire : on n'entendra point un de ſes pères s'écrier d'un ton plaiſamment douloureux : *que diable alloit-il faire dans cette galère* ?.. Il n'en introduira point un autre dans la chambre de ſon fils, haraſſé de fatigue, endormi & ronflant ſur un grabat : il n'interrompra point la plainte du père par le diſcours de l'enfant, qui, les yeux toujours fermés, & les mains placées comme s'il tenoit les rênes de deux courſiers, les excite du fouet & de la voix, & rêve

qu'il les conduit encore. C'eſt la verve propre à *Molière* & *Ariſtophane*, qui leur inſpire ces ſituations. *Térence* n'eſt pas poſſédé de ce démon-là : il porte dans ſon ſein une Muſe plus tranquille & plus douce. C'eſt ſans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'eſt le vrai caractère que la nature a gravé ſur le front de ceux qu'elle a *ſignés* Poëtes, Sculpteurs, Peintres, Muſiciens; mais ce caractère eſt de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges & de tous les états... La verve a une marche qui lui eſt propre : elle dédaigne les ſentiers connus ; le goût timide & circonſpect tourne ſans ceſſe les yeux autour de lui ; il ne haſarde rien ; il veut plaire à tous ; il eſt le fruit

des siècles & des travaux des hommes : on pourroit dire du goût, ce que *Cicéron* disoit de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus est temporum, non hominis.* Mais rien n'est plus rare qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'un jugement si fin & si juste, appréciateur si sévère des caractères, des pensées & des expressions, qu'il ait reçu la leçon du goût & des siècles dans toute sa pureté, & qu'il ne s'en écarte jamais : tel me semble *Térence.* Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs : elles ont peu de passions, peu de caractères, presque point de mouvement ; mais on

y remarque tant de pureté, tant d'élégance & de vérité, qu'on n'eſt jamais las de les conſidérer. Ce ſont des beautés ſi déliées, ſi cachées, ſi ſecrettes, qu'on ne les ſaiſit toutes qu'avec le temps : c'eſt moins la choſe, que l'impreſſion & le ſentiment qu'on en remporte : il faut y revenir, & l'on y revient ſans ceſſe. L'œuvre de la verve au contraire ſe connoît toute entière, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui ſait réunir dans ſes productions ces deux grandes qualités, la verve & le goût! Où eſt-il? Qu'il vienne dépoſer ſon ouvrage aux pieds du Gladiateur & du Laocoon.

Jeunes Poëtes, feuilletez alternativement *Molière* & *Térence*; apprenez

de l'un à deſſiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous ſur-tout de mêler les maſques hideux d'un bal avec les phiſionomies vraies de la ſociété. Rien ne bleſſe autant un amateur des convenances & de la vérité, que ces perſonnages outrés, faux & burleſques, ces originaux ſans modèles & ſans copies, amenés, on ne ſait comment, parmi des perſonnages ſimples, naturels & vrais. Quand on les rencontre ſur le Théâtre, on croit être tranſporté ſur les trétaux du Fauxbourg Saint-Laurent: ſur-tout ſi vous avez des amans à peindre, deſcendez en vous mêmes, ou liſez l'Eſclave Africain. Ecoutez *Phédria* dans l'Eunuque, & vous ſerez à jamais dégoûté de toutes ces galen-

teries miſérables & froides qui défigurent la plupart de nos pièces.... » Elle eſt donc bien belle ?.... Ah ! ſi elle eſt belle ! Quand on l'a vue, on ne ſauroit plus regarder ces autres.... Elle m'a chaſſé ; elle me rappelle : retournerai-je ? ... Non, vînt-elle m'en ſupplier à genoux ». C'eſt ainſi que ſent & parle un amant. On dit que *Térence* avoit compoſé cent trente Comédies, que nous avons perdues. C'eſt un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une ſeule de celles qui nous reſtent.

II.

Parallèle de Plaute & de Térence, par le P. Rapin.

Plaute eſt ingénieux dans ſes deſſeins,

heureux dans ſes imaginations, fertile dans l'invention.... Il n'eſt pas tout-à-fait auſſi régulier dans l'ordonnance de ſes pièces, ni dans la diſtribution de ſes actes que *Térence*; mais il eſt auſſi plus ſimple dans ſes ſujets: car les fables de *Térence* ſont d'ordinaire compoſées, comme l'Andrienne, qui contient deux amours. Auſſi l'on reprochoit à *Térence*, qu'il faiſoit une Comédie Latine de deux Grecques, pour animer davantage ſon Théâtre. Mais auſſi les dénouemens de *Térence* ſont plus naturels que ceux de *Plaute*, comme ceux de *Plaute* ſont plus naturels que ceux d'*Ariſtophane*; & quoique *Céſar* appelle *Térence* un diminutif de *Ménandre*,

parce qu'il n'a que de la douceur & de la délicateſſe, & qu'il n'a pas de force & de vigueur, il a écrit d'une manière ſi naturelle & ſi judicieuſe, que de copie qu'il étoit, il eſt devenu original. Jamais Auteur n'a eu un goût plus pur de la nature.

III.

Parallèle de Térence & de Molière, Par la Bruyère.

Il n'a manqué à *Térence* que d'être moins froid. Quelle pureté, quelle exactitude, quelle politeſſe, quelle élégance, quels caractères! Il n'a manqué à *Molière* que d'éviter le jargon, & d'écrire plus purement. Quel feu,

quelle naïveté, quelle ſource de la bonne plaiſanterie, quelle imitation des mœurs, & quel fléau du ridicule! Mais quel homme on auroit pu faire de ces deux Comiques!

IV.

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

L'Andrienne.

L'Andrienne eſt le plus bel Ouvrage de *Térence*. Tout y plaît, tout y ſéduit, tout parle au cœur, parce que tout y eſt vrai. Les caractères en ſont parfaits, les ſentimens naïfs & délicats. La diction en eſt ſi pure, ſi gracieuſe, que nous oublions, en la liſant, la conduite de la fable : le

ſujet eſt ce qui nous attache le moins. Tous les perſonnages intéreſſent. Vous reſſentez les affections de *Pamphile :* vous vous mettez à ſa place ; vous entrez dans ſa paſſion. Ses tendres inquiétudes vous arrachent des larmes. La narration de *Simon*, dans la première Scène, eſt inimitable. Celle où *Pamphile* aſſure *Miſis* qu'il n'oubliera jamais ſa chère *Glicérie*, eſt pleine de ſenſibilité & d'adreſſe.

Les Scènes touchantes que préſente cette Pièce, ont ſervi de modèle au *Comique larmoyant :* genre qui ne vaut pas la bonne Comédie, mais qui a ſes beautés, & qui eſt une ſource d'inſtruction & de plaiſir, ſur-tout quand on le traite comme *La Chauſſée.*

Mais quelle différence entre la manière du Poëte Latin & celle de nos Dramatiſtes modernes ! *Térence** trouve ſous ſa main des ſituations attendriſſantes, telles que l'amour en produit toujours ; & il les exprime avec ce feu & cette naïveté qui peignent ſi bien la nature, & qui la fixent. Eſt-ce bien-là le goût des nouveaux Dramatiques ? Ils choiſiſſent, de deſſein prémédité, une action triſte ; & par une ſuite néceſſaire, ils ſont obligés de donner un ton lugubre à leurs principaux Acteurs, & de réſerver le comique pour les ſubalternes. Les incidens ne naiſſent que pour faire couler de

* Réflexions ſur le Comique larmoyant.

nouvelles larmes ; & l'on ſort enfin d'un Spectacle comique le cœur auſſi ſerré de douleur, que ſi l'on venoit de voir repréſenter *Médée* & *Thieſte*.

Le Poëte Latin a une naïveté inimitable, qui plaît & qui attendrit par le ſimple récit d'un fait très-commun.

ACTE

ACTE I, SCENE I.

(*SIMON raconte à* Sosie, *son Esclave, comment il a découvert que son fils aimoit passionnément une Andrienne. Les gens qui veulent être saisis & échauffés dès la première Scène d'une Pièce, aimeront mieux sans doute le début de nos Drames modernes ; mais les amis de la simplicité préféreront* Térence ; *& la beauté du récit de* Simon *les touchera plus que toutes ces dolentes rapsodies*).

SIMON *en parlant de son fils.*

. . . . . .

A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur :

Il avoit, à leur plaire, une douce habitude.
Ainſi de ſes deſirs ils faiſoient leur étude ;
Ainſi donc, ſans envie, il attiroit à lui
La jeuneſſe ſenſée, & ſi rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec ſageſſe.
A ſon âge ſavoir que la vérité bleſſe,
Et que la complaiſance attire des amis,
C'eſt d'un excellent père être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce temps, une femme Andrienne
Vint prendre une maiſon aſſez près de la mienne ;
Sans parens, ſans amis, peu riche, c'eſt ainſi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici ;
Elle étoit encor jeune & paſſablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cer-
velle.

SIMON.

Vivant pour lors ſans bien & ſans ambition,
Coudre & filer faiſoit ſon occupation;
Le travail de ſes mains, de ſon fil, de ſa laine
A ſes beſoins preſſans ne ſuffiſoit qu'à peine;
On publioit par tout ſa vertu, ſa pudeur,
Tout ce qu'on m'en diſoit me perçoit juſqu'au cœur;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour ſoulager ſous main l'excès de ſa miſère;
Mais ſitôt qu'à ſes yeux brillèrent les amans,
Elle ne garda plus tant de ménagemens.
. . . . . .
Ceux qui pour la ſervir montroient le plus de zèle,
Obligèrent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le ſus, en moi-même je dis :
Pour le coup, c'en eſt fait, on le tient : il eſt pris.
J'attendois le matin leurs valets au paſſage,

Qui tout le jour rodoient dans tout le voiſinage.
J'en appelois quelqu'un, je lui diſois mon fils;
Nomme-moi tous les gens qui ſont avec Chriſis?
Chriſis eſt proprement le nom de l'Héroïne.

SOSIE.

Ah! je n'entends que trop. Je fais plus, je devine.

SIMON.

Je ne me ſouviens moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON.

J'y ſuis. Je priois, promettois.
Phèdre, me diſoit l'un, Nicérate, Clinie:
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur vie.

Et Pamphile ? Pamphile aſſis près d'un grand feu,
Par complaiſance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouiſſois. Les jours ſuivans, ſans ceſſe,
Je retournois vers eux, & leur faiſois largeſſe,
Pour ſavoir comme en tout mon fils ſe conduiſoit.

. . . . . .

D'une commune voix, j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un ſi bon fils.
Que te dirai-je ? Enfin Chrémès rempli de zèle,
Me vient offrir ſa fille & ſon bien avec elle,
Pour épouſer mon fils, au moins cela s'entend.
J'approuve, je promets, & ce jour-ci ſe prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun, quel obſtacle s'oppoſe ?

SIMON.

Lorſque Chrémès & moi nous mettions tout d'accord,

De Chriſis tout d'un coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle ſoit, Monſieur, pour Dieu qu'elle s'y tienne.
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils qui la plaignoit dans ſon malheureux ſort,
Ne l'abandonnoit pas, même depuis ſa mort:
Et tout ſe diſpoſoit pour la cérémonie
De ces triſtes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif encore je l'examinois mieux,
J'apperçus qu'il tomboit des larmes de ſes yeux;
Je trouvois cela bon, & diſois en mon ame:
Il pleure, & ne connoît qu'à peine cette femme!
S'il l'aimoit, qu'eût-il fait en un pareil malheur?

Et ſi je mourrois, moi, que ſeroit ſa douleur?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat & ſenſible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles diſcours,
On emporte le corps, il y vole: j'y cours.
Je me mets dans la foule, & le tout pour lui plaire:
Je ne ſoupçonnois rien encore dans cette affaire.

SOSIE.

Comment? que dites-vous?

SIMON.

Attends, tu le ſauras.
Nous allions, nous ſuivions, nous marchions pas à pas
Pluſieurs femmes pleuroient; mais ſur-tout une blonde,
Me parut...

SOSIE.

Belle? hem.

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modeſtie égaloit la beauté ;
Et tant de graces, joint à tant d'honnêteté,
La mettoient au-deſſus de tout ce qu'on admire.
Pouſſé par un motif que, j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'ait touché par ſon affliction,
Ou qu'elle eût ſur mon cœur fait quelque impreſſion,
Je voulus la connoître, & dans l'inſtant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle.
Quelle eſt cette beauté, mon ami, qui te ſuit,
Lui dis-je ? Il me répond : c'eſt la ſœur de Chriſis
L'eſprit frappé, ſurpris, & le cœur en alarmes:
Ha, ha ! dis-je, voici la ſource de ſes larmes.
Voilà donc le ſujet de ſa compaſſion !

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amène rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, ſelon la coutume,
Le corps ſur le bûcher ſe brûle, ſe conſume ;
Cette ſœur de Chriſis, dans ces triſtes momens,
Faiſoit retentir l'air de ſes gémiſſemens :
Se jetant ſur ce corps, que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embraſſer encore.
Pamphile, pénétré des plus ſenſibles coups,
S'avance, preſſe, accourt, ſe fait jour parmi nous ;
Et de ſes feux cachés découvrant le myſtère ;
L'arrête, & tout rempli d'amour & de colère,
Ma chère Glicérie, hélas ! dit-il, hélas ! &c. ».

La Scène VII du même Acte préſente un autre récit, où la paſſion parle toute ſeule.

MISIS.

« Elle mérite bien que vous vous ſouveniez
Que les mêmes ſermens tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en ſouviendrai ! Qui ? moi ? Toute ma vie,
Ce que me dit Chriſis, parlant de Glicérie,
Occupe inceſſamment mon eſprit & mon cœur.
Mourante, elle m'appelle ; & moi plein de douleur
J'avance, vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne ſortoit qu'à peine,
Elle me dit (Miſis, j'en verſe encor des pleurs)
« Elle eſt jeune, elle eſt belle, elle eſt ſage, & » je meurs.
» Pour conſerver ſon bien, que peut-elle à cet » âge !
» La beauté pour ſes mœurs eſt un triſte avan- » tage.
» Je vous conjure donc, par ſa main que je tiens,

» Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs,
» par les ſiens,
» Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
» De ne vous ſéparer jamais de Glicérie.
» Pamphile, quand j'ai cru trouver un frère
» en vous,
» L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
» Et depuis, tous ſes ſoins n'ont tendu qu'à
» vous plaire:
» Soyez donc ſon tuteur, ſon époux & ſon
» père.
» Du peu de bien qu'elle a, daignez prendre le
» ſoin,
» Conſervez-le, peut être elle en aura beſoin.
» Elle prit nos deux mains, & les mit dans la
» ſienne;
» Que dans cette union l'amour vous entre-
» tienne:
» C'eſt tout..... Elle expira dans le même
» moment.
» Je l'ai promis, Miſis, je tiendrai mon ſerment.

» Je ne trahirai point la foi la plus ſincère :
» Je te le jure encore ».

La narration de *Térence* eſt ſi naturelle & ſi touchante, qu'on ne ſera pas fâché de comparer l'imitation de *Baron* avec celle de M. *Collé*.

« Eh ! mon enfant, Chriſis quittant la vie !
(Je me rappelle ici ces douloureux momens ;)
Chriſis reçut de moi tous ces mêmes ſermens.
Elle mouroit : à ſon lit on me traîne ;
Vous étiez, vous, Miſis, dans la chambre prochaine . . .
Et d'une voix qui ſortoit avec peine,
Elle me dit, les yeux baignés de pleurs :
« Toi, de qui je connois l'ame honnête & les » mœurs,
» Juſqu'ici j'ai ſervi de mère à Glicérie.
» Mon frère, aujourd'hui que je meurs,
» Deviens l'appui de cette ſœur chérie !
» Toi

» Toi ſeul es chargé de ſon ſort.
» C'eſt ta femme, elle t'aime, en toi ſeule elle
» eſpère.
» Sois ſon tuteur, ſon époux & ſon père.
» Tu lui reſtes, toi ſeul... au monde après
» ma mort.
» Alors prenant nos mains qu'elle met dans
» la ſienne,
» Jure-moi par ces mains, dit-elle, que je
» tiens...
» Jure-... (& que cet eſpoir, en mourant,
» me ſoutienne!)
» Jure, par ton honneur, par tes pleurs, par
» les ſiens,
» De ne jamais ſouffrir qu'on rompe vos liens,
» De ne te jamais ſéparer de Glicérie.... ».
Avec tranſport, je te le promets!
Par les plus forts ſermens, je m'engage & me
» lie...
A peine eus-je achevé, qu'elle quitta la vie ».

V.

L'Eunuque.

L'*Eunuque*, pris de *Ménandre*, fut joué à Rome deux fois en un jour, le matin & le ſoir ; honneur qu'aucun Poëte n'avoit reçu juſqu'alors.

On connoît le bel éloge qu'en a fait *La Fontaine*. Le ſujet en eſt ſimple, dit ce grand homme ; il n'eſt point embarraſſé d'incidens confus ; il n'eſt point chargé d'ornemens inutiles & détachés : tous les reſſorts y remuent la machine, & tous les moyens y acheminent à la fin. Quand au nœud, c'eſt un des plus beaux & des moins communs de l'Antiquité : cependant il

ſe fait avec une facilité merveilleuſe, & n'a pas une ſeule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienſéance & la médiocrité que *Plaute* ignoroit, s'y rencontrent par-tout. Le Paraſite n'y eſt point goulu par-delà la vraiſemblance ; le Soldat n'y eſt point fanfaron juſqu'à la folie ; les expreſſions y ſont pures, les penſées délicates ; & pour comble de louange, la nature y inſtruit tout les perſonnages, & ne manque jamais de leur ſuggérer ce qu'ils ont à faire & à dire... Chacun ſait que l'ancienne Rome faiſoit ſes délices de cet Ouvrge, qu'il recevoit les applaudiſſemens des honnêtes gens & du Peuple, & qu'il paſſoit pour une des plus belles productions de cette

Vénus Africaine ; dont tous les gens ſont amoureux. Auſſi *Térence* s'eſt-il ſervi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés ; & il avoue être redevable à *Ménandre* de ſon ſujet, & des caractères du Paraſite & du Fanfaron.

Baïf a fait une verſion de l'*Eunuque*, qui eſt ſimple & ingénieuſe ; mais la verſification en eſt ſouvent barbare. Si l'on veut connoître la manière de ce vieux Poëte, on n'a qu'à lire ce morceau de l'Act. II, Sc. III. C'eſt *Chérée* qui parle.

« Las, je meurs ! la belle eſt perdue,
Et moi qui l'ay perdu de vne,
Où chercherai-je ? Où queſterai-je ?
Mais à qui m'en enqueſterai-je ?
Quelle adreſſe me faut-il prendre ?

Je ne ſay : ſi dois-je m'attendre
Quelque part qu'elle puiſſe aler
Qu'el'ne ſe peut long-temps céler.
O la belle ! ô la belle face !
Pour tout jamais j'oſte & j'éface
De mon eſprit toutes femelles
Au pris, ce n'eſt plus rien de celles
Beautez communes——».

L'*Eunuque* de *La Fontaine* eſt preſqu'autant une traduction qu'une imitation de *Térence*. Son Ouvrage eſt très-foible, & ne peut honorer ni l'Auteur Latin ni le Traducteur. Il affoiblit toujours les expreſſions & les peintures vives & riches de l'original.

Brueys a été plus heureux. Pour rendre ſa Pièce conforme à nos mœurs & à la décence, il ſubſtitue un *Muet*

à un *Eunuque*, & le place à-peu-près dans les mêmes ſituations où *Térence* avoit placé ſon Perſonnage. *Timante*, qui eſt le *Phédria* du Poëte Latin, a bien plus de délicateſſe. Il évite de choquer les bienſéances, & donne à cet Amant des ſentimens plus vifs & plus purs. Le *Muet* eſt reſté au Théâtre.

La première Scène de l'*Eunuque* eſt très-belle.

ACTE I, SCENE I.

PHÉDRIA, PARMÉNON.

PHÉDRIA.

« Que faire donc ? N'y point aller. Quoi ! lorſque de ſon propre mouve-

ment, elle m'envoie chercher ? Ne dois-je pas plutôt prendre ſur moi & ne plus ſouffrir les affronts de ces créatures ? Elle m'a chaſſé ; elle me rappelle, & j'y retournerois ? Non, quand elle m'en ſupplieroit.

PARMÉNON.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette réſolution, ſi vous pouvez l'exécuter ; mais ſi vous la tentez, & que vous n'ayez pas le courage de perſévérer ; ſi, ne pouvant ſupporter ſon abſence ſans qu'on vous rappelle, ſans avoir fait votre paix, vous allez de vous-même la trouver ; ſi vous lui laiſſez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre ſans

elle, c'en eſt fait, plus de reſſource, vous êtes perdu : elle vous jouera, lorſqu'elle vous verra ſubjugué.

PHÉDRIA.

Céla étant, Parménon, pendant qu'il en eſt temps, ſonge bien ſérieuſement.

PARMÉNON.

Monſieur, une paſſion qui n'admet ni prudence ni meſure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour eſt ſujet à toutes ces viſſicitudes : injures, ſoupçons, brouilleries, raccommodemens. On fait la guerre & puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raiſon des choſes auſſi variables,

vous n'y gagneriez pas plus que ſi vous tâchiez d'extravaguer avec ſageſſe ; & tout ce que la colère vous ſuggerera préſentement : *moi, retourner chez une... qui reçoit... qui me refuſe... qui n'a pas voulu... Laiſſe-moi faire. J'aimerois mieux mourir : elle verra quel homme je ſuis.* Je vous le jure, Monſieur, une ſeule petite larme trompeuſe qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de frotter ſes yeux, éteindra toute cette colère. Elle ſera encore la première à vous accuſer, & vous le premier à vous ſoumettre à la punition.

PHÉDRIA.

Ah ! quelle indignité ! Préſentement

je m'apperçois qu'elle eſt une ſcélérate & moi un malheureux. Je meurs de honte, & je brûle d'amour. Je ſens, je connois, je vois que je péris, & je ne ſais quel parti prendre.

PARMÉNON.

Quel parti prendre ? Il n'en eſt point d'autre que de vous racheter de ſon eſclavage au meilleur marché que vous pourrez. Si vous ne le pouvez pas à bon marché, donnez tout ce qu'on voudra : & ne vous tourmentez point.

PHÉDRIA.

Tu me le conſeilles ?

PARMÉNON.

Si vous êtes ſage. N'ajoutez point

de nouvelles peines à celles que cauſe l'amour, & ſouffrez patiemment les chagrins qui en ſont inſéparables, &c. »».

Voici l'imitation que *Perſe* a faite de cette Scène dans ſa Ve Satire.

CHÉRESTRATE.

« Dave, c'en eſt donc fait, je vais changer de vie ;
Je veux, dès aujourd'hui, ſortir de tyrannie.
Je te le dis, crois-moi, je mets fin à mes maux :
C'eſt trop long-temps gémir, & perdre le repos
Changeons une conduite où je ne vois que peine
Où les plaiſirs ſont faux, où la honte eſt certaine.
De mes ſages parens, le mépris ou l'horreur,

J'engagerai mon bien, je me perdrai d'honneur...

Pour un objet?... Non, non.

DAVE.

Graces au ciel propice,
Vous mépriſez Chriſis, c'eſt lui rendre juſtice.

CHÉRESTRATE.

On verſera des pleurs... qu'en dis-tu?

DAVE.

Riez-vous?
Demain je vous verrai ſoumis à ſes genoux,
Lui demander pardon & changer de langage.
Moins de bruit, croyez-moi, reſtez dans l'eſclavage.
Le dépit vous rend fier; mais un mot, un coup d'œil
Viendra bientôt à bout d'abaiſſer cet orgueil.

On m'appelle, courons, volons à l'infidelle,
Direz-vous.

CHÉRESTRATE.

En effet, ſi Chriſis me rappelle,
Si revenant à ſoi...

DAVE.

Je vous entends...

CHÉRESTRATE.

Eh bien
Puis-je lui refuſer un moment d'entretien?

DAVE.

Oui ſi vous poſſédiez votre ame oute entière,
On vous verroit tranquille & ſourd à ſa prière.
Vaincre ſes paſſions, leur impoſer des loix,
C'eſt être vraiment libre, & jouir de ſes droits ».

Voici un endroit de l'*Eunuque* qui dépeint parfaitement les effets d'une paſſion naiſſante. Les paroles vont juſqu'au vrai tranſport.

CHÉRÉE *ſans appercevoir Parménon.*

Occidi !.... *neque virgo eſt, &c.*

« Je ſuis mort ! la fille eſt perdue, & moi auſſi qui ne l'ai pas ſuivie des yeux ; où la chercher ? par où ſuivre ſes pas ? à qui m'informer ? quel chemin prendre ? Je n'en ſais rien. Je n'ai qu'une eſpérance ; en quelqu'endroit qu'elle ſoit, elle ne peut reſter longtemps cachée. Qu'elle eſt belle ! d'aujourd'hui j'oublie toutes les autres femmes : mes yeux ſont dégoûtés de ces beautés qu'on voit de tous côtés ».

La réponſe de *Phédria* à *Thaïs* eſt pleine de vivacité & d'ingénuité. Jamais il n'y eut rien de comparable au ſentiment qui régne dans ces vers.

« Préſente à mon rival, que vous ſoyez abſente;
Qu'à chaque inſtant pour moi votre tendreſſe augmente;
Que jour & nuit vous ne penſiez qu'à moi:
Que je ſois l'objet de vos ſonges;
Que vous vous occupiez de ces flatteurs menſonges;
Que votre cœur ſe faſſe une éternelle loi
De brûler du deſir de me voir reparoître;
Qu'il fonde, en mon retour, ſon eſpoir le plus doux;
Qu'enfin, Taïs, vous daignez être
Toute & toujours à moi, comme je ſuis à vous.

VI.

L'Heautontimorumenos ou *l'Ennemi de ſoi-même.*

Cette Pièce paroît l'emporter ſur les autres, pour la beauté des ſentimens, pour les paſſions & la naïveté du ſtyle.

L'*Inquiet* de *Fagan* eſt une imitation de cette Comédie. Le caractère de *Timante* eſt plus frappant, plus marqué que le *Ménédème* de *Térence.*

On peut citer comme un modèle du genre attendriſſant, la première Scène de l'*Heautontimorumenos.*

Ménédème, citoyen d'Athènes, expoſe à *Chrémès* la raiſon pour laquelle il s'étoit, pour ainſi dire, condamné

à mener une vie dure & laborieuſe. C'étoit pour ſe punir de la rigueur avec laquelle il croyoit avoir traité ſon fils, imputant à lui ſeule la cauſe de ſa fuite.

Ménédème ſort de ſon champ, & porte ſes inſtrumens de labourage. *Chrémès* le rencontre en cet état.

CHREMES.

« Déchargez-vous de ce rateau, lui dit le bon vieillard, ne vous fatiguez pas. . .

MENEDEME.

Je n'en ferai rien.

CHREMES.

Quel eſt votre deſſein ?

MENEDEME.

Permettez que je ne prenne aucun inſtant de repos.

CHREMES *prenant le rateau.*

Je ne le permettrai pas, vous dis-je.

MENEDEME.

Ah! ce que vous faites là n'eſt pas juſte.

CHREMES *ſoulevant le rateau.*

Comment, un rateau ſi lourd!

MENEDEME.

Je le mérite bien.

CHREMES.

Parlez préſentement.

MENEDEME.

J'ai un fils unique à la fleur de ſon âge. Hélas ! qu'ai-je dit ? J'ai... non, *Chrémès*, je l'avois ; aujourd'hui je ne ſais ſi je l'ai ou non.

CHREMES.

Pourquoi cela ?

MENEDEME.

Vous allez le ſavoir. Il y a ici une vieille Etrangère de Corinthe, qui eſt fort pauvre : mon fils devint éperdu-

ment amoureux de ſa fille, au point d'être tout prêt de l'épouſer : tout cela à mon inſu. Lorſque j'en fus informé, je commençai à le traiter, non comme il convenoit de traiter un jeune homme dont l'eſprit eſt malade, mais avec la violence & le train ordinaire des pères. Tous les jours je le grondois. Comment, Eſpérez-vous qu'il vous ſera long-temps permis de vous conduire ainſi, d'avoir, du vivant de votre père, une maîtreſſe que vous regardez, pour ainſi dire, comme votre épouſe? Vous vous trompez, Clinie, ſi vous le croyez, & vous ne me connoiſſez pas.... Je veux bien vous avouer pour mon fils, tant que vous vous comporterez d'une manière digne de mon fils.

Si vous ne le faites pas, je trouverai bientôt comme je dois vous traiter. Tout cela ne vient que de trop d'oiſiveté. A votre âge, je ne m'occupois pas d'amourettes. La pauvreté me força d'aller en Aſie porter les armes; & par ma valeur, j'y acquis & de l'honneur & du bien : enfin la choſe en vint au point que ce jeune homme, à force de s'entendre répéter à chaque inſtant les mêmes duretés, n'y put tenir. Il s'imagina que mon âge & mon affection pour lui me rendoient plus inſtruit ſur ſes intérêts, plus éclairé que lui-même. Mon cher *Chrémès*, il s'en alla en Aſie, ſervir le Roi.

CHREMES.

Que dites-vous ?

MENEDEME.

Il partit ſans m'en prévenir ; il y a trois mois qu'il eſt abſent.

CHREMES.

Vous êtes blâmables tous deux. Ce qu'il a fait marque cependant un jeune homme qui a de la pudeur, & qui n'eſt pas ſans courage.

MENEDEME.

Lorſque j'apprends ſon départ de ceux qu'il avoit mis dans ſa confidence, je m'en reviens chez moi

tout triſte, l'eſprit troublé, ſi chagrin, que je ne ſavois quel parti prendre. Je m'aſſieds ; mes eſclaves accourent, ils me déshabillent : d'autres ſe hâtent de mettre le couvert, d'apprêter le ſouper ; chacun faiſoit de ſon mieux pour adoucir ma peine. Lorſque je vois cela, je me dis en moi-même, Comment tant de gens empreſſés pour me ſervir ſeul, pour me nourrir ſeul ! tant de ſervantes occupées pour me vêtir ! Je ferois ſeul tant de dépenſes ! & mon fils unique qui devroit uſer de ces biens comme moi, & plus que moi, puiſqu'il eſt plus que moi dans l'âge de jouir, je l'aurai chaſſé, je l'aurai rendu malheureux par mon injuſtice ? Je me croirois digne de tous

les ſupplices, ſi je continuois de vivre de la ſorte. Allons, tant qu'il ſera dans la misère, éloigné de ſa patrie par ma dureté, je le vengerai ſur moi-même; je travaillerai, j'amaſſerai, j'épargnerai, le tout à ſon intention. J'exécute ce projet; je ne laiſſe rien dans ma maiſon, ni vaiſſelles ni étoffes. Je vends tout: ſervantes, valets, excepté ceux qui, par les travaux ruſtiques, pouvoient m'indemniſer de leur dépenſe; je les mène au marché, & les vends. Je mets écriteau à ma porte. Je ramaſſe environ quinze talens. J'ai acheté cette terre, & je m'y tourmente. J'ai jugé, *Chrémès*, que je ſerois un peu moins injuſte envers mon fils, ſi je me rendois malheureux, & qu'il

ne m'étoit permis de jouir ici d'aucuns plaiſirs, juſqu'à ce que ce fils, qui doit les partager avec moi, me fût rendu ſain & ſauf »,

Voici une Scène très-belle, où régne un amour honnête & vertueux, & le langage de la vraie paſſion. *Antiphile*, qui tombe en foibleſſe à la vue d'un amant chéri, abſent depuis long temps, forme une ſituation attendriſſante.

ACTE II, SCENE III.

BACCHIS, ANTIPHILE, CLINIE, SYRUS.

BACCHIS.

« En vérité, ma chère Antiphile, je vous loue; je vous trouve heureuſe

d'avoir fait en ſorte que vos mœurs répondiſſent à votre beauté. Je ne ſuis nullement étonnée que chacun vous cherche ; car votre converſation m'a fait connoître votre caractère ; & lorſque je fais réflexion à votre conduite, il ne me paroît point ſurprenant que vous ſoyez ſage, & que nous ne le ſoyons pas ; car il vous eſt déſavantageux d'être déſintéreſſée, & ceux avec qui nous vivons ne nous permettent pas de l'être. En effet, c'eſt la beauté qui nous attire des adorateurs. Lorſqu'elle vient à ſe paſſer, ils portent leurs hommages ailleurs... Si pendant la jeuneſſe nous n'avons amaſſé quelque bien, nous demeurons abandonnées. Pour vous, au contraire, lorſque

vous avez réſolu de paſſer vos jours avec un homme, dont l'humeur eſt conforme à la vôtre, il s'attache à vous : ce choix réciproque vous lie l'un à l'autre ; de ſorte qu'il eſt impoſſible que jamais rien puiſſe vous déſunir.

ANTIPHILE.

J'ignore ce que font les autres ; mais je ſais que j'ai toujours tâché de trouver mon avantage dans les avantages de *Clinie*.

CLINIE *à part.*

Ah ! auſſi ma chère *Antiphile*, c'eſt toi ſeule qui me ramènes dans ma patrie ; car tant que j'ai été ſéparé de toi, toutes les peines que j'ai priſes

m'ont paru légères, excepté celles de ton abſence.

SYRUS.

Je le crois.

CLINIE *à Syrus.*

Syrus, je n'y puis tenir. Malheureux que je ſuis ! ne pourrai-je, comme je le deſire, m'unir avec une femme de ce caractère ?

BACCHIS. *à Antiphile.*

Qui eſt ce jeune homme qui nous regarde ?

ANTIPHILE.

Ah ! ſoutenez-moi, de grace.

BACCHIS.

Qu'avez-vous, je vous prie?

ANTIPHILE.

Je me meurs! je ſuccombe!

BACCHIS.

Quoi! tombez-vous en défaillance, Antiphile?

ANTIPHILE.

Eſt-ce Clinie que je vois?

BACCHIS.

Qui voyez-vous?

CLINIE.

Bon jour, mon ame.

ANTIPHILE.

O cher Clinie! l'objet de mon attente, bon jour, &c.

VII.

Les Adelphes.

Démée & *Micion* étoient deux frères mœurs bien différentes. Le premier étoit d'un caractère dur & sévère Il passoit sa vie à la campagne, pour faire moins de dépense, & ne s'épargnoit point pour augmenter son bien. L'autre, au contraire, étoit doux, libéral & complaisant.

Démée avoit deux fils, *Eschine* & *Stésiphon*. *Micion*, son frère, avoit adopté *Eschine*, & l'élevoit dans une liberté entière. Le jeune homme, livré à lui-même, enlève une Musicienne qu'il épouse. *Démée*, outré de ses désordres, s'en prend à son frère, &

n'y gagne rien. Ce vieillard ſe voyant continuellement le jouet des uns & des autres, à cauſe de ſa mauvaiſe humeur, change tout-à-coup de caractère, & fait des excès de prodigalité qui rappellent les autres à la raiſon.

La peinture des mœurs & la beauté des caractères ſe font diſtinguer dans cette Pièce. Elle a été imitée par pluſieurs Poëtes modernes. L'*Ecole des maris* de *Molière* eſt priſe des *Adelphes :* mais c'eſt une imitation très-éloignée. Il y a dans les *Adelphes*, dit M. de *Voltaire*, deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent. Il y a de même dans l'*Ecole des Maris* deux tuteurs,

dont l'un eſt ſévère, & l'autre indulgent : voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les *Adelphes* : celle de l'*Ecole des Maris* eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la Pièce de *Térence*, qui devroit faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paroît ſur le Théâtre que pour accoucher... Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraiſemblance. Il n'eſt point dans la nature qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévère, avare, devienne tout-à coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'*Ecole des Maris* eſt le meilleur de toutes les Pièces de *Molière*. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue :

& ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de *Térence* eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid, comme *Céſar*, qui excelloit en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière*, dans cette Pièce, eſt plus châtié que dans les autres. L'Auteur François égale preſque la pureté de la diction de *Térence*, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

L'*Ecole des Pères*, de *Baron*, n'eſt qu'une traduction des *Adelphes* de *Térence*, accommodée à nos mœurs & à nos uſages. Ce ſont preſque les mêmes perſonnages; c'eſt à-peu-près la même diviſion dans les Scènes, la

même conduite, le même fond de penſées.

Pour juger de ſon goût comme traducteur, on peut lire les Scènes ſuivantes, qui ſont touchantes. Aux noms de *Micion* & d'*Eſchine* ſon fils, le Poëte Fançois a ſubſtitué ceux de *Télamon* & d'*Eraſte*.

ACTE IV, SCENE IX,

ERASTE *ſeul.*

» Elle me fuit, hélas! quel chagrin me dévore?
Quel fâcheux contre-temps m'arrive-t-il encore?
Dans le trouble mortel où je me ſuis jeté,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt ſi fort agité,
Que dans l'émotion qui vient de me ſurprendre,

Je ne ſais quels conſeils, quel parti je dois prendre.
Pamphile, ô juſte ciel! vous doutez de ma foi?
Avez-vous pu former des ſoupçons contre moi?
Mais ne différons plus, découvrons l'artifice;
Faiſons voir que mon frère eſt l'amant de Clarice.
Mais quand je le dirai, me croira-t-on? hélas!
Je vois un précipice ouvert à chaque pas.
Dans cet enlèvement ſeul j'ai voulu paroître,
Seul j'ai donné l'argent à Sanion. Peut être
Pamphile a-t elle appris que Clarice eſt chez moi?
Que de juſtes ſoupçons, Eraſte, contre toi!
Ah, malheureux! pourquoi ſi long-temps à ton père
Cachois-tu ton amour! Ingrat, pourquoi te taire?

TÉLAMON.

Eraſte!

ERASTE.

Quelle affaire auroit pu le porter ?

TÉLAMON.

Eſt-ce vous, dites-moi, qui venez de heurter?
Il ſe tait. N'oſez-vous, Eraſte, me répondre?

ERASTE.

Moi, je n'ai point heurté. Tout ſert à me confondre.

TÉLAMON.

Je m'étonnois auſſi que dans cette maiſon,
Où l'on ne connoît pas peut-être votre nom...
(*Apart.*)
C'eſt bon ſigne, il rougit.

ERASTE.

Mais vous-même, mon père,
Croyez-vous qu'aiſément on perce le myſtère ?
Qui vous y fait aller ?

TÉLAMON.

Non vraiment ; & je crei
Que l'on ſeroit long-temps à deviner pour-
quoi.
Je ſors dans ce moment de ce logis.

ERASTE.

Je n'oſe,
Mon père en demander la véritable cauſe.

TELAMON.

Moi, je vous le dirai ; je ne vous cache rien.
Une jeune perſonne avec fort peu de bien,
Loge en cette maiſon, belle par excellence.

Je crois qu'elle n'eſt pas de votre connoiſſance ?

Elle eſt en ce quartier depuis très-peu de temps.

ERASTE.

Continuez, de grace.

TELAMON.

Elle vit ſans parens.

ERASTE.

Après.

TELAMON.

Un vieux Guerrier, favori de Neptune,
Qui ſur la mer a fait une groſſe fortune,
Et qui réſolument ſonge à ſe marier,
D'en faire la demande eſt venu me prier.

ERASTE *à part.*

Ah ! je ſuis mort ! Fort bien. Ciel ! achevez, je tremble.

TÉLAMON.

Demain, le contrat fait, ils s'en iront enſemble.

ÉRASTE.

Volage! Que dit-elle encore à tout cela?

TÉLAMON.

Ce qu'elle dit, mon fils! En deux mots, le voilà.
Ses diſcours m'ont fait voir que cette aimable fille
Se flattoit d'épouſer un enfant de famille,
Qui, depuis très-long-temps, lui promettoit ſa foi;
Mais j'ai traité cela de bagatelle, moi.

ÉRASTE.

Eh quoi! vous voulez donc que cet homme l'emmène!

TÉLAMON.

Prendrois-je, à le ſervir, une inutile peine ?

ERASTE.

Il l'emménera, lui ? lui ?

TELAMON.

Oui, très-certainement :
La fille, à nos raiſons, ſe rendra sûrement

ÉRASTE.

Ah ! vous n'agiſſez point dans toute cette affaire
Comme des gens d'honneur ont coutume de faire.
Pardonnez, s'il vous plaît, ſi je vous parle ainſi.
Mais quoi ! pour ce jeune homme, il faut parler auſſi.

TELAMON.

Hé ! comment donc

ERASTE.

Comment ! que croyez-vous qu'il faſſe,
Lorſqu'il entreverra le coup qui le menace ?
Que va-t-il devenir, ce pauvre malheureux,
Après avoir pouſſé tant d'inutiles vœux ?
Mon père, en vérité, la choſe eſt bien cruelle

TELAMON.

Je ne ſais pas pour lui d'où vous vient ce grand zèle;
Mais ce jeune étourdi que vous plaignez ſi fort,
Me paroît être, à moi, tout-à-fait dans ſon tort;
Il devoit autrement conduire cette affaire.
En a-t-il ſeulement dit un mot à ſon père ?

ERASTE.

Mon père, le reſpect a pu le retenir :
Il ne l'aime pas moins, il en faut convenir ;
C'eſt ce qu'à cette fille, il falloit faire entendre.

TELAMON.

Mon fils, dans vos diſcours je ne puis rien comprendre.
Qui ? moi qui viens ici pour ſervir mon ami,
Vous voulez... Mais de quoi nous mettons-nous en peine ?
Tout comme il lui plaira, je conſens qu'il le prenne.
Je ne le connois point. Qu'avez-vous ? Vous pleurez.

ERASTE.

Hélas ! puis-je eſpérer que vous écouterez ?
Mais le devoir... mon trouble... & mon amour extrême...

TELAMON.

Mon fils, je vous entends, parce que je vous aime.

ERASTE.

Ah! que le ciel toujours daigne vous conſerver.

TELAMON.

Un pareil contre-temps pouvoit vous arriver;
Et vous le méritez par votre négligence.
Avez-vous juſques-là pu manquer de prudence?
Votre deſſein, mon fils, étoit bien mal conçu;
Vous vouliez épouſer, & prendre à mon inſçu...
Bien d'autres, avant vous, ont fait la même choſe.
Je ne vous en dis rien; mais quand on ſe propoſe
Un crime de la ſorte; après l'avoir commis,

On parle, on fait agir ſes parens, ſes amis,
Lorſque l'on n'oſe pas ſe commettre ſoi-même.
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour vous le pardonner. Penſiez-vous, entre nous,
Qu'on vous ameneroit votre femme chez vous,
Sans nous en avoir fait la moindre confidence?
Dans des choſes, mon fils, de cette conſéquence,
Il ne faut pas dormir. Mais calmez votre ennui,
Pamphile eſt votre épouſe à bon titre aujourd'hui.

ÉRASTE.

A ce bonheur charmant aurois-je dû m'attendre?

TÉTAMON.

Remerciez le ciel, qui daigne vous la rendre,
Qui veut bien confirmer le don de votre foi :
Et je vais de ce pas la conduire chez moi.

ERASTE.

De ce pás !

TELAMON.

De ce pas

ERASTE.

Qu'au plus cruel ſupplice
On m'expoſe à vos yeux, que le ciel me puniſſe,
Si je ne vous chéris.

TELAMON.

Plus que Pamphile . . . .

ERASTE.

Autant.

TELAMON.

Embraſſez-moi, mon fils, je ſuis content.

. . . . . .

VII.

Le Phormion.

Térence a nommé cette Comédie *le Phormion*, parce que toute l'intrigue roule ſur un Paraſite appelé *Phormion*, qui joue le principal rôle.

Cette Pièce eſt admirable pour la vivacité de l'intrigue. Les Scènes II, IV, VI, de l'Acte I, la Scène VII de l'Acte II, & les Scènes VII & VIII du IIIe Acte des *Fourberies de Scapin*, ſont autant d'imitations du *Phormion* de *Térence*. *Molière* lutte avec ce grand homme, emprunte ſes idées, & ſe les approprie avec génie.

On croit entendre le *Scapin* du

Poëte moderne dans cette Scène, dont nous ne rapporterons que le commencement.

ACTE I, SCENE IV.

GETA, ANTIPHON, PHEDRIA.

GETA *ſans appercevoir Antiphon & Phédria.*

« Te voilà perdu, Geta, ſi tu ne trouves au plus vîte quelqu'expédient. Un orage de malheurs va crever ſur ta tête. Je ne ſais ni comment les éviter ni comment en ſortir. On ne peut pas cacher plus long-temps notre effronterie : ſi quelque ruſe ne nous tire d'affaire, c'en eſt fait de mon maître ou de moi.

ANTIPHON *à Phédria.*

Pourquoi vient-il ſi troublé ?

GETA.

Je n'ai qu'un inſtant pour dreſſer mes batteries. Le bon homme eſt arrivé.

ANTIPHON *à Phédria.*

Quel eſt donc ce malheur ?

GETA, *toujours ſans le voir.*

Quand il ſaura notre équipée, comment appaiſer ſa colère ? Lui parler ; je l'enflammerois : me taire ; je l'aigrirois. Chercher à me diſculper ; ce ſeroit parler à un ſourd. Que je ſuis malheureux ! Outre que je tremble pour

moi-même, Antiphon me déchire le cœur. Il me fait pitié; c'eſt pour lui que je crains; c'eſt lui qui me retient, &c. ».

Molière a fait uſage dans une autre Pièce de la Scène ſuivante.

ACTE II, SCENE IV.

DEMIPHION, HEGION, CRATINUS, CRITON.

DEMIPHON *à ſes amis.*

« Vous voyez où nous en ſommes. Quel parti prendre ? Donnez-moi votre conſeil, Hégion ?

HEGION.

Moi ? je crois que Cratinus... ſi vous le trouvez bon...

DEMIPHON.

Parlez, Cratinus.

CRATINUS.

Eſt-ce moi que vous voulez?...

DEMIPHON.

Vous.

CRATINUS *lentement & avec dignité.*

Moi, je vous conſeille de faire ce qui vous ſera le plus avantageux. Mon ſentiment, à moi, eſt qu'il eſt bon & juſte d'annuler tout ce que votre fils a fait pendant votre abſence, & vous en viendrez à bout. Tel eſt mon avis.

DEMIPHON.

A préſent, dites le vôtre, Hégion.

HEGION.

Moi, je penſe que Cratinus a parlé avec toute la prudence imaginable. Mais, comme dit le proverbe, autant d'hommes autant d'avis. Chacun a ſa manière de juger. Quant à moi, il ne me paroît pas qu'on puiſſe caſſer ce qui a été fait ſuivant les loix : il ſeroit même honteux de le demander.

DEMIPHON.

Parlez, Criton.

CRITON.

Moi, je penſe qu'il faut délibérer

plus mûrement ; l'affaire eſt importante.

HEGION.

Deſirez-vous encore quelque choſe de nous.

DEMIPHON.

C'eſt fort bien. (*Ils ſortent.*) Me voilà beaucoup plus incertain qu'auparavant ».

VIII.

L'Hécyre ou *la Belle-Mère.*

Cette Pièce eſt une des plus foibles des ſix Comédies de *Térence*. Il n'y a preſque point d'action ; le dénouement n'en eſt pas vraiſemblable, & le caractère de *Parménon* n'eſt guère digne de ſon

Auteur ; mais ces défauts ſont bien rachetés par le ſtyle, le choix & la conduite du ſujet, la beauté des ſentimens, ſoit de tendreſſe conjugale, ſoit de tendreſſe maternelle & de piété filiale : & ces ſentimens ſont également ſoutenus depuis le commencement juſqu'à la fin ; elle intéreſſe beaucoup à la lecture.

La première fois qu'on joua cette Pièce, *Térence* éprouva un malheur & un contretemps qui ne lui étoient jamais arrivés. C'eſt qu'on ne put la voir ni l'entendre, parce que le Peuple avoit donné toute ſon attention à un Danſeur de cordes. Voyez le *Prologue*.

Appollodore, Poëte Grec, fournit à *Térence* le ſujet de cette Pièce.

SENEQUE.

LES Tragédies que nous avons ſous le nom de *Lucius-Anneius Sénèque*, paſſent pour être véritablement de ce célèbre Philoſophe. *Tacite*, *Juvenal*, *Martial*, &c. ne nous donnent cependant aucunes lumières à ce ſujet. Ce qui paroît autoriſer le ſentiment des modernes, c'eſt que *Quintilien* cite un vers de la *Médée* de *Sénèque*, & nous aſſure qu'il avoit écrit des Ouvrages en tout genre, des Oraiſons, des Poëmes, des Dialogues, des Lettres, des Livres de Philoſophie. Il parle de quelques-unes de ſes Tragédies. Sans prétendre fixer ces points d'érudition, & entrer dans de minu-

tieuſes diſcuſſions avec les *Scaliger* & les *Heinſius*, pour attribuer tantôt une Tragédie à *Sénèque* le Philoſophe, tantôt une autre à ſon fils, à ſon frère, ou à ſon neveu, nous croyons, avec les Critiques les plus éclairés, qu'on ne doit rejeter du Théâtre de *Sénèque*, que l'*Octavie*, l'*Hercule furieux* & la *Thébaïde*, & que les ſept autres Tragédies appartiennent au Gouverneur de *Néron*.

Juſte Lipſe, admirateur outré de *Sénèque*, a écrit en latin une vie de ce grand homme, qu'on peut conſulter, ſi l'on eſt curieux de détails. Nous nous contenterons de placer ici ce qu'elle offre de plus intéreſſant.

Sénèque naquit à Cordoue, ancienne

colonie Romaine, d'une grande réputation. Il étoit de la famille *Annæus*, maiſon originaire d'Italie, & tranſplantée en Eſpagne. Son père, *Marcus Annæus Sénèque*, fameux par ſon éloquence, vint à Rome avec ſa famille, lorſque les ſciences, la littérature & les arts floriſſoient par les ſoins d'*Auguſte*, dans cette capitale de l'Empire. Notre *Sénèque* étoit alors très-jeune.

Les talens merveilleux qu'il avoit pour la Poëſie, l'Eloquence & la Philoſophie, s'annoncèrent de bonne heure. L'élégant Traducteur des *Penſées de Sénèque* obſerve qu'il joignit à l'eſprit le jugement, au clinquant le ſolide, à l'empoulé le ſublime, à la délicateſſe l'énergie, aux graces la juſ-

teſſe, à la douceur la vivacité, aux ſaillies de l'imagination la force du raiſonnement, aux figures de mots les figures de penſées, au bel-eſprit le ſavoir, à l'éloquence la philoſophie. Plein de beautés raviſſantes & de défauts agréables, il ne reconnoît d'autres loix que ſon génie; & il l'avoit le plus fin, le plus élevé, le plus vif que la nature ait encore produit, &c.

Son père fit ſes efforts pour l'attacher au Barreau, & lui faire abandonner les Muſs & la Philoſophie. Il ſe rendit à ſes ſollicitations plutôt par obéiſſance que par goût, & ſe diſtingua par ſes plaidoyers; mais l'étude de la ſageſſe faiſoit toujours ſes délices. Les ſpéculations frivoles n'é-

toient point de ſon goût, comme il paroît par ſes lettres. Il vouloit des choſes, & n'étoit pas homme à ſe contenter de mots. La morale eut pour lui les attraits les plus ſéduiſans. Il profita de toutes les lumières de ſa raiſon, en étudia tous les mouvemens; & par-là il ſut perfectionner les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur. Il s'attacha plus à ſe rendre ſage qu'à philoſopher, à bien faire qu'à bien dire.

Ses traités de Philoſophie naturelle ſont le fruit d'un voyage qu'il fit en Egypte avec un oncle maternel, qui en fut nommé Gouverneur. On y trouve d'excellentes obſervations, quoique tout ne ſoit pas de la dernière exactitude.

On dit que *Sénèque* donnoit à Rome des leçons publiques de Philoſophie, que ſa réputation lui attiroit un grand auditoire, dont les Dames Romaines faiſoient partie, & qu'*Helvia* ſa mère, le modèle des femmes aimables & vertueuſes, y aſſiſtoit avec plus d'aſſiduité que les autres.

L'Empereur *Claude*, pour arrêter les débordemens de la fille de *Germanicus*, jugea à propos de bannir les perſonnes qui paroiſſoient avoir eu des intrigues avec cette Princeſſe. *Meſſaline*, voulant ſe venger du mépris que *Sénèque* avoit montré pour elle, l'enveloppa dans la condamnation commune, & l'accuſa d'être un des amans de *Julie*. Il fut relégué dans l'Iſle de Corſe,

Corſe, à l'âge d'environ quarante ans. Il perdit dans ce même temps un de ſes enfans : & pour comble de malheur, il apprit que ſa chère *Helvia* étoit inconſolable de ſa diſgrace. Il ſe hâta de lui écrire. Cette lettre, que nous poſſédons, eſt un chef-d'œuvre au gré des connoiſſeurs. Elle eſt pleine de ſentimens, de tendreſſe & de ſaine Philoſophie : elle fait honneur à ſon cœur. Nous en rapporterons quelque fragmens.

« Au lieu de vous affliger de ma perte, ma chère mère, réjouiſſez-vous de la proſpérité de mes frères. Tant qu'elle durera, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de la fortune : leurs

différentes vertus vous doivent combler de joie. L'un eſt parvenu aux honneurs par ſon habileté, l'autre les a mépriſés par un principe de ſageſſe. Réjouiſſez-vous des dignités éminentes du premier, du loiſir philoſophique du ſecond, de l'amitié de l'un & de l'autre. Je connois toute leur tendreſſe pour vous. L'un n'aime la grandeur à laquelle il eſt élevé, qu'autant qu'elle ſert à votre gloire; l'autre a préféré la tranquillité d'une vie privée, pour être plus à vous .... Vos enfans s'empreſſeront à l'envi de vous plaire: leur cœur volera au-devant des deſirs du vôtre. L'amour de mes frères vous dédommagera de mon abſence: & j'oſe vous promettre qu'il ne vous manquera

que le nombre. Mon fils *Marcus* vous tiendra lieu de moi-même : c'eſt un aimable enfant ! Quelle triſteſſe peut tenir contre le plaiſir de ſa préſence ? Quelle douleur ſi vive & ſi nouvelle qu'elle ſoit, ne s'évanouit point par les charmes de ſes careſſes enfantines ? Quelles larmes ne tariſſent pas à la vue de ſa gaîté ? Quel front ſourcilleux ſes gentilleſſes ne déridents-elles point ? Qui peut ne pas s'amuſer de ces innocentes eſpiégleries, & n'être point enchanté de ſon ingénieux caquet ? O Dieu ! conſervez-moi ce cher fils ! Qu'il ſurvive à ſon père ! que toute la cruauté des deſtinées s'épuiſe ſur moi ! que j'eſſuie moi ſeul tous les traits qui doivent tomber ſur ſa mère & ſur la mienne !

je ne me plaindrai point, pourvu que je ſerve de victime pour toute ma famille... ».

Sénèque languit huit années dans l'Iſle de Corſe. Pendant ce temps, les Muſes le conſolèrent; ce fut dans ſon exil qu'il écrivit les Tragédies qu'on lui attribue ordinairement.

Agrippine, convaincue de ſon innocence, obtint ſon retour, l'éleva à la Préture, & lui confia l'éducation de ſon fils. *Sénèque* vécut à la Cour en homme exrrêmement puiſſant. Le produit de ſon patrimoine, les revenus de ſes emplois, les biénfaits de l'Impératrice, les graces de *Néron*, mirent le Philoſophe au rang des plus riches Citoyens de Rome. Ses biens

alloient à une trentaine de millions.

Néron ſe montra d'abord digne élève de *Sénèque* ; mais une fois affermi ſur le trône, il s'ennuya de la vertu, & découvrit inſenſiblement ſon malheureux génie. Le Gouverneur commença à perdre ſon autorité : on n'écoutoit plus ſes conſeils : les ſentimens de clémence & d'humanité qu'il tâchoit d'inſpirer à ſon Elève, n'alloient plus juſqu'à ſon cœur. Il fit de vains efforts pour étouffer le germe de ſcélérateſſe qui étoit en lui.

Enfin le Philoſophe put ſe dire ces vers que *Racine* met dans la bouche de *Burrhus* :

Cette férocité que tu croyois fléchir,

De tes ſoibles liens eſt prête à s'affranchir, &c.

Néron étoit trop méchant pour ſe réſoudre à porter avec patience le joug de *Sénèque* *. Il commença à prêter l'oreille aux malignes inſinuations des ennemis de ſon Gouverneur. Il crut l'obliger par-là à une retraite honorable de la Cour.

Mais *Sénèque* ne lui donna point cette ſatisfaction. Il voulut en venir à une rupture ouverte : il lui offrit tous les biens qu'il avoit reçus de ſa libéralité, & ſe borna à une penſion modique. *Néron*, tout *Néron* qu'il étoit, ne voulut point accéder à cette propo-

* Vie de Sénèq. par M. A. D. L. B.

ſition. Il en fut alarmé ; il diſſipa les ſoupçons de *Sénèque*, il lui promit la continuation de ſon amitié, & lui jura qu'il périroit plutôt que de lui nuire en aucune manière.

Sénèque ne fut point la dupe de ſes proteſtations. Il démêla ſes deſſeins à travers ſa feinte cordialité. Il change de manière de vivre : plus de faſte, plus de citoyens qui lui faſſent la cour. Il paroît rarement en public, ſous prétexte tantôt qu'il eſt malade, tantôt qu'il étudie.

Sa prudence ne lui fut pas inutile ; car *Néron* gagna un de ſes Affranchis pour l'empoiſonner ; mais ce moyen ne lui réuſſit pas, ſoit que l'Affranchi eût tout découvert à *Sénèque*, ſoit que

l'exceſſive frugalité de celui-ci, qui ne vivoit que de fruits & de l'eau de rivière, vînt de la crainte qu'il avoit du poiſon.

L'Empereur voyant que dans ſa première tentative il avoit échoué, prit une voie plus sûre. Les crimes ne lui coûtoient rien. Il jugea à propos de le traiter comme criminel de lèze-majeſté, & de l'envelopper dans la conjuration de *Piſon*.

L'ordre * eſt auſſi-tôt donné de ſe défaire de *Sénèque*. Un Centurion le lui porte. Notre Philoſophe n'eſt point frappé d'une ſi triſte nouvelle : familiariſé avec l'image de la mort, il la

* *V. Tacit.* Lib. XIII.

regardoit comme la fin de tous les maux, & comme un paſſage à une vie plus heureuſe ; il demande froidement de l'encre & du papier pour ajouter un codicile à ſon teſtament. L'Officier le lui refuſe. Mais lui, ſe retournant vers ſes amis : « Puiſqu'il ne m'eſt pas permis, leur dit-il, de vous laiſſer des gages de mon amitié & de ma reconnoiſſance, je vous laiſſe en mourant l'image de ma vie : c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe vous faire; mais quoi qu'unique, ſon ſouvenir ſuffira pour vous inſpirer l'amour des beaux arts & de la ſaine morale.

Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, s'attendrirent à un tel adieu. *Sénèque* les conſole, tantôt par ſes diſ-

cours, & tantôt les raſſure par ſa fermeté, & leur dit : « Où ſont ces maximes de ſageſſe dont votre eſprit & votre cœur paroiſſoient pénétrés ? Où eſt la force de cette raiſon que les réflexions ſembloient avoir préparée à tous les événemens ? Qui de vous ne connoît point la barbarie de *Néron* ? N'eſt-il point naturel qu'il ajoute la mort de ſon Gouverneur à celle de ſon frère; & qu'après avoir percé le ſein qui l'a porté, il n'épargne pas celui qui l'a nourri ? Vos yeux doivent être faits à de ſemblables Tragédies ».

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
(LA FONT.)

Après ces mots il embraſſe *Paulina*

ſa vertueuſe épouſe. Cet embraſſement réveille ſa ſenſibilité. Il en coûte à la nature de ſe ſéparer pour jamais d'une femme tendrement aimée ... Il la conjure de ſupporter héroïquement cette ſéparation. « Au lieu de vous livrer, lui dit-il, à un chagrin éternel, coulez des jours heureux dans la pratique de la vertu ; conſolez-vous par des plaiſirs honnêtes de la perte d'un mari, qui bientôt ne ſera plus à vous, mais qui portera ſes ſentimens au-delà même du tombeau ».

Pauline, vivement touchée de ces paroles, auſſi paſſionnées que ſages, lui répond qu'il ne doit pas la confondre avec ces femmes qui n'aiment que dans la proſpérité. Elle veut mourir

avec lui. Le Philoſophe ne s'oppoſe point à ſa gloire. On leur ouvre la veine. le corps de *Sénèque* étoit uſé par l'âge & épuiſé par la vie trop frugale qu'il avoit menée. Le ſang couloit trop lentement, de ſorte qu'il fut obligé d'ouvrir les veines des jambes & du jarret. Il ſouffroit extrêmement ; mais pour ne point amollir le courage de ſa femme, & pour prévenir les mouvemens d'impatience & de foibleſſe que devoit cauſer à l'un & à l'autre la vue de leurs ſouffrances mutuelles, il la pria de paſſer dans une autre chambre.

Pauline obéit. *Sénèque* fit entrer des Ecrivains ; & ſon eſprit prenant l'eſſor, il leur dicta des maximes ſentencieuſes, également

également pleines d'eſprit & de jugement, d'éloquence & de ſageſſe. Il donna juſqu'au dernier ſoupir des leçons au genre humain.

Néron, qui ne haiſſoit point *Pauline*, dont il craignoit qu'on ne lui imputât la mort, ordonna qu'on la rappelât, s'il étoit poſſible, à la vie. On arrêta le cours de ſon ſang; on lui lia les bras, on la força de vivre: mais elle ne ceſſa de pleurer ſon mari, & de traîner une vie languiſſante.

Cependant *Sénèque*, ennuyé de la lenteur de ſa mort, voulut la hâter. Il demande un poiſon sûr à *Statius Annæus*, ſon Médecin & ſon ami. On le lui donne; mais il l'avale en vain. Ses membres étoient déja froids, &

ſon corps étoit fermé à toutes les impreſſions du venin. Il entre enfin dans un bain chaud ; il arroſe ceux de ſes domeſtiques qui ſont les plus près de lui, & dit d'une voix foible : *J'offre ceci à Jupiter libérateur.* A ces mots, il rend le dernier ſoupir. C'eſt ainſi que finit ce grand homme) dit l'Auteur moderne qui a écrit ſa vie) digne d'une deſtinée plus heureuſe, ſi la vertu pouvoit l'être ſur la terre. Rome l'honora de ſes regrets, & la joie qu'eut *Néron* d'être délivré d'un Miniſtre qu'il méritoit ſi peu, fait l'éloge de *Sénèque.*

I.

Notre plan ne nous permet pas de conſidérer *Sénèque* comme moraliſte.

Il mérite ſous cet aſpect les éloges de tous les hommes ; & c'eſt ſans contredit le plus grand Philoſophe du Portique. Les Ouvrages de *Cicéron* même ne préſentent point en morale les beautés mâles, fortes, touchantes de ce célèbre Stoïcien. S'il étoit auſſi grand en Poéſie, il diſputeroit à *Sophocle* la palme dramatique.

L'éloquence & la poéſie perdirent à Rome leur naturel & leur ſimplicité, lorſque pluſieurs Ecrivains eurent l'ambition de ſe faire un nom par un ſtyle étudié & affecté. L'eſprit s'étant accoutumé à ſe dégoûter de ce qui étoit d'un commun uſage, trouva miſérable tout ce qui n'étoit que ſimple & naturel, & chercha dans le diſcours une

élocution éclatante, de l'extraordinaire & du nouveau.

On ne peut ſe diſſimuler que cette réflexion, que *Sénèque* nous fournit, ne lui ſoit applicable. Il s'étoit tellement emparé de l'eſprit des jeunes Littérateurs de ſon temps, qu'il en fut le Coriphée & l'oracle. Il imita la politique de ces hommes dont parle *Corneille*, qui, déſeſpérant d'arriver aux premières places par leur mérite.

Si tout n'eſt renverſé, ne peuvent ſubſiſter.

Senèque traitoit fort mal les Auteurs les plus reſpectables, cherchoit à renverſer tout ce qui s'oppoſoit à ſa réputation, & prenoit plaiſir à s'ouvrir un chemin par les ravages qu'il faiſoit lui-même.

Sénèque n'auroit point corrompu l'Eloquence & la Poéſie Romaine, s'il n'eût été qu'un homme médiocre; mais malheureuſement il avoit beaucoup d'eſprit: il réuniſſoit une infinité de qualités brillantes. Son imagination vive, ardente & déréglée gâta tout. Elle va chez lui beaucoup au-delà du vrai; & ce qu'elle exagère, n'a ſouvent qu'une vaine apparence de grandeur. Il ſe laiſſe emporter à cette fureur qui tient du délire, & qui fait dire ſouvent tant d'extravagances.

Il ne ſe contenta pas de vouloir briller dans l'Eloquence, dans l'Hiſtoire, dans la Philoſophie morale, dans la Phyſique, il voulut encore être Poëte tragique. Il ne ſuivit que foiblement

les pas d'*Eſchyle*, de *Sophocle* & d'*Euripide*; & l'on chercheroit vainement dans ſes Pièces la noble ſimplicité, le naturel, le pathétique qui régnent dans les chefs-d'œuvres de la Scène Grecque. C'eſt le ſentiment de *Racine*, de *Boileau*, du P. *Brumoy*, & de tous les hommes de goût.

La fable des Pièces de *Sénèque* n'eſt pas régulière : ſes plans ſont mal tracés. Il entend foiblement les mœurs, & toutes ſes beautés ſont hors d'œuvre. Il veut ſans ceſſe dire de belles choſes; il débite de longues maximes, des penſées ingénieuſes, des vers bruyans. Il eſt guindé dans bien des endroits, & fait éclater les tranſports des paſſions par des traits de raffinement,

par des métaphores ampoulées, par de faſtueuſes hiperboles. C'eſt un beau parleur qui remplit l'oreille, & qui touche rarement. Sa verſification eſt d'ordinaire d'une grande beauté : mais ſouvent elle eſt trop peignée, trop fleurie. Il outre ſouvent le langage juſqu'à le bouffir. A le juger comme Poëte dramatique, c'eſt un Rhéteur inſupportable. Tout ce qu'il dit pourroit plaire dans un autre lieu, mais ne convient pas à la Tragédie. Sa Melpomène ne marche point avec aſſez de modeſtie : &c'eſt ſur-tout à cet Auteur qu'on peut appliquer le mot de *Plutarque. Tu tiens ſans propos de très-beaux propos.*

Cependant ce Poëte étincelle de

grandes beautés. On trouve dans ſes Pièces des traits forts & magnifiques, des ſentences admirables, des chœurs pleins de verve & de ſublimité, des images vivantes & pleines de poëſie.

II.

Des Pièces de Sénèque.

Médée.

Médée, abandonnnée par *Jaſon*, à qui par ſes enchantemens elle avoit donné le moyen d'enlever la toiſon d'or, ſe venge de ſon infidélité, en envoyant à Créüſe une robe empoiſonnée, & en tuant de ſa propre main les deux enfans qu'elle avoit eus de *Jaſon*. Ce ſujet eſt très-célèbre chez

les Anciens. *Euripide* le traita avec plus de ſageſſe que *Sénèque*. Ses caractères ſont plus ſoutenus, le cœur eſt plus uniforme & plus d'accord avec l'action. *Sénèque* ne voulut point ou ne ſut point faire uſage des beautés du Poëte Grec. Son ſtyle eſt magnifique : ſes ſentences ſont ſublimes & exprimées avec force ; mais on deſire ſouvent ce langage touchant & pathétique, cette ſimplicité majeſtueuſe, ce jeu de théâtre délicat, ces beautés vraies & puiſées dans la nature, en un mot, ce talent rare de ne dire ni trop ni trop peu, connu ſeulement de deux ou trois Poëtes dramatiques anciens & modernes.

Nous avons deux *Médées* Françoiſes :

une de *Corneille*, qui n'a pu reſter au Théâtre, quoiqu'elle renferme le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres Pièces du même Auteur: l'autre de *Longepierre*. *Corneille* a ſuivi *Sénèque*, & *Longepierre* s'eſt modélé ſur *Euripide*. La *Médée* de *Sénèque* eſt ſans contredit ſon meilleur Ouvrage. Il y a des traits de génie, des ſcènes très-chaudes, des ſituations heureuſes, & deux ou trois morceaux puiſés dans la paſſion : le reſte eſt indigne de la majeſté du cothurne. Vous voyez preſque toujours l'eſprit ſubſtitué au ſentiment. Preſque tout ſe paſſe en déclamations, en deſcriptions hiſtoriques & géographiques, qui ne tendent jamais à avancer l'action, à la développer.

Le morceau copié d'*Ovide*, dans le IVe Acte, eſt tout-à-fait hors du ſtyle de la Tragédie, & n'intéreſſe point.

Le commencement du Monologue de *Médée*, qui ouvre le premier Acte, a été imité par le grand *Corneille*.

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux, garans de la foi que *Jaſon* m'a donnée,
Vous qu'il prit à temoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite ce parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure, &c.

Le Père du Théâtte François, qui a imité les beautés & les défauts du Poëte Latin, a rendu auſſi la prière de *Médée* au ſoleil, ſans adoucir le ton de *Sénèque*, qui offre en cet endroit un

exemple frappant de l'enflure de l'élocution. *Médée* s'excitant elle-même à ſe venger de *Jaſon* & des complices de ſon infidélité, s'écrie avec emphaſe :

« Quoi, l'Auteur de notre race, le ſoleil voit ce qui ſe paſſe, il le voit, & ſe laiſſe voir ! Aſſis ſur ſon char, il parcourt ſa route ordinaire dans le ciel, qu'aucun nuage n'obſcurcit ! Il ne retourne pas en arrière, & ne reporte pas le jour aux lieux qui l'ont vu naître ! O mon père ! laiſſe, laiſſe-moi voler dans les airs ſur ton char ; confies-en les rênes à mes mains ; permets qu'avec tes guides emflammés, je conduiſe tes courſiers, qui portent le feu de toutes parts ».

On ne peut guères pouſſer plus loin l'enflure des mots. Le Poëte emporté par ſon imagination vive & chaude, préfère à une diction ſimple, facile, & majeſtueuſe, un langage bouffi, qui ne convient nullement à la ſituation de *Médée*. On eſt fâché qu'un Poëte, qui a de l'ame, qui penſe fortement, & que la nature avoit formé pour s'élever au grand, manque de ce goût ſage, de cette correction de ſtyle & de cette décence qui régnent chez les maîtres de l'art.

Que de morceaux qu'on citeroit comme de génie, s'ils n'étoient point gâtés par la manière dont ils ſont écrits! On connoît le *Medea ſuper eſt*, du ſecond Acte. *Sénèque* a énervé ce grand

ſentiment, par des vers qui ſentent l'enflure & la déclamation.

S'il s'étoit arrêté au *Medea ſuper eſt*, la penſée ſeroit très-belle, au lieu qu'elle devient une rodomontade extravagante. Son célèbre Imitateur n'eſt pas exempt de ce reproche.

NERINE.

Votre pays vous haît votre époux eſt ſans foi ;
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.
Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

NERINE.

Quoi ! vous ſeule, Madame !

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi ſeule, & le fer & la flâme,
Et la terre & la mer, & l'enfer & les cieux,
Et le ſceptre des Rois, & la foudre des Dieux.

Il n'en eſt pas de même de la Scène II du même Acte. *Créon* reproche à *Méâée* d'avoir trahi ſa patrie. Sa réponſe eſt puiſée dans le ſentiment.

Imitation de Corneille.

Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoient *Jaſon* & tous vos Argonautes!
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi
Eût péri le premier, & tous l'auroient ſuivi...
Je vous les ai ſauvés, je vous les cède tous:
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point jaloux.

Pour de ſi bons effets, laiſſez-moi l'infidelle:
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle.
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait:
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.

C'eſt dans cette Scène qu'on trouve ce beau vers.

Si judicas, cognoſce: ſi regnas, jube.

N'es-tu que Roi? commande. Es-tu Juge, examine.
(VOLT.)

L'entrevue de *Jaſon* & de *Médée*, dans le IIIe Acte, mérite encore des éloges.

Ne fuyez pas *Jaſon*, de ces funeſtes lieux:
C'eſt à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'eſt peu de choſe
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa cauſe:

C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous qui me
chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez ?
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon père,
Appaiſer de mon ſang les manes de mon frère,
&c.

Et ces vers :

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir !

Et ce trait de rage, au moment où *Médée*, contrainte de ſubir l'exil, redemande au moins ſes enfans. *Jaſon*

ne peut ſe réſoudre à ſe priver d'un gage ſi précieux : *Médée.*

Il aime ſes enfans, ce courage inflexible :
Son foible eſt découvert, par eux il eſt ſenſible ;
Pour eux mon bras armé d'une juſte rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

III.

Hippolyte.

Sénèque, dans ſon *Hippolyte*, n'obſerve ni conduite ni caractère, & s'écarte entièrement d'*Euripide*, qui a traité ſupérieurement ce ſujet. La Pièce du Poëte Latin, qui n'eſt qu'un tiſſu de ſentences brillantes, de deſcriptions poëtiques, placées hors d'œuvre, mérite à peine le nom de Tragédie. On n'aime

point les détails géographiques du premier Acte. On a peine à s'accoutumer à voir *Phèdre* à ſa toilette dans le ſecond Acte : & la ſatire contre les femmes eſt on ne peut plus déplacée.

Le caractère de *Théſée* paroît plus fort dans *Sénèque* que dans *Euripide* & *Racine*. Le Poëte Latin lui fait dire de très-belles choſes.

O vita fallax ! abditos ſenſus geris ;
&c.

Racine met à peu près les mêmes ſentimens dans la bouche de ſon *Théſée*.

Faut-il que ſur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le ſacré caractère,
Et ne devroit-on pas, à des ſignes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Le Poëte moderne a puiſé dans l'*Hippolyte* de *Sénèque* pluſieurs beaux morceaux, qu'il a ſu rendre encore plus beaux par une diction inimitable. Telle eſt entr'autres cette belle ſcène où *Phèdre* fait à *Hippolyte* l'aveu de ſa flamme adultère. Cette entrevue, qui eſt de l'invention de *Sénèque*, eſt un chef-d'œuvre. Le Poëte Latin y a jeté le plus grand intérêt. *Racine* n'a pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette ſcène, & d'en traduire une partie * : mais il y a mis plus d'ordre, plus de bienſéance, plus de délicateſſe.

Racine s'eſt preſque contenté de

* V. *Sénèq.* Act. II, Sc. III, & *Rac.* Act. II, Sc. V.

traduire la déclaration d'amour de *Phèdre* à *Hippolyte*.

Hippolyte, ſic eſt: Theſei vultus amo, &c.

(Act. II. Sc. II.)

Oui, Prince, je languis, je brûle pour *Théſée*:
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, & même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,

Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crète il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de *Minos*;
Que faiſiez-vous alors? Pourquoi ſans *Hippolyte*,
Des Héros de la Grèce aſſembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaiſſeau qui le mit ſur nos bords!
Par vous auroit péri le monſtre de la Crète,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma ſœur, du fil fatal, eût armé votre main, &c.

Jamais la Poéſie n'a peint avec des couleurs auſſi vives & auſſi naturelles, le trouble, l'égarement, l'ivreſſe de l'amour. Mais tout n'eſt pas égale-

ment beau, dans *Sénèque :* le caractère de *Phèdre* ne ſe ſoutient point. Il en fait une forcenée *, une véritable énergumène, ſans lui donner des remords. On n'apperçoit pas ce combat du devoir & d'un amour involontaire; c'eſt un grand défaut dans ce Poëte, de n'avoir pas rendu *Phèdre* plus vacillante, plus inquiète ſur ſon crime... C'eſt ſon retour à la vertu; ce ſont ſes remords, ce ſont ces paſſages ſubits d'un amour aveugle au devoir, qui intéreſſent, qui touchent, qui arrachent des larmes dans *Euripide* & *Racine.*

Le Poëte Latin n'a pas plus conſulté

* *V. le P.* BRUMOY.

la nature dans le récit de la mort d'*Hippolyte*. Il a le défaut de prodiguer les figures & les ornemens, lorſqu'il n'eſt queſtion que de faire parler la douleur.

Si *Théſée* avoit été bien pénétré de la mort de ſon fils, auroit-il demandé à celui qui vient la lui apprendre, la deſcription du monſtre qui fit périr ce héros ?

Dans *Racine*, la demande de *Théſée*,

Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre ſoudaine ?...

reſſemble plutôt à une exclamation douloureuſe qu'à une ſimple interrogation; & ſans prétendre excuſer la pompeuſe & brillante deſcription de *Théramène*, nous

nous oſons avancer que les défauts de *Racine* dans ce récit ſont même ſupérieurs aux beautés de *Sénèque*.

IV.

Nous placerons ici quelques belles ſentences de l'*Hippolyte*. *Sénèque* en a ſemé abondamment dans toutes ſes Pièces, & c'eſt l'endroit par où il brille le plus.

La Nourrice de *Phèdre* tâche d'amollir le courage du vertueux *Hippolyte*, & de lui inſpirer le goût des plaiſirs.

Ce Prince, qui aimoit la vie champêtre, demeure ferme dans ſa réſolution. Il ne demande qu'une retraite. C'eſt-là, dit-il, que l'innocence vit en paix; qu'elle eſt à couvert de l'avarice

& de l'envie. Libre de crainte & d'eſpérance, elle ne fait point ſa cour aux Rois, & ne s'expoſe point à leurs caprices. Elle mépriſe les vains honneurs, & la faveur d'un peuple infidèle. Les crimes qui ſe commettent dans les Villes lui ſont inconnus; & comme ſa conſcience ne lui reproche rien, rien auſſi ne l'épouvante.... On ne voit chez l'heureux habitant des Campagnes ni colonnes de marbre, ni lambris dorés, ni autels teints du ſang des victimes; ſa richeſſe ne conſiſte pas dans un métal, ni ſa piété dans un certain nombre de bêtes; mais à voir comme il jouit de la campagne, on diroit qu'elle eſt toute à lui, & l'air qu'il y reſpire eſt auſſi pur que ſa vie...

Rouſſeau paroît avoir imité ce paſſage dans les vers ſuivans.

O rivages chéris, vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la triſteſſe importune,
Et dont le poſſeſſeur tranquille & glorieux
Ne rougit point de ſa fortune...

Jouiſſez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire,
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Pan, *Diane Apollon*, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes ;
La Ville eſt le ſéjour des profanes humains,
Les Dieux régnent dans les Campagnes.

C'eſt-là que l'homme apprend leurs myſtères ſecrets,

Et que contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe,
Il jouit de lui-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la Sageſſe.

V.

L'Œdipe

Il n'y a point de ſujet dramatique qui ait été traité plus ſouvent que celui d'*Œdipe*. On connoît une vingtaine d'Auteurs qui l'ont mis ſur la Scène. *Xenoclès*, *Sophocle*, *Euripide* chez les Grecs; *Jules-Céſar* & *Sénèque* chez les Latins; *Briſſon*, *Garnier*, *Prevoſt*, *Bedouin*, Pierre *Corneille*. M. *de Voltaire*, *de Longepierre*, *Lamotte*, *Folard* en France, &c. Tous ces Auteurs ont ſuivi à peu près le plan de *Sophocle*.

Pluſieurs Critiques ont préféré l'*Œdipe* de *Sénèque* à celui du Poëte Grec : Il faut être dépourvu de goût, de ſentiment, & connoître bien peu le Théâtre, pour oſer ſeulement mettre en parallèle deux Poëtes ſi différens.

La manière de *Sénèque* eſt par-tout la même ; il ne cherche que les ornemens : il ne parle que d'oracles, de ſacrifices ſymboliques, de manes évoqués, &c. Ses perſonnages ne font que haranguer ; il n'y a preſque point d'action. Le ſecond Acte eſt tout en ſpectacle. Le ſacrifice de *Tyreſias* feroit un grand effet, ſi le ſtyle ampoulé de *Sénèque* ne le gâtoit pas.

Rien n'eſt plus fatiguant que ſes deſcriptions continuelles.

Nous citerons à ce ſujet un endroit d'*Horace*, qui peint parfaitement le défaut où tombe preſque toujours le Poëte Latin.

Incœptis gravibus plerumque & magna profeſſis, &c.

Vous prétendez faire un Poëme. Le début en eſt magnifique, & ne promet rien que de grand; puis vous vous amuſez à décrire le Rhin, l'arc en ciel, un autel de *Diane*, un bois ſacré, ou les détours d'un ruiſſeau qui s'échappe avec un doux murmure au travers d'une campagne délicieuſe. Ce ſont eux ou trois bandes de pourpre qui ettent un grand éclat, je l'avoue; mais ce n'eſt pas là leur place. Peut-être

excellez-vous à peindre un cyprès : c'eſt un talent. Mais que fait un cyprès dans un tableau, quand celui qui vous paie veut que vous le repréſentiez au milieu d'un naufrage, ſe ſauvant ſur une planche des débris de ſon vaiſſeau, après avoir tout perdu ».

Le but moral d'*Œdipe* eſt préſenté dans ces vers célèbres *.

Fatis agimur : cedite fatis ; &c.

« Nous ſommes ſoumis aux Deſtins : nos ſoins, notre prévoyance ne peuvent changer leurs arrêts : tout ce que nous faiſons a été réglé par le ciel, dont les décrets ſont irrévocables. Nos jours ſont comptés, & rien

* Act. V. chor.

ne ſauroit empêcher l'impitoyable *Lacheſis* d'en couper la trame. Le premier de nos jours règle le dernier, & les Dieux n'en changent jamais l'ordre. Les prières n'obtiennent rien de la deſtinée, les précautions concourent ſouvent à l'accompliſſement de notre ſort, &c. &c. ».

Ces principes découlent naturellement du ſtoïciſme qui étoit alors en vigueur à Rome. On ne ſera pas fâché de trouver ici le beau morceau de *Corneille* ſur la fatalité ; c'eſt ce qu'il y a de meilleur dans ſon *Œdipe*.

Quoi ! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions

Au plus bizarre effet de ſes prédictions ?
L'ame eſt donc toute eſclave ? Une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir
De cette liberté qui n'a rien à choiſir,
Attachés, ſans relâche, à cet ordre ſublime ;
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime.
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les autels ;
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous, quand nous penſons agir :
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir ;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en haut leur bras la précipite

VI.

La Troade.

Voici le ſujet de la *Troade* de *Sénèque.* Après la deſtruction de Troye, l'ombre d'*Achille* apparut à *Pyrrhus*, & lui demanda qu'on immolât ſur ſon tombeau *Polixène*, ſœur d'*Hector*, qu'il devoit épouſer; mais comme il étoit dans le Temple prêt à lui donner la main, *Pâris*, pour venger la mort de ſon frère *Hector*, tué par *Achille*, le tua lui-même d'un coup de flèche au talon. *Agamemnon*, qui étoit amoureux de *Polixène*, s'oppoſa à la demande de *Pyrrhus*. *Calchas*, ayant été conſulté, dit qu'il falloit non-ſeulement immoler *Polixène*, mais encore

le jeune *Aſtyanax*, pour rendre les Dieux propices au retour des Grecs. *Ulyſſe* découvrit l'endroit où la mère de ce jeune Prince l'avoit caché. Il fut précipité de la porte Scée, & *Pyrrhus* immola lui-même *Polixène*.

Si l'on s'en rapportoit au jugement de *Heinſius*, on regarderoit la *Troade* comme une Tragédie divine. *Troades divina.* Mais il y a long-temps qu'on n'ajoute plus foi aux éloges hyperboliques des Commentateurs, toujours prêts à déifier indiſtinctement tous les Auteurs de l'Antiquité.

Hécube ouvre la ſcène, & vient gémir ſur les malheurs de ſa famille. Mais ce qu'elle dit eſt-il capable d'exciter la pitié ? Son langage annonce-t-il une mère infortunée ;

C'eſt au ſujet de ces vers ampoulés que *Boileau* dit :

Que devant Troye en cendre, *Hécube* déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte ampoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux pays
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa misère touche.

Dans le ſecond Acte, *Sénèque* fait la peinture de l'apparition de l'ombre d'*Achille*. On y trouve des expreſſions, des vers, de la poéſie, de l'eſprit, mais peu de jugement.

Lafoſſe

Lafoſſe s'eſt ſervi du récit de *Sénèque*, en le rectifiant.

. . . . . .

Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau,
D'*Achille* entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil. *O héros dont la vie,*
Par la haine des Grecs fut jadis pourſuivie,
Soutiens mon bras, dit-il, *qu'il nous venge tous deux!*
A peine il achevoit, ô prodiges affreux!
Sous nos pieds chancelans tremble ſoudain la terre,
De ſon ſein ébranlé ſort un bruit de tonnerre:
Le ciel en retentit. Les rivages troublés
En font entendre au loin les éclats redoublés;
Sur la croupe des monts, les forêts dans les nues,
Flottent en mugiſſant comme vagues émues,

Tandis que des rochers, de leur place emportés,
Tombent dans les vallons à bonds précipités :
Troublés de tant d'horreurs les camps se réunissent.
Alors avec un bruit dont les plus fiers frémissent,
La tombe ouvre en son sein un abyme sans fonds,
Et nous montre un passage aux royaumes profonds.
D'*Achille*, en cet instant, sort l'ombre épouvantable ;
Il a cet air encor menaçant, redoutable,
Tel que, lorsque son bras, forçant nos bataillons,
Faisoit de sang Troyen ruisseler les sillons.
Les Grecs, les élémens, tout se tait à sa vue,
Et quelle est de *Pyrrhus* la terreur imprévue,
Quand s'adressant à lui, d'un ton plein de courroux

Son père par ces mots s'explique devant tous ?
Contre les Grecs, mon fils, cette fureur eſt vaine ;
C'eſt du ſang ennemi que j'exige en ce jour :
Et pour la flotte en Grèce il n'eſt point de retour,
Si ton bras en ce lieu n'immole Polixène,
(Polixène, Act. II, Sc. IV.)

La *Troade* préſente quelques beaux morceaux : telle eſt la réponſe d'*Agamemnon* à *Pyrrhus*, qui demande vivement que *Polixène* ſoit immolée aux manes d'*Achille*.

Juvenile vitium eſt, regere non poſſe impetum, &c.

« L'impétuoſité eſt un défaut pardonnable à la jeuneſſe. Dans les hommes ordinaires, c'eſt l'effet d'un âge

bouillant; dans *Pyrrhus*, c'eſt l'eſprit de ſon père qui l'anime. J'ai ſupporté l'impatiente ardeur d'*Achille*. Plus on eſt élevé, plus on eſt complaiſant. Mais pourquoi voulez-vous déshonorer par le carnage l'ombre d'un héros ſi révéré? Il faut, croyez-moi, diſcerner ce qu'il convient aux vainqueurs de faire, & aux vaincus de ſouffrir. La modération ſeule rend un gouvernement durable: la violence le perd. Plus la fortune eſt favorable, plus on doit la craindre. Mes victoires m'ont appris qu'il eſt d'affreux revers qui écraſent en un inſtant les plus puiſſans Etats. Troye renverſée, nous a trop énorgueillis. Songeons que nous ſommes au même point d'où les Troyens

ſont déchus à nos yeux. Moi-même, je l'avouerai, j'ai quelquefois paſſé les bornes d'un légitime empire. La fierté m'emportoit ; mais cette même proſpérité, qui enivre les autres, a briſé mon orgueil. *Priam* m'a rendu fier & modéré. Puis-je regarder autrement le ſceptre & la couronne que comme un vain éclat qu'un revers peut anéantir, ſans y employer ni mille vaiſſeaux ni dix ans. L'adverſité ne vient pas toujours ſi lentement. J'ai voulu (j'en conviens) dompter & humilier Troye. Mais pardonne, chère Grèce : j'aurois empêché la ruine de ta rivale, ſi la fureur d'un aſſaut & une victoire nocturne avoient pu recevoir un frein. Tout ce qui s'eſt paſſé d'horrible & d'inhumain,

c'eſt la fortune, ce ſont les ténèbres ; ſi capables d'animer la fureur militaire, qui l'ont exécuté. Revenus à nous-même, épargnons le peu qui reſte de Troye. Aſſez & trop, nous avons aſſouvi votre vengeance. Non, je ne permettrai point un crime ! Quoi ? qu'une fille de Roi périſſe, qu'on l'immole de ſang froid ſur un tombeau, que ſon ſang arroſe des cendres inſenſibles, qu'on oſe nommer hyménée une barbarie pareille ; non, encore une fois, je ne le ſouffrirai pas. L'attentat de l'armée retomberoit ſur moi ; & quiconque n'arrête pas l'exécution d'un forfait, quand il le peut, eſt cenſé l'ordonner ».

« Quel prix aura donc *Achille*,

dit *Pyrrhus* ? La gloire, répond *Agamemnon*, &c. ».

Racine, qui connoiſſoit le prix de ce paſſage, l'a imité avec goût dans le premier acte de ſon *Andromaque*. *Pyrrhus* refuſe *Aſtyanax* à *Oreſte*.

Tout étoit juſte alors : la vieilleſſe & l'enfance
En vain ſur leur foibleſſe appuyoient leur défenſe,
La victoire & la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop ſévère ;
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colère,

Que malgré la pitié dont je me ſens ſaiſir,
Dans le ſang d'un enfant je me baigne à loiſir !
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelqu'autre proie,
Qu'ils pourſuivent ailleurs ce qui reſte de Troye.
De mes inimitiés le cours eſt achevé :
L'Epire ſauvera ce que Troye a ſauvé.

Le chœur, dans le IIe. Acte de la *Troade*, fait une eſpèce d'Ode ſur la mort, pour montrer que tout meurt, lorſque nous mourons, ame & corps. Cette doctrine, peu conſolante, eſt préſentée en très-beaux vers. Lorſqu'il s'agit de philoſopher & de débiter des maximes de politique & de morale, *Sénèque* a de la force & de l'énergie, & peut paſſer pour un modèle.

Verum eſt? an timidos fabula decipit,
Umbras corporibus vivere conditis?
&c.

IMITATION DE HENAULT.

Lorſque dans les yeux des humains
Une éternelle nuit ſuccède à la lumière,
Et que les conjugales mains
Baiſſent notre foible paupière;

Que nos corps entrent au tombeau,
Ou que l'urne en reçoit la cendre,
Eſt-il vrai qu'aux enfers il nous faille deſcendre
Et que notre ombre paſſe en un monde nouveau?

Ou n'eſt-ce qu'une hiſtoire feinte
Que mettent en crédit l'ignorance & la crainte?

Quand par un trépas généreux
Un malheureux s'arrache au pouvoir de l'envie,
Cet héroïque malheureux
Perd-il ſa mort avec ſa vie ?

Rencontre-t-il encore ailleurs
Les malheurs dont il ſe délivre ?
Ou mourant une fois pour jamais ne revivre,
Dans le ſein du néant porte-t-il ſes malheurs ?
Et ſon ame, en l'air échappée,
Avec le dernier ſouffle eſt-elle diſſipée ?

Tout ce qu'environne la mer,
Ce que voit le ſoleil de ſes routes ſublimes,
Le temps, d'un pied vîte & léger,
L'emportera dans ſes abymes.

Ces errans miniſtres du ſort,
Dont la courſe règle la nôtre,

Les aſtres ſans repos tournent d'un pôle à l'autre,
Sans repos tous leurs pas nous mènent à la mort,
Et ſur la redoutable rive
On fond dans le néant auſſi-tôt qu'on arrive.

Comme ſe perd en un moment
Cette portion d'air dans le corps enfermée;
Que le plus actif élément
Développe & pouſſe en fumée.

Comme au ſouffle des aquilons,
On voit bientôt évanouie
Une groſſe nuée, ou de grêle, ou de pluie,
Qui d'un déluge affreux menaçoit les vallons:
Ainſi s'épand cette ame vaine
Qui meut tous les reſſorts de la machine humaine.

Tout meurt en nous, quand nous mourons.

La mort ne laiſſe rien, & n'eſt rien elle-même.

Du peu de temps, que nous durons,
Ce n'eſt que le moment extrême.

Ceſſe de craindre ou d'eſpérer.
Cet avenir qui la doit ſuivre ;
Que la peur d'être éteint, que l'eſpoir de revivre
Dans ce ſombre avenir ceſſe de t'égarer ;
L'état, dont la mort eſt ſuivie,
Eſt ſemblable à l'état qui précède la vie.

Nous ſommes dévorés du Temps,
La nature au cahos ſans ceſſe nous rappelle ;
Elle entretient à nos dépens
Sa viciſſitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle auſſi reprend tout notre être.
Le malheur de mourir égale l'heur de naître ;
Et l'homme meurt entier, comme entier il eſt né.

La mort, ſans ſouffrir de partage,
Confond l'ame & le corps, & leur fait même outrage.

Tout ce qu'on nous dit des enfers
Et du tyran qui règne en ces royaumes ſombres,
Ces cachots, ces feux & ces fers,
Où ſont ces criminelles ombres,
Ces monſtres ſi prodigieux,
Et ce portier ſi redoutable,
Qui rend du noir palais l'entrée épouvantable,
Et qui fait fuir bien loin les mortels curieux;
Tout cela n'eſt ou qu'un menſonge
Ou qu'un diſcours en l'air, ou que l'horreur d'un ſonge.

Une ſcène qui devoit produire de l'effet ſur le Théâtre Latin, eſt celle dans laquelle *Andromaque* fait entrer

Aſtyanax vivant dans le tombeau de ſon père, pour le cacher aux yeux des Grecs. *Sénèque* dans ce moment ſe montre le rival d'*Euripide*.

« Entrez dans ce tombeau, cher enfant, lui dit ſa mère; pourquoi frémir ? Pourquoi dédaigner ce triſte aſyle ? Je reconnois le fils d'*Hector*. Il rougit de craindre ſes ennemis. Mets bas cette ancienne fierté qui ne nous ſied plus. Prends des ſentimens conformes à ta fortune. Vois ce qui reſte de notre grandeur paſſée, un tombeau, un enfant, une eſclave. Il faut céder à tant de maux. Oſe entrer dans le ſanctuaire des manes de mon *Hector*. Si les deſtins nous favoriſent, il te

ſervira d'aſyle, s'ils ont réſolu ta mort, ce ſera ton ſépulchre, &c. ».

Le trouble, la pitié devoient s'emparer du cœur des ſpectateurs, lorſqu'*Andromaque* appeloit *Aſtyanax* du tombeau où elle l'avoit caché, & lui ordonnoit de ſe jeter aux pieds d'*Ulyſe*, d'oublier *Hector* & ſes aïeux; & s'il étoit encore trop jeune pour ſentir ſes malheurs, d'imiter du moins les pleurs de ſa mère.

Si tua nondùm funera ſentis.
Matris fletus imitare tuæ.

Nous ne devons point paſſer ſous ſilence la *Troade* de *Robert Garnier*, Pièce imitée de *Sénèque*. Ce Poëte, qui

méritoit d'écrire dans un ſiècle où les règles euſſent été bien connues, s'éleva au-deſſus de tous les Poëtes Dramatiques qui l'avoient précédé. Il compoſa huit Tragédies, qui furent l'admiration de ſon temps. Ses vers ſont coulans & châtiés : ſes ſujets de Tragedie nobles. Il fut le premier qui obſerva ſcrupuleuſement la coupe maſculine & féminine des vers à rimes plates dans les Tragédies. *Ronſard* lui donna la palme ſur tous les autres Poëtes ; il dit dans un Sonnet :

Par toi, *Garnier*, la Scène des François
Se change en or, qui n'étoit que de bois.

La *Troade* paſſe pour le chef-d'œuvre de *Garnier*. On ſera peut-être curieux

de voir comment ce vieux Poëte s'exprime. *Hécube* s'adreſſe ainſi au chœur qui gémit ſur les malheurs de Troye.

Ceſſez, filles, ceſſez vos langoureuſes plaintes,
Etouffez les ſoupirs de vos ames contraintes;
Laiſſez, laiſſez vos pleurs, vos gémiſſables pleurs;
Laiſſez vos triſtes chants, & les tournez ailleurs.
Le deſtin de *Priam* ne ſemble lamentable,
Le deſtin de *Priam* ne lui eſt miſérable;
Priam eſt bien heureux, qui bornant ſon ennui,
Vieil a vu trebucher ſon royaume avec lui.
Maintenant aſſuré de tous humains encombres,
Il erre aux Eliſées entre les ſaintes ombres,
Sous les feuillages frais des myrthes odoreux,

Recherchant ſon *Hector* : ô qu'il eſt bien heureux !

O bien heureux celui qui mourant en la guerre,

De ſoi-même héritier ne laiſſe rien ſur terre :

Ains voit tous conſommer devant que de mourir.

Et avecques ſa mort toute choſe périr ! &c.

VII.

Agamemnon.

L'ombre de *Thyeſte*, voulant ſe venger des cruautés d'*Atrée*, excite *Egiſte* à tuer *Agamemnon*. Ce qu'il exécute dans un feſtin, du conſentement de *Clitemneſtre*. Il fait enſuite mettre *Electre* en priſon, parce qu'elle avoit fait ſauver ſon frere *Oreſte*.

Eſchyle a traité ce ſujet en homme de génie. La Pièce de *Sénèque* ne peut ſouffrir de comparaiſon. C'eſt, dit M. de *Pompignan*, une déclamation dramatique, ornée quelquefois d'aſſez beaux vers ſententieux, mais languiſſante, froide, dépourvue d'action & d'intérêt. Il y a dans cette Pièce une deſcription de tempête de cent vingt-un vers. *Eſchyle* n'en a employé que vingt-deux pour décrire la même tempête. Mais quelle différence de force & d'expreſſion! On apperçoit déja dans l'*Agamemnon* Grec, quoiqu'il ne ſoit pas de *Sophocle*,

Cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.

Dans *Sénèque*, l'ombre de *Thyeſte*

paroît ſur le théâtre, & ouvre la ſcène par un monologue très-long. Le chœur des Argiennes arrive après que *Thyeſte* eſt rentré dans les enfers. Ce chœur débite des penſées brillantes & vraies ſur les dangers & les ſoins dont les Rois ſont environnés, & ſur le bonheur ineſtimable de la vie privée.

VIII.

Thyeſte.

L'*Atrée* de *Crébillon* fait aſſez connoître ce ſujet terrible. Ce grand Poëte a altéré la fable pour rendre la vengeance moins affreuſe. « Il s'en faut bien, dit-il, que mon *Atrée* ſoit auſſi cruel que celui de *Sénèque*. Il

m'a ſuffi de faire craindre pour *Thyeſte* toutes les horreurs de la coupe que ſon frère lui prépare, & il n'y porte pas ſeulement les lèvres ». Au lieu que chez le Poëte Latin, *Thyeſte* mange dans un feſtin les membres de ſon fils. Rien n'égale l'horreur du Ve. Acte. Il eſt impoſſible de lire ſans frémir, ſans être révolté, le morceau qui commence ainſi :

Hoc quoque exiguum eſt mihi
Ex vulnere ipſo ſanguinem calidum in tua
Diffundere ora debui, &c.

La Pièce de *Crébillon* eſt infiniment ſupérieure à celle du Poëte Latin. Il en a, il eſt vrai, emprunté quelques

beautés ; mais combien l'imitateur eſt au-deſſus de ſon original ! Quel pinceau vigoureux, quelle force ! quelle chaleur ! quel pathétique ! Dans *Sénèque*, à l'exception d'un ou deux chœurs, & de quelques traits ſublimes & vraiment tragiques, tel que le mot de *Thyeſte*, *agnoſco fratrem*, le reſte n'eſt pas ſupportable.

IX.

La Thébaïde.

Racine penſoit que la *Thébaïde* n'étoit point une Tragédie, mais que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui n'avoit aucune idée de l'art dramatique.

Le P. *Brumoi* n'en porte point un jugement plus avantageux. Il ſoutient que ce qui nous reſte de cette Pièce eſt d'un enthouſiaſme ſi extravagant, que ce ſeroit une peine inutile d'y chercher de la ſuite. Tout l'emportement de *Lucain*, lors même qu'il eſt le plus énergumène, n'eſt qu'un badinage au prix de *Sénèque*. Toutefois il y a du vrai ſublime. Ce ſont des traits qui échappent par haſard à un eſprit très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé & d'une imagination emportée.

Ce qui nous reſte du IVe Acte, eſt aſſez beau. Les prières de *Jocaſte* à ſes deux fils ſont touchantes &

dignes du naturel & de la ſimplicité d'*Euripide*.

X.

Hercule au Mont Etna.

Sénèque s'éloigne dans cette Pièce, ainſi que dans toutes celles qu'il a imitées des Grecs, de la noble & inimitable ſimplicité de *Sophocle*. Ce ſont des vers échaſſés, du pompeux galimatias, des traits de rafinement.

Hercule ouvre le premier Acte, & apoſtrophe ainſi *Jupiter*.

« Père des Dieux, tu peux à préſent régner en ſûreté. Ce bras t'a procuré la paix : il n'eſt plus beſoin de lancer la foudre ſur la terre. Rois perfides, tyrans

tyrans cruels, j'ai exterminé tout ce qui méritoit le tonnerre, & toutefois on me refuſe le ciel! Mon obéiſſance m'a montré tel que je ſuis, digne fils de *Jupiter* : *Junon* même, cette implacable marâtre, m'a reconnu pour ſon fils. Que tardes-tu donc à me récompenſer? Craint-on qu'*Atlas* ne ſuccombe ſous le faix, en portant *Hercule* avec le ciel? &c. ».

En écoutant ce début emphatique d'*Hercule*, on eſt tenté de dire avec *Horace*, *où aboutira ce prometteur ampoulé*? Mais on ſera peut-être curieux de voir le commencement de la Scène Latine, adoucie en François par *Rotrou*.

Puiſſant moteur des Dieux, ferme appui de
la terre,
Seul être ſouverain, ſeul maître du tonnerre,
Goûte enfin, Roi des cieux, les doux fruits
de mes faits,
Qui par-tout l'univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les ſujets la trahiſon bannie;
J'ai des Rois arroguans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom ſi puiſſant & ſi beau
Que la foudre en tes mains n'eſt plus qu'un
vain fardeau,
Des objets de ton bras le mien eſt l'homi-
cide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'*Alcide*,
Tu n'as plus à tonner, & le ciel toutefois
M'eſt encore interdit après tous ces exploits,
&c.

Toute la ſcène de *Sénèque* annonce un Energumène, un Pigmée qui fait des efforts giganteſques. *Rotrou* eſt un

peu plus ſenſé. C'eſt par une fauſſe idée de l'héroïſme, obſerve très-bien *Racine*, le fils, que le Poëte Latin s'étant imaginé qu'*Hercule*, quoique déchiré par les plus vives douleurs, ne devoit pas parler comme un autre homme, lui a prêté des penſées ſi contraires à la nature, que ſon *Hercule* mourant, au lieu d'exciter la compaſſion, trouve le ſecret d'exciter l'indignation. Il commence par ſouhaiter qu'au jour de ſa mort le ſoleil ceſſe d'éclairer le monde.

Il croit que l'univers va être bouleverſé ſitôt qu'il ne ſera plus. Les Géans vont recommencer leur guerre contre le ciel. *Jupiter* doit ſonger à ſe tenir

ſur ſes gardes. Il fait enſuite une deſcription étudiée de la peſte qui le conſume. Elle ne peut plus s'attacher qu'à des os vides : elle en a conſumé la moëlle.

Elle eſt ſi grande, que le corps d'*Hercule* n'eſt pas aſſez grand pour y ſuffire.

Enfin ce mal reſſemble à *Hercule*, parce qu'il eſt invincible.

Sophocle, bien oppoſé à *Sénèque*, en nous préſentant le même objet, nous préſente un héros ſouffrant, gémiſſant & pleurant. Il nous fait entendre le vrai langage de la douleur, & de la douleur d'un *Hercule*.

XI.

Sophocle opposé à Sénèque.

Une vingtaine de vers des *Trachiniennes* de *Sophocle* valent mieux que toute la Pièce de *Sénèque*. C'est la nature même, c'est le sentiment qui s'exprime ainsi.

O supplice ! ô douleur ! ô perfidie ! ô crime !
Femme horrible, faut-il que je sois ta victime ?
Plus barbare pour moi qu'*Euristée* & *Junon*,
O fille d'*Æneus*, qu'elle est ta trahison,
Et quels sont les tourmens dont tu me rends la proie !
Par le fatal présent que ta fureur m'envoie !
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel,

Ce voile que pénètre un poiſon ſi cruel :
Voile affreux qu'ont tiſſu *Mégère & Tyſiphone*,
Tout mon ſang enflammé dans mes veines bouillonne.
Je ſuccombe, je meurs, brûlé d'un feu caché
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché.
Ainſi ce que n'ont pu, dans l'horreur de la guerre,
Centaures, ni Géans, fiers enfans de la terre,
Ce que tout l'univers n'oſa jamais tenter,
Une femme le tente, & peut l'exécuter !
Mon fils, ſoutiens ton nom ; ton amour pour ton père
Doit effacer en moi tout amour pour ta mère.
Va chercher, va ſaiſir celle qui m'a trahi,
Traîne-la juſqu'à moi ; va, cours & m'obéi.
Cours venger... Mais, hélas ! que fais-je, miſérable ?

Je pleure, & juſqu'ici, d'un front inébranlable,
De tant d'affreux revers j'ai ſoutenu l'horreur.
Mon fils, de ce poiſon vois quelle eſt la fureur;
Oſe approcher : & vous, accourez tous enſemble,
Peuples, que dans ces lieux mon malheur vous raſſemble;
Contemplez en moi ſeul tous les tourmens divers.
Ah! précipite-moi juſqu'au fond des enfers;
Termine par ta foudre & ma vie & ma honte.
Grand Dieu! témoin des maux dont l'excès me ſurmonte,
Qu'eſt devenu ce corps que jai reçu de toi?
Mes membres t'offrent-ils quelque reſte de moi.
Non, cette main ſi foible, & preſque inanimée,

N'eſt pas la main fatale au lion de *Némée* ;
Eſt-ce donc là le bras de *Cerbère* vainqueur,
Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur,
Ce bras qui fit tomber le monſtre d'Erymanthe,
L'hydre, contre mes coups, ſans ceſſe renaiſſante,
Et l'affreux ſurveillant de ce fruit renommé :
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais déſarmé.
Vil rebut des humains, vrai fantôme, ombre vaine,
Je ſuis méconnoiſſable aux yeux même d'*Alcmène*,
Et *Jupiter* en moi ne trouve plus ſon fils, &c.

XII.

Bel endroit de l'Hercule de Sénèque.

Hercule ne pouvant éteindre le feu qui le dévore, prie *Jupiter* de le fou-

droyer. Ce paſſage du IVe. Acte eſt ſans contredit le plus beau de la Pièce.

Converte vultus ad meas clades, pater.
Nunquam ad tuas confugit Alcides manus,
&c.

D'un regard de pitié daigne percer la nue *,
Et ſur ton fils mourant arrête un peu la vue.
Vois, *Jupin*, que je meurs; mais vois de quelle mort,
Et donne du ſecours ou des pleurs à mon ſort.
J'ai toujours dû ma vie à ma ſeule défenſe,
Et je n'ai point encore imploré ta puiſſance,
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priois pas;

* *Rotrou, Hercule mourant*, Act. III. Sc. II.

Quand j'ai dans les enfers affronté la mort même,
Je n'ai point réclamé ta puiſſance ſuprême.
J'ai de monſtres divers purgé chaque élément,
Sans jeter vers le ciel un regard ſeulement.
Mon bras fut mon recours, & jamais le tonnerre
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre;
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence, hélas! cette lâche action?
Aux prières enfin ce feu me fait réſoudre,
Et pour toute faveur j'implore un coup de foudre.

XIII.

L'Octavie.

L'Octavie eſt l'ouvrage de quelque Rhéteur qui ne connoiſſoit ni les

règles du Theâtre, ni les reſſources de ſa langue. Elle eſt auſſi mauvaiſe pour le ſtyle, que pour la conduite & les ſentimens.

D'après cet examen des Pièces de *Sénèque*, on voit que ce Poëte faiſoit plutôt conſiſter la beauté de la Tragédie dans les ſentences que dans les mouvemens des paſſions & la peinture des caractères. Il affoiblit les ſentimens, en voulant les orner, & s'empare rarement de notre cœur. Rien n'eſt plus ſage que ces paroles de M. de *Fénélon*, qui peuvent ſervir de leçon aux *Sénèques* modernes. « Un homme qui penſe beaucoup, veut beaucoup dire : il ne peut ſe réſoudre à

rien perdre : il ſent le prix de tout ce qu'il a trouvé... On veut trop éblouir & ſurprendre. On veut avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur, & le lui faire ſentir, pour lui enlever ſon admiration, au lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui, & lui en donner même ſans paroître en avoir. On ne ſe contente pas de la ſimple raiſon, des graces naïves, du ſentiment le plus vif, qui font la perfection réelle. On va un peu au-delà du but par amour-propre. On ne ſait pas être ſobre dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court en-deçà des ornemens ambitieux. Le mieux, auquel on aſpire, fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe Italien.

Italien.... On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie, le goût exquis craint le trop en tout, ſans en excepter l'eſprit même. L'eſprit laſſe beaucoup, dès qu'on l'affecte & qu'on le prodigue... Les Poëtes qui ont le plus d'eſſor de génie, d'étendue de penſées & de fécondité, ſont ceux qui doivent plus craindre cet écueil de l'excès de l'eſprit. C'eſt, dira-t-on, un beau défaut; c'eſt un défaut rare, c'eſt un défaut merveilleux. J'en conviens; mais c'eſt un vrai défaut, & l'un des plus difficiles à corriger, &c.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVIUS ANDRONICUS. Page 1

NÉVIUS. 5

ENNIUS. 8

CÉCILIUS. 15

PACUVIUS. 17

ACCIUS. 23

ATTILIUS. 28

PLAUTE. 29

L'Amphitryon. 47

L'Asinaire. 54

L'Aululaire ou *l'Avare.* 70

Les Captifs. 81

Curculion. 90

Casine ou le *Sort.* 102

La Cistelaire ou *la Corbeille.* 105

L'Epidicus. 106

Les Bacchides. 109

Mostellaria ou *les Spectres.* 130

Les Menechmes. 131

Le Soldat Fanfaron. 133

Le Marchand. 147

Le Pſeudolus ou *le Trompeur.* 149

Le Pœnulus ou *le Carthaginois.* 151

Le Perſan. 153

L'heureux Naufrage. 166

Le Stichus. 269

Le Thréſor caché, ou *le triple Ecu.* 171

Le Ruſtre. 182

TÉRENCE. 187

Jugement ſur le génie de Térence. 190

Parallèle de Plaute & de Térence par le P. Rapin. 198

Parallèle de Térence & de Molière par la Bruyère. 200

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

L'Andrienne. 201

L'Eunuque. 218

L'Heautontimorumenos ou *l'Ennemi de soi-même.* 232

Les Adelphes. 246

Le Phormion. 267

L'Hécyre ou *la Belle-Mère.* 269

SENEQUE. 271

Des Piéces de Sénèque.

Médée. 296

Imitation de Corneille. 303

Hippolyte. 306

L'Œdipe. 316

La Troade. 322

IMITATION DE HENAUL. 333

Agamemnon. 342

Thyeſte. 344

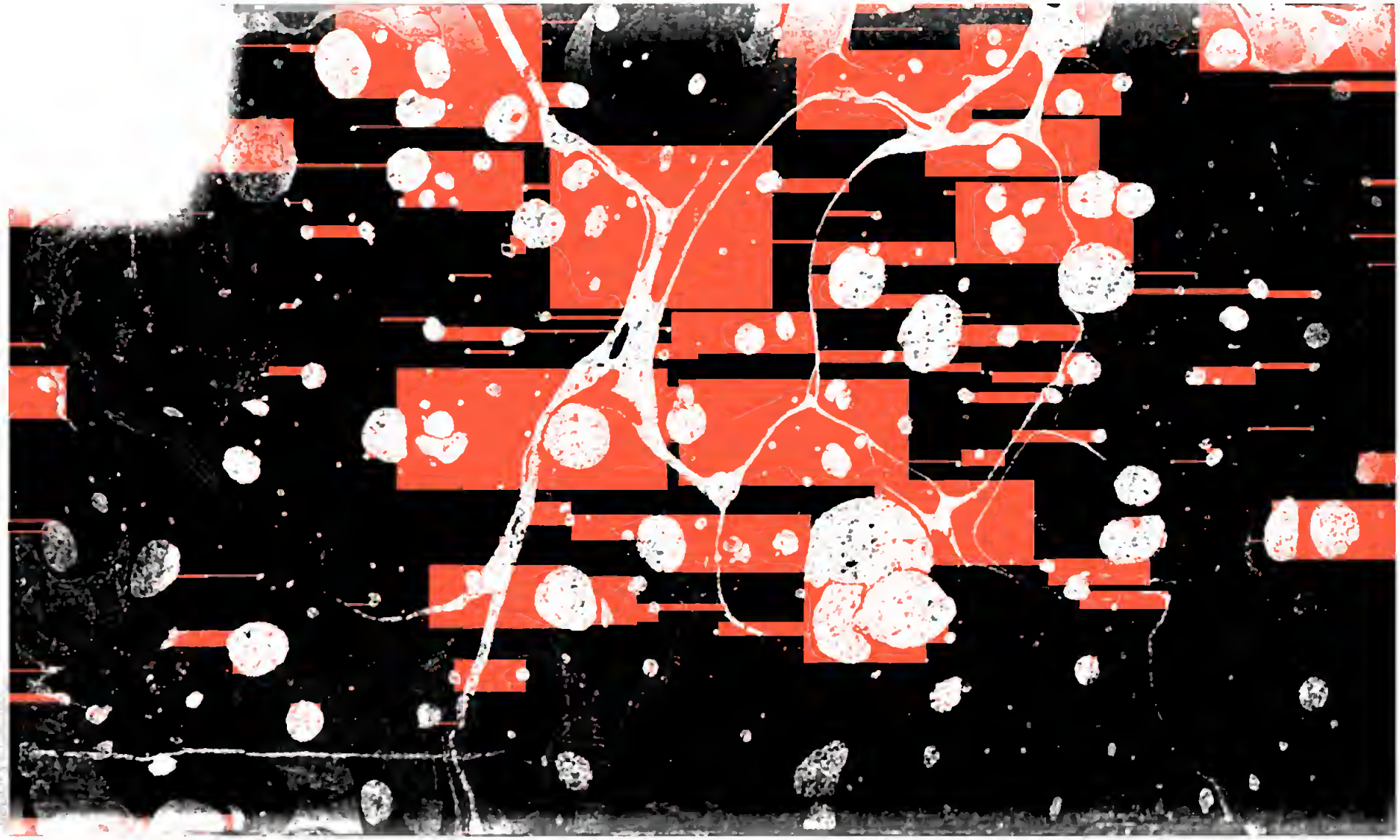
La Thébaïde. 346

Hercule au Mont Œta. 348

Sophocle oppoſé à Sénèque. 353

Bel endroit de l'Hercule de Sénèque. 356

L'Octavie. 358

Fin de la Table.

599685
>BN